

Médiathèque VS Mediathek



1010738313

TA 2590

DANS
LES MONTAGNES



5347



Le Weisshorn vu du Riffel.

DANS
LES MONTAGNES
PAR
JOHN TYNDALL

Membre de la Société Royale
Professeur de philosophie naturelle à l'Institution Royale de la Grande
Bretagne, auteur des *Glaciers dans les Alpes*

TRADUIT PAR
L. LORTET

Docteur en médecine et en sciences, Professeur
à l'École de médecine de Lyon

QUATRIÈME ÉDITION



BIBLIOTHÈQUE
D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION
J. HETZEL ET C^{IE}, 18, RUE JACOB

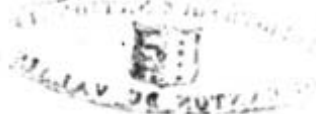
PARIS

TA 2590

Tous droits de reproduction réservés



-Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.



INTRODUCTION

Savoir écouter et comprendre, savoir exprimer en des pages à la fois simples et profondes cette harmonie immense des choses créées, voilà ce que mieux qu'aucun autre peut-être, le génie souple, yif et sérieux de M. le professeur Tyndall était propre à accomplir. Doué d'une grande activité en même temps que d'une remarquable élasticité morale, il ne quitte les graves travaux du laboratoire que pour porter sur un champ plus vaste son esprit d'observation et d'investigation scientifiques : les hauts sommets, les rocs déchirés, les fleuves de glace offrent

à sa pensée un monde qui lui est sympathique.

Dans cette nature étrange où il nous conduit avec amour et avec art, l'auteur se doute-t-il que ce qui constitue pour nous le principal intérêt, c'est moins le paysage splendide, le phénomène curieux qu'il nous décrit, que le travail de la pensée auquel nous assistons, de cette pensée profondément philosophique, qui, à propos de la montagne, se scrute, se fouille elle-même, se recherche jusque dans la vapeur indécise, jusque dans les profondeurs inconnues de l'azur ?

C'est là une de ces œuvres à part qui caractérise cette race anglo-saxonne jeune et forte, rude même encore quelquefois, qui aime et qui comprend la nature. Au milieu des Alpes et de leurs scènes grandioses, ces hommes énergiques viennent retremper leur corps, leur esprit et leur cœur en luttant contre les difficultés du monde matériel et en triomphant des émotions qu'on éprouve à

chaque pas dans ces régions sauvages, quelquefois terribles.

C'est là que la jeunesse anglaise s'envole chaque année, qu'elle trouve ce courage froid et indomptable qui la distingue, cette patience à toute épreuve, cette volonté de fer qui sait surmonter tous les obstacles; là, tous viennent se débarrasser de ce *virus* des grandes villes, qui au moral comme au physique tue les populations de nos cités où la vie dévorante ne permet plus à l'âme et au corps de s'équilibrer dans une harmonie commune.

Que ceux qui ont besoin de refaire leurs forces épuisées par la fièvre d'un travail incessant et impitoyable, que ceux qui aiment encore le grand et le beau, le calme et le silence, prennent le bâton du montagnard et aillent sur les hauteurs respirer en liberté l'air pur des forêts et des glaciers. S'ils ne reviennent mieux portants, plus dispos et plus heureux, qu'ils renoncent à toute médication, leur mal est incurable.

C'est ce goût de la grande nature, c'est cette habitude d'exercer les muscles en même temps que l'énergie morale que nous voudrions voir se populariser en France. Quand, à la politesse, au savoir-vivre dont ils se vantent, nos jeunes hommes ajouteront l'amour des jouissances pures et désintéressées que donnent les grandes vues alpestres; quand ils auront acquis cette vigueur qui ennoblit, et qui devient de plus en plus rare, nous tenons qu'un point important sera gagné, et qu'un grand pas sera fait vers la moralisation et le perfectionnement de notre race.

L. LORTET.

PRÉFACE

Je dois à l'obligeance de M. Matthews *junior* de l'Alpine Club, le dessin du Weiss-horn qui sert de frontispice à cet ouvrage ; l'arête par laquelle nous fîmes l'ascension se trouve à droite du spectateur. Quant au croquis représentant le mont Cervin, j'en suis redevable à M. E.-W. Cooke. Cette montagne incomparable s'y montre sous son aspect le plus abrupt.

Écrire ce petit ouvrage a été pour moi un plaisir ; j'ai souvent trouvé dans cette occu-

pation une distraction nécessaire à des travaux plus sérieux. Les Alpes me sont d'un double intérêt, et par les souvenirs qu'elles me laissent et par les espérances qu'elles excitent en moi; c'est au milieu d'elles que chaque année je viens renouveler mon bail avec la vie et rétablir l'équilibre entre l'esprit et le corps, équilibre que l'excitation purement intellectuelle de Londres est surtout propre à détruire. Je ne puis rien souhaiter de plus heureux à mon lecteur, que la pleine jouissance de la santé et de la force, que le touriste rapporte de ses excursions dans les montagnes.

John TYNDALL.

Royal institution.

DANS

LES MONTAGNES

(A MONSIEUR X...)

CHAPITRE PREMIER

DE LONDRES A MEYRINGEN

Enfin, mon ami, me voici bien loin de la fumée et du tumulte de Londres ; le ciel est bleu au-dessus de moi et le Rhin s'étend en nappes brillantes sous ma fenêtre. Le fleuve étincelant coule rapide et silencieux ; ici il ne laisse échapper aucun murmure, mais plus haut il se heurte et se brise en écume contre les pi-

les d'un pont; ses ondes bouillonnantes s'élancent en gerbes élastiques et ébranlent l'air de vibrations sonores. Ainsi la force mécanique violente du fleuve se transforme en musique. Les fenêtres des édifices qui s'alignent le long des rives réfléchissent une série de soleils qu'entoure une auréole aux couleurs brillantes. Les maillets des charpentiers construisant une barque, résonnent sur les planches; les feuilles des peupliers tremblent à la brise, l'honnête aboiement du chien de garde s'entend dans le lointain, et comme deux courants électriques, deux flots de population helvétique se précipitent sur le pont en sens opposés.

La scène est paisible et le calme du présent paraît plus grand encore par le contraste de l'agitation qui l'a précédé. Hier, j'arrivai de Paris et le jour précédent de Londres. Les vestiges d'un orage récent battaient encore la mer et maintenaient sa colère. La proue du navire s'élevait et s'abaissait sans cesse, et

ces deux mouvements en se combinant produisaient leur effet habituel : les figures des hommes tournaient au vert ; les roses se fanaient sur les joues des dames, pendant que les pauvres enfants, ignorant la cause de leur mal, gémissaient par intervalles sous l'étreinte du démon qui les possédait. Seule, une pâle jeune fille était assise dans la ligne d'écume soulevée par la roue et portée par le vent à travers le pont ; elle serrait son châle autour de sa taille et supportait la violence de l'Océan avec la résignation d'un ange ; un bras blanc se montrait à travers la transparente mousseline, mais la vague cruelle le battait comme s'il eût été une simple algue marine. Je demeurai là en repos, côtoyant de terriblement près la frontière de cette triste région dont les bornes avaient été franchies par la plupart de ceux qui étaient à bord. Un ami que j'accompagnais avait de bonne heure cherché un refuge dans la cabine, et là il endurait les tortures des condamnés.

Rien au monde, peut-être, n'abat aussi complètement la puissance si vantée de la volonté humaine que l'odeur et le frémissent d'un navire à vapeur, ballotté sur les vagues. Enfin, nous atteignîmes Boulogne, et nous cherchâmes à reconstituer aussitôt nos forces épuisées en entrant dans un restaurant; mais le succès ne fut pas complet: la soupe était maigre et les filets de bœuf faisaient songer aux bottes de cuir de rennes des Lapons que les propriétaires rongent quand d'autres provisions font défaut. Nul ne semble plus propre à être jugé par celui qui regarde la vie matérielle de l'homme comme un substratum mystique de la nature morale, que celui qui a affaibli cette nature par l'usage d'une nourriture insuffisante. Le même souffle qui produit des sons harmonieux dans un instrument n'engendre que du bruit dans un autre: de même l'esprit de vie agissant à travers l'organisme humain est rendu démoniaque ou angélique

par la santé ou la maladie qui prennent souvent leur origine dans notre mode d'alimentation.

Le matin du 1^{er} août, nous nous trouvons sur la route de Paris à Bâle. Aucun nuage ne ternit l'éclat du ciel, et à mesure que le jour avance, les rayons du soleil deviennent plus ardents et sont avidement absorbés par les coussins qui nous entourent. A cette source de chaleur s'ajoute encore celle produite par huit êtres humains brûlant chacun de la flamme lente que nous nommons la vie, entassés dans l'étroit espace de notre compartiment. Nous étions plongés dans une demi-somnolence d'abord isolément, puis par groupes, puis tous ensemble d'un commun accord. Vainement nous nous efforçons de secouer la torpeur qui nous accable. Nous reportons nos idées sur des sujets beaux ou sublimes, et nous nous efforçons de les y maintenir par la force de notre volonté. Mais c'est en vain ; la pensée peu à peu s'éloigne, ou bien le sujet

s'échappe des étreintes sans énergie de l'organe pensant, et nous sommes vaincus par la chaleur. Mais qu'est donc la chaleur, qu'elle produise de tels changements dans la nature morale et intellectuelle? Pourquoi des âmes de feu seraient-elles paralysées par les rayons solaires? Pourquoi sommes-nous incapables de lire la logique de Mill, ou d'étudier la critique de « la Raison pure » avec profit dans un bain turc? La chaleur, en ne tenant pas compte de nos sensations, peut être définie un mode particulier de mouvement, et de plus, ce mouvement est aussi strictement mécanique que les vagues de la mer ou les vibrations aériennes produites par le son. La transmission de ce mouvement aux molécules du cerveau produit donc les effets moraux et intellectuels auxquels nous venons de faire allusion. L'activité humaine n'est possible que dans une étroite zone de température. La limite dépassée dans un sens, nous sommes engourdis par l'excès;

dépassée en sens contraire, nous le devenons par défaut. L'intelligence est donc en quelque sorte assujettie à la température. — Donc, à deux heures après midi, nous étions nonchalamment étendus sur nos coussins, privés de toute énergie morale; six heures plus tard, les étoiles étaient semées à larges intervalles dans l'espace, et les montagnes dessinaient leurs silhouettes sur l'ombre du ciel d'occident. L'esprit était éveillé et actif, et ce sentiment religieux qu'inspirent toujours les mystères de la création se mêlait au travail de l'intelligence. Considérée au point de vue physique seulement, l'intelligence de deux heures de l'après-midi ne différerait de celle de huit heures que par la quantité de mouvement possédée par les molécules du cerveau. Vous, mon ami, savez que ce n'est point par légèreté que j'écris de la sorte. La matière considérée au point de vue des phénomènes vitaux doit encore être étudiée, et l'ordre de *Canute* aux vagues de la mer, se-

rait la sagesse même comparée aux tentatives que l'on pourrait faire pour arrêter de semblables investigations. Laissez la marée monter et la science progresser; les limites de l'une ne sont pas plus rigoureusement fixées que celles de l'autre; aucune idée n'est plus pernicieuse que cette croyance qu'un homme cherchant ardemment la vérité, en retire le plus souvent la perte de son âme. A ce point de vue-là, ne craignez rien, mon ami, mais soyez assuré que mieux nous comprendrons la *matière*, plus l'*esprit* deviendra capable de choses grandes et sages.

Le soleil était déjà haut dans le ciel, lorsque dans la matinée du 2 août nous nous éloignâmes de la station. J'étais en belle et bonne santé, et par conséquent heureux. L'homme qui a une tâche dans ce monde, qui aime cette tâche et qui consacre joyeusement ses forces à ce devoir, n'a besoin que de la santé pour être heureux. Tôt ou tard, le *chancre* de l'ennui intellectuel disparaît de-

vant un travail acharné. De plus cette influence s'étend bien au delà de la zone d'activité immédiate. C'est ainsi qu'aujourd'hui je chantais, tout en roulant, non point avec une joie bruyante, mais avec ce contentement serein qui convient à un homme de mon âge et de ma profession. Ce bonheur, cependant, avait ses racines dans le passé, et si je n'eusse point été un ardent travailleur avant mon départ de Londres, je n'eusse point été un si heureux flâneur. De plus la nature se montrait encore belle en ce moment; il est vrai que dans toute autre contrée que la Suisse, la vallée que nous traversions aurait excité l'admiration. De nobles rochers orgueilleusement groupés s'élevaient à droite et à gauche; des bois de pins vaporeux s'y dessinaient en larges taches laissant entre elles des espaces du vert le plus tendre; çà et là le Rhin bondissant animait cette scène et brillait au milieu des prairies.

Quelques philosophes prêchent l'indépen-

dance des choses matérielles pour ne s'appuyer que sur l'âme seule. Mais que serait l'homme sans la nature? Une simple intelligence, si pareille chose peut se comprendre isolément; une force virtuelle, mais non dynamique; un agent sans objet. Et cependant, combien la nature affecte différemment chaque homme! Pour l'un elle est un excitant qui développe avant tout la grandeur du cœur; tandis qu'un autre n'est pas plus ému de sa magnificence que les animaux qui meurent tout entiers. L'un possède intérieurement des vestibules et des galeries dans lesquels il peut conserver les images splendides que nous montre la nature; l'autre n'a pas même une misérable chaumière pour leur donner asile. La physionomie montre jusqu'à un certain degré ce que l'homme possède à cet égard. Je connais, et vous aussi, de ces figures où l'esprit, brillant à travers le regard, laisse entrevoir les fleurs et la verdure du cœur, ses sommités élevées et ses cavernes

profondes, ses régions inexplorées et inexplorables, lesquelles, en vertu même de leurs mystères, offrent à l'intelligence un charme toujours nouveau. Vous, mon ami, connaissez les sentiments qu'un coucher de soleil dans les Alpes éveille dans l'âme. Vous les appelez tendres, mais cette tendresse réside en *vous* ; vous en parlez comme de quelque chose de splendide, mais cette splendeur est à moitié *vôtre*. L'image de la création se transporte fort au delà du fond de votre œil et trouve son interprète et son ami dans une région située bien plus loin que la rétine.

Salut aux géants de l'Obérland ! les voici s'élevant pyramides sur pyramides, crêtes sur crêtes ! Le zénith est bleu, mais les épaisses vapeurs de l'horizon s'étendent sur les pics neigeux comme un voile transparent à travers lequel leurs immenses silhouettes, semblables à des spectres, s'aperçoivent clairement. Pendant que nous avançons vers

Thône, les vapeurs s'épaississent, bientôt des nuages arrondis et lourds, au delà des montagnes s'élancent dans le ciel comme échappés d'une prison. Les cieux s'obscurcissent et la voûte menaçante est déchirée par l'éclair en jets brusquement repliés d'une ardente lumière : après quoi la canonnade commence, puis les lourdes décharges de pluie qui s'abattent avec furie contre les voitures. Le ciel s'éclaircit de nouveau, mais non complètement; d'orageux cumulus passent avec rapidité sur le flanc des montagnes; entre leurs sombres masses les sommets illuminés semblent nager dans la transparence de l'air.

A Thône je trouve mon guide fidèle et favori, Johann Bennen de Laax dans la vallée du Rhône, l'homme le plus robuste et le cœur le plus brave que je connaisse dans les Alpes¹. Nous prenons le bateau à vapeur

1. La lettre de Bennen, en réponse à celle que je lui

pour Interlaken, et pendant la traversée le ciel se couvre de nouveau et le pont est

écrit pour l'engager à m'accompagner, mérite d'être rapportée ici :

« Hochgeschätzer Herr Tyndall,

« Indem ich mit Herrn Tugget (50) fünfzig Tage auf Reisen war und heute erst nach Laax gekommen bin, habe ich Ihren werthen Brief vom 22 Juni auch nur erst heute erhalten; so dass ich denselben Ihnen auch nur heute beantworten konnte. Wo ich Ihnen mit Vergnügen melde, dass ich immerhin bereit sein werde Sie zu begleiten wann und wohin Sie nur wünschen.

« Herr Tyndall ! Ich mache Ihnen meine Komplimente für das gute Zutrauen zu mir und hoffe noch zu der Zeit gekommen zu sein um wieder Gelegenheit zu haben Sie bestens und baldigst zu bedienen.

« Mit Hochschätzung und Empfehlung,

« Ihr Diener,

« BENNEN. »

« Très-honoré monsieur Tyndall,

« Après avoir voyagé avec M. Tuckett (50) cinquante jours, je suis revenu aujourd'hui pour la première fois à Laax, et j'ai reçu aujourd'hui seulement votre très-honorée lettre du 22 juin; ainsi je n'ai pu y répondre que ce jour même présent. Je vous annonce avec plaisir que je suis toujours prêt à vous accompagner partout où vous voudrez, et quand vous le voudrez.

« Monsieur Tyndall ! je vous rends grâce pour la con-

inondé par une pluie torrentielle. Le triste rideau de nuages est déchiré par intervalles, et par les ouvertures passent des rayons de soleil qui se dessinent à la surface du lac en bandes parallèles d'un brillant extraordinaire.

En arrivant à Interlaken je prends une voiture qui me conduit au bateau à vapeur du lac de Brientz, pendant que mon ami F... se dirige sur Grindelwald à la recherche d'un guide. Nous quittons le rivage à six heures après midi; l'atmosphère s'est purifiée, et la scène qui se déroule sous nos yeux, éclairée par la douce lumière du soir, est d'une beauté sereine et paisible. Le pont de Brientz a été emporté par le torrent, les courriers sont

fiance que vous voulez bien me témoigner, et je désire, lorsque le moment sera venu, avoir encore l'occasion de vous servir plus fidèlement et avec plus d'empressement.

« Avec sa haute estime et ses civilités,

« Son serviteur,

« BENNEN. »

arrêtés; je m'associe à un étudiant d'Oxford pour prendre une voiture jusqu'à Meyringen. Le vent d'ouest a de nouveau assombri le ciel, et après souper je passe une heure à observer les lueurs des éclairs qui percent les nuages. L'obscurité est intense, et l'éclat intermittent en est d'autant plus éblouissant. C'est tantôt l'est, tantôt l'ouest, tantôt l'horizon en face qui sont soudainement illuminés; quelquefois la seule lumière visible est évidemment la frange d'un nuage éclairé qui reflète la flamme d'une décharge bien loin derrière les montagnes. D'autres fois l'éclair semble éclater comme une bombe à mi-chemin entre l'horizon et le zénith, faisant jaillir une lueur glorieuse derrière les nuages dont elle fait voir les moindres détails. En face de moi est un sommet escarpé qui semble se complaire au milieu de ces coups de tonnerre intermittents, aigus, secs, soudains, et qui n'éveillent presque pas d'échos pour en atténuer la rudesse dans le lointain.

CHAPITRE II

DE MEYRINGEN AU GRIMSEL PAR LE GLACIER
DE L'URBACHTAHL ET DE GAULI

A Meyringen nous prîmes gîte *au Sauvage*, dont l'hôte s'acquitta de son devoir à son honneur et à notre pleine satisfaction. — F... est arrivé et dans l'après-midi nous nous acheminons vers le haut de la vallée. Entre Meyringen et Hof, la vallée de Hasli est barrée par une arête transversale appelée le *Kirchet*. La barrière rocheuse, déchirée en un endroit, forme une ouverture profonde aux parois verticales, entre lesquelles se précipite la rivière de l'Aar. Ce gouffre se nomme le *Finsteraarschlucht*. On s'est hâté d'expliquer cet accident par un tremblement de terre.

L'homme aime toujours à remonter aux causes, et les esprits faibles, incapables de surmonter ce désir, échangent souvent contre le plus triste ragoût théorique, la vérité qu'ils se seraient appropriée par quelques patientes études. Cette facilité de l'esprit humain à sauter aux conclusions et à écorner le travail d'investigations scientifiques, est une tendance des plus malheureuses. Nous nous plaignons du mépris avec lequel les hommes pratiques regardent la théorie, et pour les confondre nous montrons triomphalement les œuvres spéculatives d'intelligences d'élite. Mais l'homme pratique quoique embarrassé n'est point convaincu; pourquoi? Simplement parce que sur dix théories qu'il connaît, neuf ne méritent rien de mieux que le mépris. Nos intelligences d'élite bâtissent leurs édifices théoriques sur le rocher *des faits*; la somme des faits nécessaires pour la découverte d'une loi n'est pas la pierre de touche d'un système philosophi-

que, mais la mesure du génie individuel. Quant au Finsteraarschlucht, au lieu de faire intervenir bien vite un tremblement de terre pour satisfaire notre *soif de déductions*, il nous faut étudier d'abord les circonstances locales. La vallée de Hof s'étend au-dessus du rempart du Kirchet; comment cette plaine s'est-elle formée? N'est-elle pas due aux sédiments d'un lac? Le Kirchet lui-même n'était-il pas la digue de ce lac? Un ruisseau ne sortait-il pas de ce lac pour s'échapper par-dessus cette digue? Les vagues de la mer finissent par trouver dans la falaise qu'elles battent sans cesse un point faible; peu à peu elles se frayent un chemin et forment des cavernes à parois verticales très-élevées comme on en voit au cap Lands'-End; une fissure de rocher ou quelque autre accident détermine leur ligne d'action. Ainsi il est tout aussi certain qu'un torrent de montagne se précipitant pendant des siècles sur la digue du Kirchet peut fort bien s'y être creusé un lit. Le Kirchet

lui-même a été formé par l'ancien glacier de l'Aar. Quand le glacier se retira, le torrent qui en sortait forma un lac dans la vallée de Hof. Ce torrent finit par se creuser un lit d'une profondeur suffisante pour drainer le lac et laisser derrière lui ces sédiments terreux transformés aujourd'hui en vertes prairies. Maintenant, à travers ces mêmes prairies autrefois submergées, l'onde court rapide entre deux rives fleuries. La spéculation est nécessaire au naturaliste, mais au lieu de se complaire en de faciles conjectures, il faut qu'il étudie les faits, qu'il saisisse leurs rapports et reconstruise par eux le monde passé.

La matinée de ce jour avait été sombre, mais vers le soir les nuages se déchirèrent en partie, laissant passer les rayons directs du soleil ; le bleu du ciel se montra par places. A minuit, je quittai mon lit pour examiner le temps : le ciel était étincelant d'étoiles. On nous éveilla à quatre heures du

matin, c'est-à-dire une heure plus tard que nous ne l'avions désiré, mais la vue des cimes étincelantes nous enthousiasma. A cinq heures trente minutes nous étions déjà loin dans la vallée de Hof sur l'enceinte de laquelle se balançait une légère et soyeuse vapeur. Nous escaladons un promontoire qui nous sépare de l'Urbachthal que doit traverser notre route. Pendant un instant nous entendons dans le lointain le murmure des flots de l'Aar, jusqu'à ce qu'à un détour sa voix est soudain dominée par les grondements de l'Urbach, dont l'ample mélodie est encore augmentée par la résonnance du gouffre dans lequel le torrent se précipite. Le soleil était déjà chaud, et le monde sur lequel il brillait était grand et beau. La lumière dorée de l'astre étincelait sur la jeune verdure, et entourait d'une auréole le tronc et le feuillage des sapins; les ombres moelleuses des buissons et des rochers s'étendaient sur les pâturages verdoyants. On aperçoit ici des pics nei-

geux ou des sommités rocheuses dépouillées de neiges et de verdure; mais là, quelquefois encore des bandes de terre végétale nourrissent de vigoureux bouquets d'arbres. La rosée couvre l'herbe que nous foulons de perles étincelantes. A notre droite s'élèvent les escarpements dénudés des Engelhörner dont les sommets déchirés se dressent menaçants dans le ciel bleu. Bennen marche en avant; c'est l'image même d'une force organisée; il chemine en silence, faisant seulement entendre de temps à autre un coup de sifflet semblable à celui d'un chamois égaré. — Écoutez! une avalanche! — Dans une gorge des Engelhörner s'était amoncelée une masse de neige; la chaleur du rocher ne tarda pas à la fondre par la base, et la masse tout entière s'éboule en cascade tonnante. Les épais bois de sapins à notre droite avaient été sillonnés par les couloirs des avalanches dont le vent seul est suffisant, à ce qu'on affirme, pour déraciner des arbres éloignés.

Pendant quelques instants notre route suit une vallée spacieuse, qui bientôt tourne à gauche, se rétrécit jusqu'aux dimensions d'une simple gorge, et finalement disparaît au milieu des montagnes. Dans le fond de la vallée gronde la rivière, que nous traversons; puis nous escaladons les parois de cette espèce de cul-de-sac, et de la crête nous jouissons d'une vue splendide. La vallée de l'Urbach a été le théâtre d'une vaste scène glacière; les anciens glaciers poussés par leur propre poids avec une violence effroyable, ont dû se laminer à travers la gorge étroite, polissant, striant et rayant les rochers. A la vue de ces pierres polies, la pensée se reporte involontairement vers les temps passés, et au moyen de ces quelques observations nous reconstituons en idée un état de choses qui a disparu du monde avant le développement de l'homme. D'où provient ce merveilleux pouvoir de reconstruction? Qui le premier osera établir les relations entre

les facultés de l'esprit et les propriétés physiologiques du cerveau humain? Semblable à une chaleur latente renfermée dans l'ancienne nature inorganique, ce pouvoir s'est-il développé dans le cours des siècles? D'autres facultés plus grandes encore sont-elles également latentes dans la nature et ne fleuriront-elles que dans un autre âge? Posons ces questions sans crainte, mais aussi sachons convenir qu'au fond nous ne savons rien, que nous sommes comme ensevelis dans un mystère à l'éclaircissement duquel aucun murmure révélateur n'a encore été accordé à l'intelligence attentive de l'homme.

Le monde de la vie va bientôt faire place au monde de la mort, et tous deux sont d'une égale beauté. Nous atteignons rapidement la base du glacier de Gauli duquel s'élance notre impétueux compagnon, le torrent d'Urbach. Là nous entrons dans un chalet pour y prendre du lait chaud. Le pâtre se montre, selon Bennen, un drôle effronté — *ein un-*

verschämter Hund — mais nous ne lui permettons pas de troubler la vivacité de notre plaisir. Nous avançons lentement sur le flanc du glacier et bientôt nous atteignons un point qui commande la barrière rocheuse dont la traversée était le principal but de notre course. D'une rangée de pics neigeux réunis entre eux par des arêtes de rochers noirs, le glacier de Gauli descend d'abord en pentes de neiges très-inclinées auxquelles succède bientôt une glace moins rapide. Nous examinons l'arête pour trouver un point favorable à l'escalade. Aucun de nous n'a exploré ces parages, et les rares renseignements que nous avons pu recueillir nous informent que le passage n'est praticable qu'à un endroit seulement. Du côté où nous sommes nous pouvons par plusieurs voies atteindre la crête, mais à ce qu'on nous a dit toutes, sauf une, aboutissent aux infranchissables précipices qui surplombent le glacier de Lauteraar. Après avoir examiné

les lieux et discuté, nous tombons d'accord sur le point que nous devons attaquer. Nous entrons sur le glacier : de noirs gouffres s'ouvrent béants à la surface de la neige, mais nous ne rencontrons aucune difficulté sérieuse. Le glacier est franchi et nous atteignons les pentes opposées; nous traversons d'abord une morraine, puis des neiges; une laborieuse ascension nous amène au sommet de l'arête, et là une nouvelle délibération a lieu. A notre gauche se trouve une sorte de dépression en forme de selle, et à droite une faille dans le rocher; nos informations désignent positivement cette dernière, et cependant notre attention se reporte aussi sur la première. — « Essayons-nous la selle, monsieur; je crois qu'elle nous mènera à bon port? dit Bennen. — Je le crois aussi, essayons-la, » fut ma réponse.

Les neiges de l'hiver s'étaient amoncelées sur une grande épaisseur contre les parois fortement inclinées; la partie inférieure de

cette espèce de contre-fort neigeux s'était détachée des masses supérieures restées adhérentes au rocher. Le passage était ainsi partout défendu par une de ces crevasses profondes qu'on nomme en Suisse une *Bergschrund*, une *rimaye* en français. A quelques endroits cependant, les neiges éboulées d'en haut avaient partiellement rempli le gouffre sur l'orifice béant duquel elles ne s'étendaient qu'en minces couches; c'est sur cette neige que nous devons alors porter le pied. Bennen et moi allions en avant séparément, F... et son guide étaient attachés à la corde; mais ici F... déclare qu'il nous faut tous être liés, « car, dit-il, nous voir essayer le passage de l'abîme isolément serait au-dessus de la force de ses nerfs. » En conséquence nous nous attachons et avançons le long de la crevasse jusqu'à un des endroits où elle est en partie comblée. Là un mur de glace vertical s'élève en face de nous. Notre conducteur essaye soigneusement le pont de neige, et l'ayant

ainsi suffisamment tassée pour qu'elle pût supporter le poids de son corps, il taille à l'aide de sa hache une marche profonde dans la paroi opposée. Il cherche ensuite à se fixer sur cette entaille, mais la masse cède et il retombe en arrière, s'enfonçant profondément dans la neige de la rimaye. Représentez-vous, lecteur, que cela se passe droit au-dessus de la crevasse, laquelle est simplement voûtée par une neige peu épaisse. — « Prenez garde ! » lui criai-je. — « *All right!* En avant ! » répond-il, et il retourne à la charge. Il taille une marche plus profonde et plus large que la précédente, plante sa hache dans la pente au-dessus de lui et l'y laisse; puis il enfonce ses mains dans la masse mobile, et soulevant son corps sur ses deux bras comme sur des piliers, il s'élève jusque sur la marche. Il a ainsi triomphé de la rimaye et se fixe solidement au sommet de la pente neigeuse. Je suis bientôt à ses côtés et tous deux nous tirons la corde pendant que notre

ami F... avance. Doué de courage et d'une tête solide, il n'a qu'un désavantage : il pèse au moins trente livres de trop ; au premier pas la couche de neige s'effondre et il tombe ; mais grâce à son activité et à la tension de la corde tenue par deux hommes, il ne s'enfonce pas profondément. Un nouvel effort lui fait surmonter l'obstacle, son guide le suit et tous quatre nous sommes maintenant sur la neige fortement inclinée au-dessus du gouffre.

De pareilles inclinaisons des pentes étonneraient beaucoup ceux qui n'ont pas l'habitude des escalades dans les Hautes-Alpes ; elle était ici bien plus grande que celle du toit d'une cathédrale, et au-dessous de nous, à quelques mètres de distance seulement, la neige était coupée par une crevasse où une mort certaine serait le résultat d'une chute. L'habitude nous rend capable de considérer presque avec indifférence une position semblable, quoique cependant notre tâche ne fût

point dépourvue de l'attrait que donne un certain danger.

Dans cette première étape de nos pérégrinations alpestres, il ne fallait rien moins qu'une confiance absolue dans notre guide pour conserver notre sécurité d'esprit. Une seule hésitation de sa part aurait suffi à affaiblir nos forces physiques, et à ébranler notre moral à tous. Mais personne ne ressentit ni doute, ni faiblesse; nous mîmes en jeu toutes nos forces et ainsi notre succès fut relativement facile. Nous voici tout près d'atteindre le haut de la selle dont nous sommes cependant encore séparés par un champ de neige excessivement roide; il est bientôt franchi, et un hourra poussé au sommet annonce notre réussite.

Par le fait, l'échancrure forme le haut d'une sorte de cheminée taillée dans le rocher qui tombe droit sur le glacier de Lauteraar. Cette rainure est fort rapide, mais nous savons qu'elle est praticable, et nous

nous arrêtons avec satisfaction à son sommet pour contempler le monde des montagnes qui s'étend au delà. Le Schreckhorn surtout intéresse mon ami F.... L'escalade en a été tentée par M. A..., mais sans succès, et maintenant F... s'est mis en tête de le gravir. Les précipices et l'inclinaison des pentes sont tels de notre côté qu'on ne peut y arriver par cette voie.

Fier de notre récent succès, je me délivre de la corde et m'élance dans le couloir; pour que ma descente ne puisse pas se transformer en chute, je m'accroche de temps en temps aux rocs en saillie. En faisant un effort de ce genre l'alpenstock (le bâton des Alpes) s'échappe de ma main, glisse le long des débris, atteint une pente de neige qu'il traverse comme une flèche et se fixe dans un monceau de pierrailles qui se trouve au pied de la pente. Bennen veut me l'aller chercher, mais je m'élance moi-même à sa poursuite. Longeant rapidement le bord des neiges

auxquelles on ne peut se fier sans un bâton, j'atteins une arête de laquelle je puis sauter facilement sur les débris ; mais ceux-ci s'affaissent sous mes pieds et m'entraînent avec eux. En passant auprès de mon bâton je le saisis ; et grâce à lui je redeviens à l'instant maître de mes mouvements. Une nouvelle pente de neige que je traverse d'un seul trait m'amène à un amas de rochers sur lesquels j'attends l'arrivée de Bennen. Celui-ci me rejoint presque immédiatement, mais F... et son guide ont choisi une voie de descente moins rapide. Depuis le couloir nous avons dévié de notre direction primitive, et à présent de hauts rochers nous barrent le chemin. Bennen s'attaque à ceux-ci, tandis que moi-même, espérant une descente plus facile, je rejoins le couloir. Celui-ci est en partie rempli de neige durcie sous laquelle un ruisseau se fait entendre ; ignorant l'épaisseur de la voûte qui me porte, je suis forcé d'être prudent. Dans un endroit la neige est rom-

pue en travers, et un noir tunnel au fond duquel on voit bondir le torrent s'ouvre immédiatement au-dessous de moi. Ma descente se trouve ainsi arrêtée : je traverse le couloir jusqu'à la paroi opposée, je l'escalade et me trouve en haut d'une paroi de rochers hérissés de saillies à pic, et au-dessous de laquelle Bennen fait halte pour me regarder descendre : sur l'une de ces saillies mon pied glisse ; mon guide laisse échapper un cri et s'élance vers moi pour me porter le secours qui est en son pouvoir. Mais la glissade ne m'a point fait lâcher prise, j'atteins la saillie suivante et en un instant la difficulté se trouve vaincue. Nous descendons rapidement ensemble, quittons les rochers et atteignons bientôt le glacier, où nous sommes peu après rejoints par F... et son compagnon. En nous retournant nous apercevons un troupeau de sept chamois sur l'une des pentes de neiges les plus éloignées. La longue-vue nous fait reconnaître cinq animaux adultes et deux

jolis petits chevreaux, gracieux et délicats habitants de cette sauvage région. — Nous descendons le glacier le soleil dans le dos, pendant que les rayons lumineux glissent de plus en plus obliquement sur la glace. Les trous pleins d'eau les plus profonds sont déjà enveloppés dans l'ombre de leurs rives, et à travers l'eau assombrie s'élancent de fines aiguilles de glace. Pendant tout le jour ces molécules ont été séparées par une force contraire, la chaleur ; leur ennemie s'est maintenant retirée et elles s'unissent de nouveau dans un baiser de cristal.

Nous suivons péniblement notre route à travers les nombreux débris qui encombrent le bas du glacier. Nous atteignons ensuite les verts pâturages, les roches moutonnées¹, et enfin l'hôtel du Grimsel, qui, tout inconfortable qu'il est, se retrouve toujours avec plaisir.

1. On appelle ainsi des roches en saillies arrondies polies et striées par les glaciers anciens ou modernes. (*Note du trad.*)

CHAPITRE III

LE GRIMSEL ET L'EGGISCHHORN

Le cinq au matin, le soleil se leva majestueusement sur les montagnes, inondant la terre et le ciel de sa glorieuse lumière. Ce Grimsel est d'une imposante nature, c'est un monument sculpté de hiéroglyphes plus anciens et plus grandioses que ceux de Ninive et du Nil. C'est un monde exhumé par le soleil d'un sépulcre de glace. Tout ce qui l'environne prouve l'existence certaine et la puissance du glacier qui autrefois était maître de la place. Tout à l'entour les rochers sont travaillés, arrondis, polis et striés. Ça et là, des fragments de quartz anguleux sou-

dés dans la glace entamèrent les rochers et les rayèrent comme des pointes de diamants. Les stries varient de largeur et de profondeur selon que le fragment qui les creusa était plus ou moins gros. Des masses plus considérables, captives aussi dans la glace, creusèrent des dépressions longitudinales dans les rochers sur lesquels elles passèrent : ailleurs le polissage doit avoir été exécuté par la glace elle-même. L'eau tombant goutte à goutte use la pierre ; à plus forte raison une surface de glace soumise à une énorme pression polit les aspérités des rochers sur lesquels pendant des siècles elle a été forcée de frotter. Les roches ainsi usées sont excessivement polies et si glissantes qu'il est impossible de s'y tenir debout pour peu que l'inclinaison soit forte. — Quel monde étrange ce devait être, lorsque ces vallées étaient ainsi comblées ! Il nous est possible de reconstituer en imagination l'état primitif des choses à cette époque, et alors

nous ensevelissons plus d'un colosse qui dans ce moment élève vers le ciel sa tête altière. La Suisse ne devait pas être aussi majestueuse qu'elle l'est de notre temps. Précipitez les glaces dans ces vallées jusqu'à ce qu'elles soient remplies, et vous réduisez à néant ces contrastes de hauteurs et de profondeurs desquels dépend la grandeur des scènes alpestres. Au lieu de cimes s'élançant dans le ciel et de gorges profondes, nous n'aurions plus qu'une mer de glace tachetée de quelques tristes îlots formés par les plus hautes sommités.

Dans l'après-midi je poussai ma promenade jusqu'en haut du Sidelhorn, montagne souvent escaladée par les touristes à cause de la vue dont on y jouit. Elle est réellement belle : pas un nuage ne voilait l'éclat du ciel au moment où j'étais sur le sommet éboulé de la montagne; le soleil dardait d'aplomb ses rayons sur la cime et les flancs du Galenstock à la base duquel s'étend le

glacier du Rhône. Le grand Nevé¹ horizontal au-dessus de la cascade de glace, la chute elle-même et le glacier inférieur semblaient être à portée de la main. A la base de la chute, la glace, comme vous le savez, subit une transformation extraordinaire, elle est amorphe et plus ou moins brisée en atteignant cette place qu'elle quitte ensuite admirablement laminée. Le changement est dû à la pression subie par la glace dans les parties inférieures de la chute. Les rides du glacier sont ici très-visibles; on aperçoit même le resserrement de ces rides en bandes, et la subdivision de ces bandes en lignes qui marquent les bords des strates dont le glacier se compose en cet endroit. De l'autre côté de la vallée du Rhône, au mi-

1. On appelle *nevé*, en allemand *Firn*, les champs supérieurs des glaciers qui sont encore en grande partie à l'état de neige granuleuse, et dont les couches profondes ne sont point encore transformées en glace véritable de glacier. (*Note du trad.*)

lieu des montagnes, s'étend le glacier de Gries en partie dans l'ombre, en partie éclairé par le soleil couchant. Plus à droite s'étend le mont Léone et d'autres majestueux colosses dont les plus élevés sont les Mischabel avec leurs nombreuses pointes neigeuses. Au delà d'une vaste échancrure entre les montagnes, notre regard s'arrête sur le prodigieux cône du Weisshorn dont les flancs se rencontrent avec ceux des Mischabel; dans l'espace laissé libre entre les deux, le mont Cervin élève sa tête redoutable. En suivant à droite la même direction, nous rencontrons enfin les éperons puissants du Finsteraarhorn entre lesquels s'étend le glacier d'Oberaar. Là, nulle convulsion, aucune pyramide fantastique de glace, rien qui indique le travail de ces forces effroyables par lesquelles un glacier déchire quelquefois son propre sein; mais calme et paisible celui-ci repose sous son éblouissante couverture de neige. Le colosse le plus ef-

frayant de l'Oberland borne la vue à l'origine du glacier de Lanteraar, c'est le Schreckhorn dont aucun montagnard n'escaladera jamais de ce côté-ci les escarpements terribles. Entre le Schreckhorn et le Finsteraarhorn un singulier groupe de pics entoure un champ de neige uni qui réfléchit les rayons du soleil en flammes éblouissantes. Immédiatement au-dessous se trouve le glacier d'Unteraar portant sur son dos une longue ligne noire, ondulée comme un serpent, dans ses sinuosités de la vallée. Au delà et bordant le glacier se trouve une rangée de montagnes; leurs sommets sont formés de rochers verticaux, dont les dentelures font penser à une crête de coq; à l'origine même de cette espèce de crête les montagnes ont été rongées par les anciennes glaces. Quelle scène d'inexprimable désolation devait offrir l'Europe quand elle était ainsi ensevelie sous une armure de glace; quand sur les îles occidentales les ondées du ciel tombaient à l'é-

tat de neige solide; quand les glaciers descendaient des épaules du Snowdon et du Scawfell¹; quand Llanberis et Borrodale² étaient labourés par des charrues de glace; quand les dents de Magillicudy³ envoyaient de gigantesques navigateurs qui devaient creuser la place des lacs de Killarney et scier dans les montagnes la brèche de Dunloé.

Le soir s'avance et nous redescendons d'abord au milieu des débris entassés, puis sur l'Alpe moussue; nous nous lançons sur les roches moutonnées du passage du Grimsel, forcés de sauter fréquemment par-dessus les obstacles, puis sur les pentes polies; enfin nous atteignons l'hôtel au moment où la cloche appelle au repas du soir ses hôtes affamés.

F... et moi nous avons fait le projet d'inspecter le Schreckhorn. Le jour suivant

1. Montagnes du pays de Galles. (*Note du trad.*)

2. *Idem.*

3. Montagnes de l'Irlande. (*Note du trad.*)

nous étions tous deux indisposés; lui demeura sagement à l'hôtel, et moi je me mis follement en route. Le jour était d'une chaleur brûlante et la longue marche sur le glacier du Grimsel à la Strahleck m'éprouva beaucoup; cependant le sommet du col fut atteint, et de là nous étudiâmes le pic que F... voulait essayer. Une cime voisine avait été escaladée par M. Desor et quelques-uns de ses amis, à l'époque où Agassiz faisait ses observations sur le glacier inférieur de l'Aar; mais le sommet qu'ils atteignirent était d'environ quatre-vingts pieds moins élevé et ils reconnurent l'impossibilité de passer de l'un à l'autre. Nous acquîmes la conviction que l'ascension quoique difficile pouvait être exécutée en passant la nuit sur la Strahleck¹.

Mais j'avais en vue d'autres sommets et je me souciais peu d'employer à l'ascension du Schreckhorn le temps et la peine consa-

1. Aussi le fut-elle quelques jours après par le révérend Leslie Stephen.

crés d'avance à l'exécution d'autres projets. Je ne pouvais non plus en conseiller l'essai à F..., son habileté parmi des rochers comme ceux du Schreckhorn n'ayant point encore été mise à l'épreuve. L'idée d'escalader cette montagne fut donc abandonnée par tous deux.

Le samedi, accompagné par un ami et ancien compagnon de courses alpestres, je montai de Viesch à l'hôtel de la Jungfrau par les pentes de l'Æggischorn, et dans la soirée du même jour je poussai seul jusqu'au sommet de la montagne. Comme j'en ai l'habitude, je m'écartai sans en avoir conscience du sentier battu, et bientôt j'eus à trouver mon chemin au milieu du chaos de blocs précipités du haut de la montagne par la nature dans une de ses convulsions destructives. J'atteignis enfin un couloir en partie rempli de débris épars en bas duquel roulent des blocs détachés. Mon ascension fut rapide et je me trouvai bientôt sur la crête

des rochers brisés qui surmontent la montagne. Ce pic et ceux qui l'environnent sont également déchirés et offrent une image frappante de l'œuvre de ruine que la nature fait subir à ses propres créations. Elle bâtit et démolit, elle élève les montagnes par ses forces souterraines, puis les abat par la foudre et les gelées; ainsi elle s'élance à travers d'éternels changements, vers un repos qu'elle ne trouvera jamais. — Est-il donc introuvable ce repos? — C'est vers l'équilibre final que tendent les forces qui régissent la matière; et si cette tendance n'est pas infinie, il faut que le moment du repos arrive. Si une région de l'univers se trouve plus chaude que l'autre, un courant s'établira instantanément pour égaliser les températures; pendant que les vents soufflent, les rivières roulent à la recherche de l'équilibre stable. La matière aspire au repos; quand cette aspiration sera-t-elle satisfaite? Et si elle est satisfaite, qu'en adviendra-t-il? L'état au-

quel tend la nature matérielle n'est point la perfection mais la mort. La vie n'est compatible qu'avec le mouvement, et quand les attractions et les répulsions des atomes matériels ont été poussées jusqu'à leurs dernières limites, la vie cesse et le monde désormais est immobilisé dans le sommeil éternel.

Une croix de bois surmonte le sommet de l'Æggischhorn. Je m'assieds à sa base et je contemple la scène qui m'entoure. Depuis son origine au milieu des hautes cimes, descend le plus noble des torrents de glace, le grand glacier d'Aletsch. Ses ramifications s'enlacent autour de la Jungfrau; du Monch et du Trübberg, du Gletscherhorn, du Breithorn, de l'Aletschhorn et de bien d'autres hautes sommités, les neiges tributaires descendent pour se convertir en glace. Les montagnes sont bien protégées par leur manteau d'hiver et ici la quantité de débris que charrie le glacier est comparativement petite; cependant nous remarquons à sa surface de som-

bres traînées longitudinales occupant la position que prendraient des morraines si les débris arrivaient des hauteurs en quantité suffisante pour les former. A droite et à gauche de ces raies, des lignes plus fines s'étendent en travers du glacier, entremêlant çà et là leurs lacets ondulés. Ces lignes marquent la direction dans laquelle la glace inférieure est laminée. Le glacier s'étend dans une vallée contournée; le côté de sa convexité se trouve dans un état de tension extrême, la glace se brise en travers de la ligne de tension et forme un curieux système de crevasse obliques. A partir de la ligne des neiges qui traverse le glacier au-dessus du Faulberg, un champ de névé éblouissant s'étend en montant jusqu'au col de la Jungfrau : col qui unit la vierge (la Jungfrau) à son sacerdotal voisin (le Mönch), le moine. Aujourd'hui cieux et sommités sont purs de tout nuage, aucun trouble dans l'air, aucune vapeur ne vient altérer l'extrême netteté des

profils. La Jungfrau, le Mönch, l'Eiger, le Trübberg, le rocheux Strahlgrat, l'Aletschhorn aux formes nobles et majestueuses s'élancent sous la voûte céleste. Comme un Saül des montagnes, le Finsteraarhorn dépasse de la tête tous ses voisins ; puis l'Oberaarhorn avec le glacier déchiré de Viesch qui se déroule le long de ses flancs. Au-dessous est le lac Maerjelen (Maerill) avec ses falaises de cristal et ses glaces flottantes, d'un blanc de neige, naviguant sur ses ondes aux teintes bleues et vertes. Au delà est la chaîne qui sépare le Valais de l'Italie. En portant plus loin le regard, on rencontre une agglomération de pics, qui comparés au puissant Dôme ressemblent à des poussins auprès de leur mère.

Puis viennent les rochers effrayants du mont Cervin ; en contemplant ce pic lugubre on ne peut se défendre d'un sentiment d'éternelle désolation, de sauvagerie redoutable. Ensuite vient une sommité presque aussi

majestueuse et faisant naître une impression plus profonde encore de grandeur et de puissance que le mont Cervin lui-même : c'est le Weisshorn, la plus merveilleuse cime de toutes les Alpes. Mais ici la beauté est associée à la force, et c'est de l'admiration pour sa grandeur et sa puissance, non de la terreur, qu'elle nous inspire. A droite le grand Combin élève son crâne dénudé; d'autres sommets se pressent autour de lui; enfin à l'extrémité de la courbe qu'a suivie notre regard s'élève triomphante la tête royale du mont Blanc. — Mais voici le jour qui tombe, des volutes de nuages gris de perle s'enroulent autour des crêtes des montagnes, puis détachés de leurs flancs, sont dispersés dans les airs. Ils n'ont aucune couleur déterminée, et cependant par la grâce des formes, par le jeu de la lumière chatoyante et des ombres délicates, leur beauté dépasse toute description.

CHAPITRE IV

LA BELLE-ALPE

Je demeurai à l'Æggischhorn jusqu'au mardi 13, flânant à travers les alpes, et observant les alternatives de lumière et d'ombre sur les montagnes. Ce jour-là, j'accompagnais une bande d'amis jusqu'au lac Maerjelen; après avoir longé celui-ci, j'arrivai au glacier, et comme j'avais beaucoup entendu parler de la ravissante situation et du confortable du nouvel hôtel de la Belle-Alpe, je résolus de descendre le glacier et de m'y rendre.

La chaîne du Valais se couvrait déjà de nuages lorsque je quittais l'hôtel de l'Æg-

gischhorn ; néanmoins le soleil poursuivait sa course triomphante dans un ciel encore pur de nuées. Cependant de lourdes masses de vapeurs continuaient à s'élever comme des bras menaçants dressés vers le ciel ; peu à peu, à mesure qu'elles s'étendaient latéralement, elles se confondaient les unes avec les autres, et le voile de nuages devint de plus en plus compacte et obscur. Après avoir sans succès essayé d'intimider une jeune fille anglaise dont je m'étais fait le guide à travers les crevasses, je me séparai de mes compagnons qui faisaient simplement ici une excursion depuis l'hôtel, et avec mon ami T... et Bennen je commençai la descente du glacier. Les nuages se déchirent, les échos du Strahlgrat répètent les grondements prolongés du tonnerre accompagnés d'ondées torrentielles. Nous nous blottissons pour un moment sous une saillie de glace jusqu'à ce que la pluie paraisse se ralentir, nous en sortons alors et continuons notre marche vers le bas du

glacier. Parfois c'était mon guide qui se trouvait me devancer au milieu des aiguilles de glace et des ravines; d'autres fois j'étais en tête, les accidents de la route favorisant tantôt l'un, tantôt l'autre. La pluie recommençant, nous quittons le glacier pour la terre ferme, et nous nous cachons pour un instant sous un avancement de rocher; mais finalement nous sommes bientôt chassés de notre retraite par l'eau qui nous envahit.

La pluie s'arrête de nouveau et nous partons. Ici le glacier est coupé en vallées de glace obliques, lesquelles sont subdivisées en crevasses aux rebords tranchants. Nous avançons lentement sur les monticules qui séparent les ravines, mais celles-ci aboutissant à la montagne nous sommes forcés de sauter d'une arête à l'autre. T... emboîte le pas de Bennen, et moi je ne suis que ma propre inspiration. Nous plantons joyeusement nos haches dans les arêtes de glace friables, et faisons rapidement notre chemin

entre les gouffres. Pendant un instant le soleil darde sur nous ses rayons et sèche en partie nos habits transpercés; puis le ciel s'assombrit encore, un orage se prépare et nous précipitons notre marche. A quelque distance à notre gauche nous apercevons un groupe de personnes composé de deux hommes, d'un jeune garçon et d'une vieille femme. Ils sont occupés auprès d'une crevasse; un frisson d'horreur me traverse tout entier en pensant qu'un homme pouvait être pris entre ses mâchoires béantes. Nous approchons rapidement et reconnaissons qu'une vache infortunée était là, solidement prise entre les parois glacées de la fissure, poussant des gémissements pitoyables et absolument incapable de remuer. Ces hommes n'étaient pourvus que d'une mauvaise corde et d'une hache ordinaire et travaillaient de leur mieux au sauvetage de la bête; mais leurs moyens étaient insuffisants et leurs efforts mal dirigés. Ils avaient passé leur

corde sous la queue de l'animal, espérant par ce moyen soulever ses lourdes hanches hors du gouffre; naturellement le nœud coulant glissait le long de la queue et devenait absolument inutile. — « Donnez d'abord de l'espace à la bête, dis-je, coupez la glace qui lui serre les côtes; et vous, montez sur ce bloc qui ferme l'ouverture de la crevasse et soutenez de vos épaules la croupe de l'animal. » — La glace vole en éclats sous les coups vigoureux de Bennen. — T... donne l'idée de passer une corde autour des cornes de façon que tout le monde puisse aider au sauvetage. Ceci fut fait. — « Passez l'autre corde entre les jambes de derrière de la bête, au lieu de la mettre sous la queue, » repris-je. — Cette manœuvre fut également exécutée. Bennen avait élargi la crevasse qui pressait les flancs, et maintenant, comme des marins retirant une ancre, nous réunissons nos efforts dans une traction commune régularisée par un cri cadencé;

l'animal avance, mais de très-peu; nous répétons la même traction, il avance de nouveau. Ceci est renouvelé à plusieurs reprises jusqu'à ce que les jambes de devant, dégagées des obstacles, se posent sur la glace. Nous dirigeons maintenant nos efforts sur l'arrière-train, et réussissons à placer la vache sur le glacier, haletante et tremblant de tous ses membres.

« Pliez votre corde, Johann, et en avant, dis-je au guide. Le jour baisse et nous ne savons pas quel travail le glacier nous tient encore en réserve. » Nous partons. Le tonnerre se fait encore une fois entendre, mais précédé de vifs éclairs, dont les lueurs, réfléchies par ma hache polie, m'éblouissent à chaque instant. L'éclair suit l'éclair et les coups de tonnerre grondent sans interruption avec une majesté terrible; les lourds nuages font descendre de leurs dentelures de sombres rideaux de pluie. L'eau tombe si serré qu'il nous semble que les écluses du ciel se

soient toutes ouvertes. Malgré la furie de ses cataractes, malgré les grêlons mêlés à la pluie qui nous frappaient au visage, jamais peut-être scène plus belle ne me causa plus vive jouissance. Les nuages balayent majestueusement les montagnes dont les profils colossaux, apparaissant dans la brume, ressemblent à des Titans vaincus se débattant contre leur condamnation.

Nous sommes engagés au milieu d'innombrables crevasses, le glacier devient impraticable, et nous force à battre en retraite vers sa rive occidentale. Nous suivons la morraine latérale; et c'est là un rude labeur qui excède de fatigue mon ami T... — La pente de la montagne à gauche est en partie recouverte de sapins réduits à l'état de fantômes. Dans cette vallée inférieure du glacier de terribles ouragans ont passé, dépouillant les troncs de leurs branches, les branches de leurs feuilles, ne laissant debout après eux que ces ruines d'arbres, comme frappés par un

génie malfaisant et maudit. Nous nous arrêtons pour examiner le glacier et pour décider le point où nous devons le traverser. Notre gîte est en vue, perché sur le sommet de la montagne opposée. Nous voici de nouveau sur le glacier, nous dirigeant vers notre but en franchissant rapidement les arêtes qui s'élèvent devant nous ; nous atteignons l'autre rive, trempés et altérés, ayant en face de nous la pente rapide de la montagne. Nous la gravissons lentement, et bientôt un sentier battu nous conduit à l'auberge avnante où se termine notre journée de voyage.

Si jamais, vous et moi, nous nous rencontrons dans les Alpes, je m'offre à vous servir de guide de l'Æggischhorn à la Belle-Alpe. Vous déciderez vous-mêmes s'il faut passer le long du glacier comme nous l'avons fait, ou par les flancs herbeux de la Rieder-Alpe, puis par le glacier jusqu'à l'hôtel. Là, si le temps est beau, nous pouvons séjourner

deux ou trois jours. De l'hôtel de l'Æggishorn il faut une heure et demie pour atteindre le sommet, d'où l'on jouit de la vue la plus splendide. Mais depuis les fenêtres de la maison de la Belle-Alpe on commande des sites grandioses, et sur les pentes voisines tapissées de myrtilles, on peut s'asseoir en face des cimes les plus majestueuses des Alpes. Si vous aimez la vue d'une nature sauvage et désolée, je vous conduirai dans la gorge où finit le glacier d'Aletsch et vous serez saisis d'épouvante. Je m'y rendis le 14 août, et d'abord je reculai d'étonnement! Un sapin cramponné à la roche penchait son tronc droit au-dessus de l'abîme. Je m'avançai sur ce tronc, et saisissant la première branche qui s'en élevait je me penchai sur le gouffre. Il me fallut plusieurs minutes pour triompher du sentiment de terreur qui m'envahissait, suspendu que j'étais au-dessus de cette gorge sauvage; le vent venant à souffler avec force à ce moment-

là, je me cramponnai avec un redoublement d'énergie à mon arbre. Ainsi, seul dans ce lieu désolé, je contemplai les feux mourants du jour jusqu'à ce que la dernière lueur s'éteignît sur le sommet des montagnes.

Si vous aimez grimper, désireux de contempler un plus vaste horizon, vous pouvez satisfaire vos désirs à la Belle-Alpe. Audessus de l'hôtel s'élève dans le ciel la tour grise du Sparrenhorn; deux heures d'un exercice modéré vous feront atteindre son sommet. Je m'y rendis le 15. Depuis l'hôtel le Sparrenhorn apparaît au spectateur comme un pic isolé; en réalité il forme l'extrémité puissante d'une étroite arête déchirée par le temps, qui flanque à l'est le lit abandonné d'un *nevé*, pendant qu'à l'ouest il borne le glacier d'Oberaletsch. En face de moi se trouvait un promontoire rocheux semblable à celui de l'Abschwung¹, à droite et à

1. Promontoire rocheux qui sépare les glaciers supérieur et inférieur de l'Aar.

gauche duquel descendaient deux courants de glace qui se réunissaient ensuite dans un lit commun. Cette scène de glaciers à laquelle je ne m'attendais pas était d'une beauté surprenante. Nulle part je n'avais vu un monde d'une tranquillité plus grande; nulle part des courbes plus régulières, des ondulations plus délicates formant des rides à travers le glacier. Les raies des morraines s'allongeant à la surface contribuent à sa beauté, et son encaissement dans la profonde vallée lui donne un charme tout particulier. C'est un fleuve si parfaitement protégé par les montagnes qui le bordent, qu'aucun orage ne peut l'atteindre, qu'aucune vague n'altère jamais la parfaite sérénité de son repos. Le cours du glacier d'Aletsch est également beau, vu de cet endroit élevé; nulle part ailleurs la chaîne du Valais n'apparaît plus majestueuse. Aucune parole ne peut rendre la grandeur du Dôme, du Cervin et du Weisshorn, lesquels, ainsi que beaucoup

d'autres, sont admirablement en vue de ce point culminant.

Décidément il faut que nous gravissions ensemble jusque-là, et si vos jambes refusent leur service, je passerai ma ceinture autour de vos reins et vous tirerai jusqu'en haut.

CHAPITRE V

RÉFLEXIONS

Le monde fut fait avec ordre,
Et les atomes marchent à l'unisson.

La nature se présente dans les régions alpestres sous des aspects plus variés et plus imposants que partout ailleurs. Les montagnes en elles-mêmes sont le sujet constant de scènes grandioses ; les effets du coucher et du lever du soleil, la formation et la distribution des nuages, les décharges de l'électricité telles que celles dont nous avons été témoins il y a un jour ou deux, la précipitation de la pluie, de la grêle et de la neige, la coloration de l'atmosphère et

son action très-remarquable dans les orages, toutes ces choses tendent à exciter les sentiments et à étonner l'esprit. Dans cette multiplicité de phénomènes il semble impossible de trouver aucune loi et aucune coordination. Avant que l'idée de lois générales se fit jour dans l'esprit, les hommes faisaient remonter naturellement ces effets inexplicables à des forces personnifiées. Le sauvage voyait dans une chute d'eau les bondissements d'un génie, et le coup de tonnerre répété par les échos était pour lui le marteau retentissant d'un Dieu en courroux. Chercher à apaiser ces puissances terribles était la conséquence naturelle d'une telle croyance, et les sacrifices étaient offerts aux démons terrestres et aériens.

Mais le temps semble devoir réprimer ces efforts d'imagination et modifier les créations qui en sont la conséquence, en donnant de plus en plus de puissance aux facultés intellectuelles de l'homme. Un à un les phéno-

mènes naturels furent associés à leurs causes immédiates. Cette marche est encore suivie aujourd'hui, et l'idée d'une volonté personnelle s'unissant à l'économie de la nature est de plus en plus délaissée. Beaucoup redoutent cette tendance ; notre foi et nos sentiments nous sont chers, et nous considérons d'un œil soupçonneux et défiant toute philosophie qui détruirait les rapports auxquels nous avons cru jusqu'à présent, et qui tendrait directement, selon plusieurs, à dessécher l'âme.

Il est probable que tout changement depuis l'état de barbarie des hommes jusqu'à l'époque de notre civilisation actuelle a plus ou moins excité des craintes du même genre. Mais par le fait nous n'avons pas à déterminer si la forme sous laquelle ces rapports apparaissent maintenant est nécessaire au développement des sentiments de la foi. Nous pouvons nous tromper en liant l'impérissable au transitoire, et en confondant la

plante vivante avec le tuteur en ruine auquel elle s'attache. Toutefois mon but pour le moment n'est pas d'argumenter, mais de signaler une tendance. Nous avons cessé de vouloir nous rendre propices les forces de la nature ; nous avons même cessé de prier pour obtenir des choses qui sont en contradiction *directe* avec les lois naturelles. Dans les pays protestants au moins, je crois qu'il est admis que le temps des miracles est passé.

La grande question du miracle est présentement entre des mains habiles ; lors même qu'il n'en serait point ainsi, mes aptitudes pour la polémique sont si limitées que je ne m'aventurerai point à aborder la discussion sur ce sujet malgré son intérêt. Mais il y a, tout à côté, un point de quelque importance qui se rattache aussi à la question des miracles et sur lequel un adepte de la science peut, sans quitter le terrain qui lui appartient strictement, faire quelques observa-

tions. Si je me trompe, il ya chez nous assez d'hommes religieux en état de relever mes erreurs; et si je ne savais pas que cela fût inutile, je les engagerais à le faire. Autant que possible dans les brèves remarques qui vont suivre je m'abstiendrai de toute opinion, en sorte que si je suis dans le faux il en sera immédiatement fait justice par une démonstration.

Je rencontrai dans l'été de 1858, à l'auberge qui est au pied du glacier du Rhône, un jeune prêtre aux formes athlétiques, qui, après avoir expédié un solide déjeuner et une bouteille de vin, m'informa qu'il était venu dans le but de *bénir les montagnes*. La chose se faisait annuellement en ce lieu; chaque année le Très-Haut était supplié de prendre telles mesures météorologiques qui assureraient aux troupeaux des Valaisans la nourriture et l'abri. Un changement de direction du Rhône, ou un approfondissement de son lit eût été un avantage incal-

culable pour les habitants de la vallée au temps dont je parle. Mais le prêtre aurait repoussé bien loin l'idée de demander au Tout-Puissant d'ouvrir un nouveau canal pour le fleuve, ou d'en faire passer une partie en haut du Mayenwand par le col du Grimsel, et de là dans la vallée d'Oberhasli jusqu'à Brientz. Il aurait regardé cela comme un miracle, et il n'était point venu pour demander au Créateur d'accomplir des miracles, mais simplement une chose qu'il regardait évidemment comme restant dans les bornes du naturel et du non miraculeux. Un monsieur protestant qui était présent sourit aux paroles du prêtre ; il n'avait pas foi dans cette bénédiction ; toutefois il considérait cette prière comme différente de ce qu'elle eût été s'il avait demandé l'ouverture d'un nouveau lit pour le fleuve, ou de faire remonter les eaux en haut des montagnes.

De même nous sourions à la pensée du pauvre prêtre tyrolien offrant sur un glacier le

sacrifice de la messe pour prévenir l'éboulement de celui-ci. Ce pauvre homme ne s'attendait pourtant pas à convertir la glace en diamant, ou à en solidifier la matière de façon à la rendre capable de supporter la pression de l'eau; il ne s'attendait pas non plus à ce que le torrent remonterait à sa source et le délivrerait ainsi miraculeusement de sa présence. Mais pour lui, au delà de ce qu'il voyait, était une région où la pluie se formait il ne savait comment; il n'était pas assez présomptueux pour s'attendre à un miracle, mais il croyait fermement que bien loin dans le pays des nuages les choses pouvaient être arrangées de telle sorte que, sans aller jusqu'au miraculeux, ce torrent qui le menaçait lui et son troupeau serait forcé de demeurer dans des limites naturelles.

Ces deux prêtres façonnaient les forces à eux inconnues selon leurs désirs et leurs besoins : l'incompréhensible est le domaine de l'imagination. Une semblable tendance a

longtemps dominé l'esprit des physiciens ; plusieurs d'entre eux, dont quelques-uns extrêmement distingués, étaient absorbés il y a un siècle par la question du mouvement perpétuel. Ils s'efforçaient de construire une machine qui travaillerait sans dépenser de force, aussi plusieurs en devinrent-ils fous. L'espérance d'accomplir pareille chose qui aurait assuré à l'inventeur des bénéfices immenses excitait fortement l'imagination, et toute tentative pour détruire cette foi était accueillie avec un amer ressentiment. Cependant ce rêve attrayant s'évanouit à mesure que les hommes connurent mieux les véritables lois de la mécanique. L'espoir d'exécuter un travail par de simples combinaisons mécaniques sans dépenser de force se dissipa ; il n'en resta cependant pas moins pour le physicien spéculateur un pays des rêves, couvert de voiles plus épais que ceux qui enveloppaient l'imagination du prêtre tyrolien, et de cette région inconnue il espéra

toujours voir sortir le mouvement perpétuel ; c'étaient les mystérieux agents des forces chimiques que personne ne comprenait, la chaleur et la lumière, l'électricité et le magnétisme, qui tous peuvent produire le mouvement¹. Ici donc est la mine dans laquelle il faut chercher ce trésor caché ; l'ancienne foi reparut sous une forme différente et plus raffinée, et autant que je puis le savoir, un groupe d'inventeurs acharnés peut bien être encore aujourd'hui absorbé par ce même problème que des hommes d'une tournure d'esprit semblable ont laissé irrésolu dans les temps passés.

Pourquoi même, avec les conditions qu'impose la science moderne, le mouvement perpétuel serait-il impossible ? La réponse à cette question est l'exposé de cette grande généralisation de la science moderne connue sous le nom de *conservation des*

1. Voyez Helmholtz : *Wechselwirkung der Naturkräfte* (transformation des forces de la nature).

forces. Ce principe établit qu'aucune force ne peut faire son apparition dans la nature sans une dépense équivalente de quelque autre force; les agents naturels ont de telles connexions les uns avec les autres qu'ils peuvent se transformer mutuellement, mais qu'aucune nouvelle force n'est créée. La lumière se convertit en chaleur, la chaleur en électricité, l'électricité en magnétisme, le magnétisme en force mécanique, et la force mécanique de nouveau en lumière et en chaleur. Le Protée change de forme, mais au fond il est toujours le même. Ces transformations naturelles qui ne supposent l'intervention d'aucun miracle, sont l'expression non d'un fait arbitraire, mais d'une *nécessité physique*. Une cause première agit dans tout phénomène naturel : c'est le *mouvement*. La nature sous toutes ses faces est un mode de mouvement : l'atmosphère en est un par la puissance de mouvement de ses atomes; le glacier se résout en eau, l'eau en vapeur

transparente, la vapeur en nuages opaques par des changements de mouvements. La main même qui agite cette plume entraîne par son oscillation mécanique sur le papier la dépense équivalente de mouvement d'un autre genre. — Donc un mouvement perpétuel est impossible parce qu'il exige la création d'une force; or le principe de la nature n'est point de créer, mais de transformer à l'infini.

Depuis longtemps on sait que la force qui moule une larme est la même que celle qui arrondit une planète. Dans l'application de ces lois aux phénomènes de la nature les termes de *grand* et de *petit* sont également inconnus. Le principe auquel nous faisons allusion, nous apprend que le vent du midi qui balaye la crête du mont Cervin est l'esclave d'une loi tout aussi absolue que la terre lorsqu'elle décrit son orbite autour du soleil; et que la transformation en nuages des vapeurs amenées par le vent, est tout aussi

nécessaire que le retour régulier des saisons. Par conséquent la dispersion de la plus légère brume par la volonté spéciale de l'Éternel serait un miracle aussi éclatant que le passage du Rhône par-dessus les rochers de la Mayenwand. Il me semble tout à fait au-dessus des moyens actuels de la science de prouver que le prêtre tyrolien ou son collègue de la vallée du Rhône, demandassent une impossibilité en priant pour obtenir un temps plus favorable; mais la science peut prouver qu'ils n'avaient qu'une connaissance bien imparfaite de la nature en limitant leurs prières à un point aussi particulier; la science peut diminuer le nombre de cas où nous adressons mal nos demandes, en montrant que nous prions quelquefois pour l'accomplissement d'un miracle sans en avoir l'intention. Elle affirme par exemple, qu'aucun acte d'humiliation individuel ou national ne peut faire tomber une ornière du ciel ou faire arriver vers nous un seul rayon du

soleil sans une perturbation toute aussi grave des lois naturelles que s'il s'agissait d'arrêter une éclipse ou de faire remonter au fleuve Saint-Laurent les chutes du Niagara. Ainsi donc ceux qui croient que le miracle est encore en action dans la nature, peuvent sans aucune inconséquence se joindre à nos vœux périodiques pour demander le beau temps ou la pluie; tandis que ceux qui tiennent que l'âge du miracle est passé, refuseront de prendre part à de pareilles prières. Ceux-ci seront d'autant mieux justifiés dans leurs refus que ces dernières conclusions de la science se trouvent en parfaite harmonie avec la doctrine du *Maître* lui-même, qui a enseigné que la marche des phénomènes naturels n'est point modifiée par des causes morales ou religieuses : « Il fait lever son soleil sur les bons et les méchants, et fait pleuvoir sur les justes et les injustes. » — Si l'on admet la puissance de la libre volonté dans l'homme, si énergiquement réclamé

dans son admirable essai par le dernier défenseur de la foi au miracle¹, et si l'on accorde à la libre prière le pouvoir de produire des changements dans la nature extérieure, il s'ensuit nécessairement que les lois naturelles sont plus ou moins à la merci de la volonté humaine, et aucune conclusion fondée sur la prétendue permanence de ces lois ne serait digne de confiance.

Dans l'Église d'Angleterre, quelques ministres du culte ont pris ces idées en sérieuse considération, et c'est certainement un des signes réjouissants de notre temps, que de voir des hommes comme ceux-là, se mettre en avant pour préparer l'esprit public à des changements qui, sans cela, quoique inévitables, ne s'accompliraient point sans violence. Le fer est bien solide, néanmoins l'eau en se cristallisant mettera en pièces une enveloppe de fer, et plus le métal sera

1. Professeur Mansell.

résistant, plus la rupture se fera violemment. Il y a parmi nous des *hommes de fer* qui voudraient enfermer la pensée humaine dans un cercle inflexible, espérant par ce moyen en dompter l'énergie; mais en réalité la destruction de ce qu'ils veulent préserver n'en est que plus certaine. Si nous voulons un exemple nous n'avons qu'à regarder la Rome moderne! En Angleterre, grâce aux hommes de la trempe de ceux auxquels j'ai fait allusion, l'espace est donné graduellement à la pensée pour ses plus complètes évolutions et l'enveloppe modifie lentement sa forme suivant les nécessités du temps.

CHAPITRE VI.

ASCENSION DU WEISSHORN.

Le vendredi 16 août, je me levai à quatre heures trente minutes du matin ; le côté oriental du ciel était éclairé par les premières lueurs du soleil levant, et les montagnes découpaient nettement leurs silhouettes sur le ciel enflammé. A cinq heures trente minutes je fis mes adieux à l'hôte de l'excellente petite auberge, et chargeant un porteur de mon sac je descendis directement sur Brieg. Au delà de l'endroit où le glacier actuel finit, le pays porte des traces évidentes de l'énergique travail des glaces : la terre est creusée en vallons et soulevée en collines ; des monticules

allongés dont le dos se termine en crête indiquent les moraines déposées par le même glacier. Ces dépressions et ces élévations de terrains sur lesquelles la glace avait passé, détruisant toute trace de vie, étaient maintenant revêtues de la plus riche végétation. Au milieu de cette abondante verdure qui les recouvrait, des millions de grillons et d'insectes chantaient dans l'herbe. De riches et grasses prairies étendaient au soleil leurs tapis d'émeraude; des noyers et d'autres arbres fruitiers faisaient scintiller leurs feuilles tremblantes à la lumière éblouissante. Ainsi la bienfaisante nature panse elle-même les plaies qu'elle a faites.

Le sentier est en mauvais état pendant la plus grande partie du trajet jusqu'à Brieg, espérons qu'on le réparera avant votre arrivée. Je pris la diligence de Viège et engageai immédiatement un porteur pour Randa. Dès mon arrivée à la Belle-Alpe j'y avais expédié Bennen afin de chercher un lieu de campe-

ment d'où le Weisshorn pût être attaqué. J'appris qu'il avait fait les reconnaissances nécessaires et je me flattai de l'espoir d'atteindre le sommet.

“ L'ascension de cette noble montagne avait été tentée plusieurs fois de différents côtés par des hommes braves, grimpeurs éprouvés, mais sans succès; je pouvais conclure, d'après les observations inscrites dans les livres des voyageurs, qu'il faudrait vaincre des obstacles formidables pour mener la tentative à bonne fin. De Randa on ne peut apercevoir la cime de la montagne que d'autres sommets dérobent au spectateur. De l'autre côté du Biezbach, les rampes du Weisshorn sont formées par une pente escarpée, couronnée de trois rangées de roches disposées en strates horizontales. En face de l'hôtel se trouve une rampe montagneuse couverte de sapins enracinés dans la pierre; les falaises rocheuses qui bordent le lit du Biezbach sont reliées en haut par une mu-

raille crénelée formée par le glacier. Une grande quantité de débris entraînés en bas du couloir élèvent un monticule disposé en éventail; à la partie inférieure de ce monticule se trouve un groupe de misérables chalets tout auprès desquels passe le sentier que nous allons suivre.

Avant de quitter Randa j'avais fait coudre ensemble deux paires de couvertures de façon à en former deux sacs. Ceux-ci, et d'autres hardes à l'usage de nos hommes ainsi que le vin et d'autres provisions furent envoyés d'avance. A une heure après midi, le 18 août, nous, c'est-à-dire Bennen, Wenger et moi-même, quittons l'hôtel et sommes bientôt au milieu des sapins sur le sentier qui monte en zigzag la pente opposée. Wenger avait été le guide de mon ami F. et s'était montré si actif et si adroit sur la Strahleck que je chargeai Bennen de l'arrêter pour moi. Pendant la nuit précédente j'avais été très-souffrant, mais j'espérais que si le peu qui me

restait de force était convenablement ménagé, elle pourrait, en l'usant jusqu'au bout, me faire tenir tête à mes compagnons. Je souffrais en montant d'une soif ardente; une seule fois nous fîmes halte pour boire auprès d'un filet d'eau limpide, mais cette eau ne put apaiser la soif qui me dévorait. Nous atteigîmes un chalet; c'était l'heure de traire, et à notre demande un vigoureux jeune pâtre s'empara d'un seau qu'il rapporta bientôt plein d'un lait délicieux. On le versa dans un petit baquet de bois; je pris à deux mains le vase par les extrémités d'un de ses diamètres, je lui donnai l'inclinaison nécessaire et me penchant en avant avec une force de résolution que j'avais rarement déployée, j'en absorbai le contenu. Trois fois je revins à la charge avant que cette insatiable soif se calmât. L'effet fut prodigieux, le liquide parut humecter chaque atome de mon être, et son parfum sembla pénétrer jusqu'à mon cerveau. Tout à coup je sentis renaître en

moi une énergie nouvelle; la préoccupation qu'auraient pu me causer mes forces physiques en vue du labeur du lendemain, s'évanouit, et avant de me livrer au repos je pus dire à Bennen : « Va où tu voudras demain, et je te suivrai. »

Nous montons encore pendant deux heures avant d'atteindre notre bivac. Une saillie de rocher formait une sorte d'abri naturel sur le flanc de la montagne. Lorsqu'on eut enlevé les pierres qui jonchaient le sol, un espace assez sec se trouva à découvert. Là devait être mon lit, et pour le rendre moins dur Wenger eut l'attention d'en piocher la surface avec sa hache. La position était admirable, car de ma couche je commandais la chaîne entière du mont Rose depuis les Mischabel jusqu'au Breithorn. Nous étions sur le bord d'un amphitéâtre de montagnes; au delà du Schallenbach s'élevait le majestueux Mettelhorn. Une rangée de hauts sommets courait vers la droite, réunis par

des crêtes de rochers élevés, formant ainsi le cirque dans lequel le glacier du Schallenberg prend naissance. Cette chaîne n'était cependant qu'un éperon projeté en avant par le gigantesque Weisshorn dont le cône n'était pas visible de notre dortoir. Je désirais cependant l'examiner de plus près, et en compagnie de Bennen je longeai la montagne pendant une demi-heure jusqu'à ce que la colossale pyramide se dressa tout entière devant nous. A première vue je sentis tout espoir m'abandonner, mais un examen plus attentif nous rendit confiance. La montagne forme une pyramide à trois faces séparées entre elles par trois arêtes tranchantes. L'extrémité de l'arête orientale était la plus rapprochée de nous, et ce fut surtout celle-là qui attira notre attention. Un couloir rempli de neige y conduisait : Bennen le déclara *terriblement raide* après l'avoir examiné au télescope. Cette pente était coupée en travers par une rimaye qui fut de même soigneusement

examinée; finalement Bennen se décida sur la route à prendre le lendemain matin. Un espoir modéré contenu dans de justes limites remplissait seul nos cœurs quand nous retournâmes à notre abri.

L'eau était notre première nécessité : elle semblait être partout, mais on n'en trouvait point pour boire, captive qu'elle était dans sa prison de glace et de neige. Le bruit de l'eau nous arrivait retentissant de la Viège qui roulait ses flots écumants dans son lit, rongé par les cailloux qu'elle entraîne dans son cours; le murmure de plus d'un ruisselet mêlait sa voix aux rugissements du torrent. Bennen partit à la recherche du précieux liquide et après une longue absence revint avec deux vases remplis. J'avais insisté pour mettre du thé au nombre de nos provisions, mais à l'ouverture du paquet nous découvrîmes qu'il était fortement mêlé de thé vert, et qu'il n'y fallait pas songer dans un moment où une heure de sommeil

devenait pour nous une chose capitale. Nous rejetâmes donc le thé et fîmes du café à la place. Au repas du soir Wenger, homme riche en expédients de toutes sortes, eut l'idée de rôtir notre fromage; il en tourna la large section vers la flamme de notre feu de sapin. Ce fromage se mit à siffler, à se gonfler, devint bientôt visqueux et sa surface rôtie ayant été enlevée fut absorbée par nous avec délice. Notre repas terminé et nos lits arrangés, je m'introduisis avec le secours de Bennen dans mes sacs placés l'un dans l'autre et mis un havre-sac sous ma tête en guise d'oreiller. La conversation cessa et le sommeil devint seul l'objet de nos désirs.

Mais le dieu fuit d'autant plus rapidement qu'il est plus ardemment invoqué; je crois cependant qu'il toucha légèrement mes paupières une fois ou deux pendant la nuit.

Le coucher du soleil avait été d'une beauté inexprimable, colorant le zénith en violet et enveloppant la base du ciel dans des flots

d'une ardente lumière. Immédiatement en face de nous, de l'autre côté de la vallée de Saint-Nicolas, s'élevait le Mischabel avec ses deux grands pics, le Grübhorn et le Taeschhorn atteignant tous deux quinze mille pieds de hauteur; puis venait l'Alphübel avec sa cime neigeuse aplatie; puis l'Allaleinhorn et le Rhympfischhorn recouverts tous deux d'un émail étincelant; puis la Cima di Jazzi et la masse du mont Rosa sur lequel aucun pic n'était assez élevé pour projeter une ombre, aussi était-il inondé de lumière de la base au sommet. La face du Lyskamm tournée vers nous était en grande partie dans l'ombre, mais çà et là quelques parties en saillies sur lesquelles la lumière tombait encore s'avançaient comme des brasiers incandescents. Les Jumeaux étaient très-singulièrement éclairés : sur leurs flancs se dessinait une bande noire projetée par un rocher du Breithorn, mais leurs bases neigeuses et leurs cimes éclatantes étaient encore exposées aux

rayons du soleil. Sur la face rugueuse du Breithorn la lumière tombait en larges taches enflammant ses glaciers et revêtant ses noirs rochers d'une lueur rouge et transparente. Le Mettelhorn était froid ainsi que la chaîne entière sur laquelle le Weisshorn dominait comme un roi, pendant que les glaciers s'étendaient à leurs pieds comme des linceuls livides dans l'ombre du crépuscule.

Le soleil baisse mais n'a pas encore disparu, et dans les cieux opposés la lune, presque à son plein, hâte sa course pour venir à notre aide. Enfin elle paraît immédiatement derrière la pointe du Rhympfischhorn : pendant un moment le cône de la montagne se projette comme un triangle sur le disque d'argent; mais un instant à peine, car bientôt le globe majestueux prend le large, dépasse les montagnes et s'élance splendide à travers les cieux teintés. Le mouvement était visible et ressemblait à celui d'un vaste ballon. A mesure que le jour approchait de sa fin, la

scène revêtait un aspect plus sublime : la base des montagnes était plongée dans une ombre profonde tandis que les pics les plus hauts, rangés en demi-cercle, étaient pleinement exposés au soleil couchant. Ils ressemblaient à des pyramides de feu, pendant que çà et là de longues lignes d'une lumière rouge tracées sur les champs de neige les plus élevés, reliaient ensemble les sommets glorieux. Une fleur de géranium vivement éclairée semble baignée dans sa propre couleur qui entoure chaque pétale comme d'une auréole, et empêche l'œil, par son éclat, d'en saisir le contour. Un effet semblable se produisait ici sur les montagnes ; l'étincelante lumière qui les baignait semblait jaillir de l'air ambiant lui-même ; elles devenaient ainsi presque diaphanes et semblaient ne plus tenir à la terre. Elles nageaient dans la splendeur, et ce spectacle produisait sur mon âme un effet si enivrant que je ne voudrais point, revenu à la froide raison, répé-

ter les analogies extravagantes qui se pressaient en foule dans mon cerveau.

Lorsque la soirée s'avança l'horizon oriental s'enveloppa d'une brume d'un violet foncé au-dessus de laquelle, et se fondant en fines nuances, s'étendait une bande rouge encore surmontée de zones orangées et violettes. Au coucher du soleil je m'avançai jusqu'au contour de la montagne et vis l'occident baigné d'un cramoisi plus transparent que celui qui colorait l'orient. La cime du Weisshorn était inondée de cette admirable lumière. Après le coucher du soleil le violet de l'est se transforma en une teinte neutre profonde, et contre le rouge assombri qui s'étendait au-dessus, les montagnes abandonnées du soleil reposèrent leurs têtes livides et froides. La chaude couleur s'évanouit de plus en plus; les étoiles augmentèrent leur éclat jusqu'à ce qu'enfin elles prirent avec la lune paisible possession de la sombre voûte des cieux.

Je demeurai les regards fixés sur la lune jusqu'à ce que ma figure devint tellement froide que je me vis forcé de la protéger par un léger voile. On attribue aux rayons de la lune la puissance de frapper de cécité; mais le mal est en réalité produit par la radiation du calorique de l'œil dans les espaces, et par l'inflammation qui en est la conséquence. Comme le froid augmentait d'intensité, je me collais de plus en plus à ma paroi de rocher de façon à diminuer autant que possible l'espace du ciel contre lequel mon corps pouvait rayonner. Rien ne peut donner l'idée de la majesté de cette nuit. Le sourd tonnerre de la Viége s'élevait du fond de la vallée; au-dessus du Dôme s'allumaient successivement les étoiles d'Orion jusqu'à ce qu'enfin la constellation tout entière étincelât dans les airs. Plus haut dans le ciel la lune éclairait les pics et les champs de neige dont quelques-uns renvoyaient sa lumière argentine, tandis que les autres res-

taient dans l'ombre. A mesure que l'astre décrivait son orbite, ces derniers semblaient s'avancer pour recevoir une part des brillants rayons. Les Jumeaux les atteignirent enfin et les retinrent longtemps, s'éclairant d'une gloire pure et éthérée pendant que la lune continuait sa course sur les hauteurs.

Je consultai ma montre à minuit et une seconde fois à deux heures; à ce moment la lune rasait la cime du Schallenberg, et nous étions menacés d'être bientôt privés de sa lumière, ce qui ne tarda point en effet. Nous nous levons à deux heures et quart, nous buvons le café, mais sommes forcés d'attendre, sans pouvoir rien faire, l'apparition de l'aube. Une faible lueur se montre à l'orient, et sur cette promesse du jour qui va paraître, nous quittons notre bivac à trois heures et demie. Pas un nuage n'était en vue, aussi étions-nous au moins sûrs d'avoir un temps superbe. Nous tournons l'épaule rocheuse de la montagne jusqu'à la lisière d'un champ

de neige, mais avant de l'aborder je me débarrasse de ma grosse veste de chasse que j'abandonne en cet endroit. Je savais bien que les rayons du soleil et l'exercice auquel j'allais me livrer ne me tiendraient que trop chaud pendant la journée. Nous traversons la neige, frayons notre chemin à travers une partie embarrassée du glacier et atteignons la rimaye que nous passons sans le secours de la corde. On taille des marches dans la neige du couloir et l'on monte; mais bientôt il faut l'abandonner pour les rochers qui sont à notre droite, et nous escaladons ceux-ci jusqu'à l'extrémité de l'arête orientale de la montagne. •

Ici un talus neigeux nous sépare des rochers supérieurs les plus rapprochés. Plantant nos *piolets*¹ d'un côté de cette arête, nous avançons sur les pas taillés dans l'au-

1. Pique de montagne, à manche court, terminée en haut par un fer de hache et une pointe de piochon, en bas par une pointe d'acier doux. — *Note du trad.*

tre face. La neige est fortement gelée. Nous atteignons les rochers qui sont déchirés en tourelles et en obélisques fantastiques ; les éclats de cette sculpture colossale sont jetés confusément sur le dos de la montagne. Nous cherchons avec précaution notre chemin parmi ces débris, contournant les rochers élevés ou les escaladant avec ardeur. Dès les premiers pas nous avons une rude besogne : il faut se courber, se tordre, s'efforcer d'atteindre, se hisser, et mettre ainsi en action tous les muscles du corps. Après deux heures de ce travail nous faisons halte, et regardant en arrière, nous remarquons deux points noirs se mouvant sur le glacier au-dessous de nous. Nous les prenons d'abord pour des chamois, mais on les reconnaît vite pour des hommes, et le télescope confirme ce jugement. Le premier porte une hache et son compagnon un havresac et un bâton de montagne. Ils suivent nos traces qu'ils perdent de temps en temps et semblent s'arrêter

pour les chercher. Notre expédition avait mis tout Randa dans un état de surexcitation extraordinaire, et quelques-uns de ses meilleurs grimpeurs étaient venus à Bennen pour le presser de les emmener avec lui. Mais il n'avait point regardé cela comme nécessaire; aussi voici venir deux d'entre eux qui ont décidé de tenter l'expérience pour leur propre compte, peut-être même avec l'espérance de nous disputer l'honneur du succès. Sur ce point toutefois nous n'avions que peu d'inquiétude.

Reprenant le cours de nos exercices, nous sommes conduits, par l'escalier de rochers que nous suivons, sur le sommet aplati d'une tour; là nous nous trouvons séparés d'une tour toute semblable par une échancrure profonde taillée dans la montagne. La retraite semblait inévitable, mais il est surprenant de voir combien, pour sortir d'une difficulté les expédients se présentent en foule à l'homme qui les recherche éner-

giquement. La corde fut ici notre moyen de salut; Bennen la roule autour de sa ceinture, se laisse glisser le long du rocher jusqu'à une saillie où il prend un point d'appui et d'où il peut me tendre une main secourable. Je le rejoins ainsi que Wenger, et en quelques minutes nous sommes tous trois au milieu de l'échancrure. Appliqués à la masse rocheuse opposée, et décrivant sur ses flancs une sorte de spirale, nous parvenons à atteindre ainsi l'arête située derrière. Mais un travail de ce genre ne peut se prolonger indéfiniment, aussi dans le but de ménager nos forces nous abandonnons l'arête et nous nous efforçons d'avancer le long de la rampe sud de la montagne. La pyramide est ici rayée de dépressions longitudinales qui s'étendent fort bas. Celles-ci sont remplies maintenant d'une glace transparente et compacte due à la fonte et à la congélation successive des neiges. Mais la taille des pas dans ces couloirs devient si fatigante et si

ennuyeuse que je presse Bennen de quitter cette voie pour essayer encore une fois de l'arête. Un vigoureux effort nous fait regagner la crête où nous recommençons nos précédents labeurs.

Du côté du nord, à certains endroits la neige s'est amoncelée contre les rochers et c'est sur ces pentes que parfois nous nous élevons. L'arête se rétrécit de plus en plus et les précipices de chaque côté deviennent plus effrayants. Nous atteignons l'extrémité de l'une des subdivisions de l'arête et nous nous trouvons séparés des rochers d'en face par une faille d'environ vingt mètres de largeur. La crête a pris les proportions d'un étroit mur qui ne présenterait cependant aucune difficulté sérieuse en tant que simple rocher; mais au-dessus se trouve placé un second mur de neige qui se réduit vers le haut à l'épaisseur d'une lame de couteau. Cette neige est d'un blanc pur, d'un grain très-fin et légèrement humide. Comment

passer sur ce tranchant neigeux dont le profil décrit une fine courbe de chaînette¹ ? Je l'ignorais, car l'idée ne me serait pas venue qu'un pied humain pût se risquer sur un aussi frêle appui. La sagacité pratique de Bennen fut plus grande que la mienne; il essaya la neige en la pressant avec son pied, et à mon grand étonnement commença la traversée. Même après le tassement imprimé par ses pieds, l'espace sur lequel il devait se tenir n'excédait pas la largeur de la main. Je le suivis exactement comme un gamin qui marcherait sur une barre horizontale, la pointe des pieds tournée en dehors. A droite et à gauche d'effroyables précipices ! Mais en de telles occasions le sentiment du danger surmonté offre un très-grand charme. Nous atteignons les rochers opposés, et un sourire éclaira la physionomie

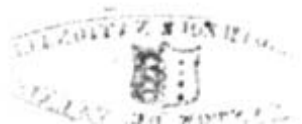
1. Courbe que décrit un câble ou une chaîne suspendue par ses deux extrémités et livrée à son propre poids. Les câbles des ponts suspendus décrivent des chaînettes. (*Note du trad.*).

de Bennen lorsqu'il se retourna vers moi. Il savait qu'il avait fait une chose hardie mais non imprudente : « Si la neige eût été moins bonne, dit-il, je n'aurais pas songé à tenter ce passage, mais dès que j'eus posé mon pied sur l'arête je reconnus que nous pouvions avancer sans crainte. »

Il est bien étonnant de voir combien de choses peut nous expliquer la simple observation faite par Faraday en 1846. L'acte instinctif de Bennen est justifié par la théorie; la neige était d'un grain fin, pur, et légèrement humide; quand on la pressait ses innombrables granules adhéraient les unes aux autres et leur parfaite limpidité leur permettait de se congeler très-solidement. C'était cette congélation sur d'innombrables surfaces qui donnait à la masse cette force de cohésion. Si vous prenez deux morceaux de glace ordinaire et les approchez l'un de l'autre vous verrez qu'ils se *regèlent* et se soudent par leur surface de contact; ou si

vous mettez en contact deux morceaux qui flottent dans l'eau, ils s'unissent instantanément, et par celui des deux que vous tiendrez vous pourrez tirer l'autre. Imaginez de semblables points de cohésion répandus par myriades dans une masse de neige; celle-ci deviendra demi-solide au lieu de rester une matière pulvérulente. Mon guide, cependant, sans l'aide d'aucune théorie, fit ce que je n'aurais jamais osé tenter malgré les encouragements de toutes les théories du monde.

Plus loin nous trouvons sur l'arête les rochers en fragments si peu solides que les plus grandes précautions sont nécessaires pour ne point les précipiter sur nous. Malgré tout notre soin cependant nous délogions quelquefois d'énormes masses qui, bondissant sur la rampe adjacente, en ébranlaient d'autres par leur choc, et ceux-ci d'autres encore, et la masse tout entière s'échappant comme un torrent furieux ébranlait la montagne de ses grondements, rugissait et tonnait le long



de ses flancs jusqu'aux champs de neige situés à 4000 pieds au-dessous de nous. Le jour est brûlant, la tâche rude, et nous transpirons comme dans un bain turec ; l'eau coule sur nos visages et en tombe goutte à goutte de toutes les parties saillantes. Pour remplacer cette déperdition, nous faisons halte de temps à autre dans les endroits où la neige fondue donne naissance à quelques filets d'eau et nous étanchons notre soif. Nous possédons aussi une bouteille de champagne lequel versé avec ménagement sur un peu de neige, nous fournit plus d'une fois à Wenger et à moi un breuvage rafraîchissant. Bennen redoutant un trouble dans la vue ne veut pas toucher au champagne. Moins nous nous arrêtons, cependant, mieux cela vaut, car après chaque pose j'éprouve une certaine difficulté à recommencer nos labeurs : les muscles sont devenus raides et demandent quelques minutes pour reprendre leur élasticité première. Mais nous faisons là un travail



excellent et pour l'esprit et pour le corps ; il n'y a peut-être pas une position possible à un être humain que, à un moment donné, je n'aie été contraint de prendre. Les doigts, les poignets, l'avant-bras étaient mes principaux agents, et ce jour-là la main de l'homme m'apparut comme un instrument tout nouveau : c'est un chef-d'œuvre de construction.

Nous fûmes souvent pendant cette matinée victimes d'illusions sur les distances que nous avions encore à parcourir. La plupart du temps le sommet nous demeurait caché, mais lorsque nous atteignions quelque éminence il se montrait de nouveau à nous. Après trois heures passées sur l'arête, c'est-à-dire cinq heures environ après notre départ, la cime était nettement visible, mais nous l'apercevions par-dessus un sommet inférieur qui lui donnait une proximité illusoire. « Vous avez bon espoir maintenant, dis-je en me tournant vers Bennen ? — Non-seulement

bon espoir, reprit-il, mais je ne me permets pas même de penser à un échec possible. » Eh bien ! six heures se passèrent sur l'arête dont chacune demanda inexorablement sa somme de travail, savoir : l'élévation et l'abaissement continuels de trois corps humains dans un espace donné, et à la fin de ce temps nous ne nous trouvons, en apparence, pas plus rapprochés du sommet qu'au moment où Bennen caressait avec le plus de confiance l'espoir de la réussite. Je regardais mon guide avec inquiétude pendant qu'il fixait ses regards fatigués sur le pic encore lointain. On ne lisait aucune confiance dans l'expression de sa figure ; néanmoins je ne crois pas qu'aucun de nous eut jamais l'idée de renoncer à l'entreprise. Wenger se plaignait de ses poumons et Bennen à plusieurs reprises lui conseilla de s'arrêter et de nous laisser lui et moi continuer l'ascension ; mais cet enfant de l'Oberland n'en voulut pas entendre parler.

Au commencement d'une journée pareille j'éprouve souvent un sentiment d'anxiété sinon de crainte ; mais ce sentiment s'évanouit quand je suis excité et intéressé. Quand la peine devient excessive, nous nous endurcissons et sommes parfois comme stupéfiés par les efforts continuels et répétés ; j'étais dans cet état-là et il me fallait veiller sur moi-même pour que mon indifférence ne tournât pas à la négligence. Je me représentais souvent une situation qui demanderait un effort soudain, et je sentais dans tout mon être un capital de forces plus que suffisant sur lequel je pouvais compter. J'en faisais l'expérience en m'exerçant à une sorte de gymnastique : je m'élançai parfois de rocher en rocher faisant de cette façon l'épreuve de mon état physique au lieu de m'en rapporter à de simples suppositions. Une éminence de l'arête qui cachait encore le sommet était maintenant l'objet de nos efforts. Nous l'atteignîmes, mais à quelle distance désespérante la cime

nous apparut ! Bennen appuya un instant le menton sur sa hache ; une sorte de désespoir se peignit dans ses yeux lorsqu'il se tourna vers moi en disant : « *Lieber Herr die Spitze ist noch sehr weit !* Mon cher monsieur, le sommet est encore très-loin ! »

De crainte que le désir de me satisfaire ne poussât Bennen au delà des bornes de la prudence, je l'engageai à ne point persister à cause de moi, s'il cessait d'avoir confiance dans la réussite et dans ses propres forces ; je lui affirmais que je reviendrais volontiers sur mes pas dès l'instant que, selon lui, notre sécurité serait en jeu. Il répondit que quoique fatigué il se sentait encore sûr de lui-même, et demanda à prendre un peu de nourriture. Il mangea un morceau et but une gorgée de vin, ce qui le réconforta entièrement. Jetant sur le sommet un regard plus assuré il s'écria : « *Herr wier müssen ihn haben !* Monsieur, il nous faut l'atteindre ! » et quand il prononça ces mots, sa voix arriva

jusqu'à mon cœur. Je songeais à ce que sont les Anglais sur les champs de batailles, aux qualités qui les distinguent : la ténacité qui les empêche de céder jamais, qui les fait combattre par devoir, même après que l'espérance a cessé de les animer. De semblables pensées étaient pour moi une force nouvelle et m'aidaient à franchir les rochers. Une autre éminence s'élevait maintenant devant nous, derrière laquelle, et nous ignorions à quelle distance, se trouvait le vrai sommet. Nous escaladons cette hauteur et au-dessus de nous, visiblement en notre pouvoir, une pyramide d'argent se dresse dans le ciel bleu. Dix fois mes compagnons m'affirment que c'est bien là le point le plus élevé, avant que j'y puisse croire. Je craignais que ce fût encore une de ces illusions qui si souvent nous avaient obsédés pendant notre ascension, et je redoutais la démoralisation qui en serait la conséquence. Toutefois nous travaillons avec ardeur pour

atteindre ce but : un large prisme de granit ou de gneiss-granitique termine la crête et de là une arête de neige, d'un blanc pur, de l'épaisseur d'une lame de couteau court jusqu'à une petite proéminence; nous passons le long de cette lame neigeuse, atteignons la cime et tout à coup notre regard domine l'horizon tout entier ! La tête du Weisshorn est sous nos pieds.

* Les sentiments longtemps contenus de mes deux guides se manifestèrent dans un cri sauvage et répété. Bennen agita ses bras en l'air et poussa le hurra des Valaisans, tandis que Wenger fit chorus en faisant retentir les notes plus aiguës de l'Oberland. Nous regardons le long de l'arête et bien loin, debout sur un rocher, nous distinguons les deux hommes de Randa. Plusieurs fois de suite le cri de triomphe leur fut envoyé; ils n'avaient parcouru qu'une très-petite partie de l'arête et bientôt après avoir constaté notre succès, ils reprirent le chemin du village. Ils étaient

venus assez disposés sans doute à publier notre défaite si nous avions failli ; mais nous apprîmes ensuite qu'ils furent également zélés à annoncer notre réussite ; ils nous avaient vus, affirmèrent-ils, comme trois mouches sur le sommet de la montagne. Ces deux hommes eurent à endurer une sorte de petite persécution pour soutenir la véracité de leur dire, car personne ne voulait croire dans Randa, que le Weisshorn pouvait être escaladé, et surtout par l'homme qui deux jours auparavant excitait la pitié de Philomène la servante, parce que le mauvais état de son estomac l'avait contraint de refuser tout ce qu'elle pouvait lui offrir. Cependant l'énergique témoignage de ces hommes avait convaincu les plus sceptiques avant notre arrivée.

Bennen désirait laisser sur le sommet quelque signe visible de notre succès. Il déplo-rait de n'avoir pas de drapeau ; mais pour en tenir lieu, nous proposons de planter solide-

ment son *piolet* au manche duquel on attacherait un mouchoir de poche de couleur rouge. Le projet fut adopté et un instant après la bannière improvisée flottait au vent à la vive satisfaction de Bennen. Ce drapeau lui fut montré trois jours plus tard, depuis l'hôtel du Riffel, par mon ami M. Galton.

Mais vous désirez savoir, sans doute, ce que nous vîmes du haut de la montagne? Je regrette d'avouer mon incapacité absolue à satisfaire ce désir. Je me souviens du tableau sans pouvoir en analyser les différentes parties. Tous ceux qui voyagent en Suisse connaissent le Weisshorn; je l'ai longtemps regardé comme la plus majestueuse cime des Alpes et presque tous les touristes partagent cette opinion. L'impression qu'elle produit est due en grande partie à l'isolement de son cône s'élançant dans le ciel. Elle n'est point masquée par d'autres montagnes, et de toutes les Alpes environnantes sa haute pyramide est en vue. Aussi du Weisshorn on jouit d'un

immense panorama; ni Bennen ni moi n'avions jamais rien vu qui en approchât; le jour était admirable, on ne voyait pas un nuage et les légères vapeurs de l'horizon, suffisantes pour adoucir les contours et rehausser le coloris des montagnes, étaient trop transparentes pour rien assombrir. Les pics et les vallées étaient inondés d'une lumière qui n'était atténuée que par l'ombre que les montagnes elles-mêmes projetaient en lignes droites et sombres dans l'atmosphère lumineuse. Jamais encore je n'avais contemplé une scène qui m'impressionnât comme celle-ci! Une fois Bennen essaya de me donner quelques indications de détails, mais j'étais incapable de l'écouter. Ce spectacle semblait exercer sur l'âme une influence directe; la joie et le ravissement qu'on éprouvait n'étaient point de ceux que donnent la raison et le savoir, mais simplement la *conscience de vivre*: je faisais partie de cette nature, et elle de moi, et dans sa gloire sublime j'oubliais entièrement l'homme

en moi-même. — Supposez les vagues de la mer, se soulevant environ mille fois au-dessus de leur hauteur moyenne, couronnez-les d'écume, et placez-vous en imagination sur la crête de la plus élevée d'entre elles, pendant que le soleil, des profondeurs du ciel bleu, illumine une telle scène; vous aurez alors quelque idée de l'aspect sous lequel les Alpes se présentent contemplées du haut du Weiss-horn; à l'est, à l'ouest, au nord et au sud, s'élevaient ces ondes d'une mer de granit, jusqu'à la ligne de l'horizon qu'elles découpaient comme un lointain rivage. J'ouvris mon carnet de notes pour y consigner quelques observations, mais j'y renonçai bientôt: il y avait là quelque chose de déplacé, c'était presque une profanation de permettre que la science vînt se mêler au culte silencieux qui était le seul « *service raisonnable*. » (Épit. Rom. chap. XII, v. 1.)

CHAPITRE VII.

LA DESCENTE.

Il saisit le rocher de ses mains crispées.

Nous avions mis dix heures à monter depuis notre bivouac jusqu'au sommet, et il nous fallait maintenant redescendre avant la chute du jour. Nos muscles étaient engourdis et relâchés et à moins d'un grand effort de volonté, refusaient tout service pénible : la pensée de notre succès, toutefois, courait dans toutes nos fibres comme un cordial généreux et nous aida dans notre marche. D'abord le retour nous sembla devoir être rapide, mais nous nous trompions étrangement. Bennen

comme en montant prit la tête de la colonne : il escaladait lentement chaque rocher et s'arrêtait jusqu'à ce que je l'eusse rejoint; moi-même j'attendais ensuite Wenger en sorte que l'un de nous était toujours en mouvement. Bennen montre une préférence pour la neige toutes les fois qu'il peut choisir, j'avoue que quant à moi, j'aime mieux le roc où mes mains peuvent venir en aide à mes pieds. Nos muscles sont douloureusement tendus, lorsqu'il nous faut enlacer les saillies raboteuses de l'arête, aussi décidons-nous de la quitter le plus tôt possible, mais il faut en parcourir une très-grande partie avant de pouvoir l'abandonner pour une autre voie.

Nous sommes tirés de notre engourdissement par le grondement des pierres que nous détachons de temps en temps et qui bondissent jusqu'au bas de la montagne. L'arête de neige est de nouveau atteinte et franchie; bientôt après nous quittons la crête et tentons de descendre obliquement sur le flanc

de la montagne. Cette face de la pyramide est sillonnée de couloirs dont les plus profonds et les plus étroits sont remplis de glace, tandis que les autres servent de grande route jusqu'en bas, aux blocs détachés du sommet par les intempéries. Il faut tailler des pas dans la glace, mais la manœuvre de la hache est bien différente de ce qu'elle était le matin. Néanmoins, quoique les coups de Bennen tombent lentement comme ceux d'un homme dont l'ardeur est à demi éteinte, ils sont encore assez énergiques pour creuser rapidement les cavités nécessaires. Sur quelques pentes nous suivions les traces que nous avions faites le matin même. Aucune parole d'avertissement n'avait été prononcée ici pendant la montée, mais maintenant les admonestations de Bennen étaient pressantes et énergiques : « Prenez garde de ne pas glisser, » répétait-il souvent. — Je regardais fréquemment en bas des rampes, elles semblaient effroyablement longues

et celles dont nous pouvions distinguer la base étaient continuées par des rochers sur lesquels il n'eût été rien moins que confortable d'être précipité. Je pensais cependant que quand bien même on glisserait, il serait possible de s'arrêter; mais la réponse de Bennen quand j'émis cette opinion fut prompte et catégorique: « Non, cela serait absolument impossible. Si c'était de la neige on pourrait l'espérer; mais sur cette glace pure si vous tombiez, vous perdriez l'usage de vos sens avant de pouvoir employer votre hache. » Je pense à présent que Bennen avait raison.

Enfin, nous descendons directement et travaillons le long d'une arête dont l'axe est parallèle à celui de la pente la plus rapide. Nous nous laissons d'abord glisser avec précaution de saillies en saillies; à un certain endroit Bennen demeure pendant fort longtemps cramponné à la surface d'un rocher tâtant autour de lui des pieds et des mains et me recommandant l'immobilité. Je ne

comprends pas la difficulté contre laquelle il lutte, car le rocher, quoique fortement incliné, n'est cependant pas vertical. Bientôt je m'y accroche à mon tour, mais Bennen est maintenant sur une saillie inférieure prêt à me recevoir. Le point sur lequel il se trouve forme une petite protubérance arrondie strictement suffisante pour lui donner un point d'appui, mais de laquelle la plus légère impulsion suffirait à le précipiter. Il le savait et c'était là la raison de la prudence qu'il mettait à descendre. Bientôt après nous quittons notre arête et tombons à gauche dans un sombre couloir où l'eau suinte de toute part. La corde nous gêne et je propose de nous en débarrasser, aussi notre allure en devient beaucoup plus vive. A certains endroits les rochers sont pour ainsi dire pulvérisés et c'est sur ces débris que nous glissons rapidement; nous tournons encore à gauche, franchissons une crête et arrivons à un couloir plus sec cette fois. Le précédent était

dangereux, car l'eau détachait sans cesse des blocs de rochers que de notre nouvelle position nous entendions distinctement rouler dans l'espèce de gaine que nous venions d'abandonner.

Wenger qui pendant toute la journée a été à l'arrière-garde est maintenant mis à notre tête ; il n'a pas la force de Bennen, mais il a de longues jambes et il descend très-vite. Il a l'instinct du chemin qu'il faut suivre, lequel devient de plus en plus difficile. Wenger s'arrête, observe et étudie le terrain, mais arrivé finalement au bord d'un précipice à pic qui court comme un rempart autour de la montagne il reconnaît l'impossibilité d'aller plus loin. Nous dirigeons nos pas plus à gauche et après un long circuit nous parvenons à contourner le mur de rocher. Nous voici de nouveau en pleine descente, mais une demi-heure plus tard nous arrivons au haut d'un second escarpement dont le sommet surplombe la base. Je lis de

l'inquiétude dans les yeux de Bennen, il tourne ses regards en haut, et je suis saisi d'une crainte mortelle qu'il ne propose de remonter à l'arête : c'était bien là sa pensée, mais il était très-douteux que nos muscles pussent supporter ce nouvel effort. Pendant que nous étions là à réfléchir, un grondement sourd et profond attira notre attention : tout près du sommet du Weisshorn un bloc venait d'être détaché; il se précipitait dans un couloir sans neige, soulevant à chacun de ses bonds un nuage de poussière. Une centaine de blocs semblables furent immédiatement mis en mouvement, et l'intervalle qui séparait ces lourdes masses était rempli par une grêle de pierres plus petites. Chacune d'elles soulevait dans les airs sa part de poussière jusqu'à ce qu'enfin l'avalanche fut enveloppée dans un vaste nuage. Le tapage de cette diabolique cavalerie était assourdissant : des blocs noirs paraissaient de temps en temps à travers le nuage et s'élançaient

dans les airs comme des démons ailés. Leur mouvement n'était point seulement un simple déplacement, car ils sifflaient et vibraient dans leur course comme s'ils eussent été poussés en avant par de véritables ailes. Le Schallenberg et le Weisshorn se renvoyaient incessamment la voix des échos jusqu'à ce qu'enfin, après que le bruit sourd des chutes nombreuses eût annoncé l'engloutissement des blocs dans les neiges au pied de la montagne, la troupe tout entière fût rentrée dans le silence. Cette avalanche de pierres était l'un des phénomènes les plus extraordinaires que j'eusse jamais contemplé; à ce propos je voudrais attirer l'attention des grimpeurs futurs, sur le danger extrême que courrait celui qui tenterait d'escalader le Weisshorn en s'élevant sur cette face et en évitant ainsi l'arête. A chaque instant le flanc de la montagne peut être balayé par une mitraille aussi meurtrière que celle du canon.

Après mûre délibération nous avançons

à l'ouest le long de l'abîme; chaque pas de plus me semblait, je l'avoue, nous créer des difficultés nouvelles. Nous arrivons cependant à un endroit où le précipice se transforme en une pente rocheuse unie et fortement inclinée, le long de laquelle court une fissure assez large pour permettre d'y introduire les doigts et se dirigeant obliquement vers le glacier inférieur. Chacun de nous successivement s'accroche au rocher, et se laisse descendre le long de la fissure, jusqu'à ce que nous soyons assez près du glacier pour lâcher notre point d'appui et glisser rudement jusqu'en bas. Nous passons le long du glacier quelquefois en courant, parfois nous laissant glisser sur les endroits les plus roides, jusqu'à ce que nous soyons, pour la troisième fois, arrêtés court par un nouveau précipice qui semble encore plus infranchissable que les deux autres. Il est complètement à pic, et aussi loin que ma vue peut s'étendre à droite et à gauche je ne

vois aucun moyen de salut. Je ne doutais pas que Bennen ne battît en retraite, mais à ma grande surprise mes deux hommes tournèrent sans hésitation vers la droite, manœuvre qui nous faisait quitter cette face de la montagne; j'eus un moment de désappointement complet, mais je ne pus remarquer aucun signe de découragement sur la figure de mes guides; ils examinaient les débris sur lesquels nous marchions et à la fin l'un des deux s'écria : « Voici les traces ! *Da sind die spuren !* » En disant cela il allongea le pas. De temps en temps nous jetons les yeux sur l'abîme et enfin nous découvrons ce qui nous semble d'abord être une simple bande de débris sur la paroi du rocher. Nous tournons un angle et posons le pied sur ces décombres, ce n'était certes point là un chemin commode, mais pour des hommes acculés comme nous l'étions c'était une véritable délivrance. Mais la bande de terre disparaît et il nous faut nous

cramponner au rocher; heureusement sa surface est rugueuse et nous permet de descendre lentement en nous accrochant des mains et en faisant mordre les clous de nos souliers contre les cristaux en saillie : nous atteignons enfin la base du précipice qu'un ravin profond sépare du glacier, nous le traversons et nous voici libres de nouveau ayant évidemment franchi le dernier bastion de la montagne.

J'étais plein d'admiration pour la conduite de mes hommes : la veille de mon arrivée à Randa ils avaient poussé une reconnaissance sur la montagne et avaient aperçu un chamois solitaire errant à la base de ce même précipice et faisant des efforts inutiles pour le gravir. A un endroit cependant il y parvint, et mes guides s'efforcèrent de fixer ce point dans leur mémoire. Lorsque nous arrivâmes en haut de cet escarpement ils cherchèrent tout d'abord les traces du chamois, les découvrirent et furent conduits par elles

au seul endroit où le passage puisse jamais s'effectuer.

Notre chemin est maintenant tout tracé, nous marchons joyeusement sur le glacier et nous le quittons juste au moment où la lune et les dernières lueurs du couchant éclairent à peu près également le ciel. Wenger se dirige droit sur notre bivouac, se charge de nos effets, pendant que Bennen et moi essayons de gagner le chalet. Des nuages s'amoncellent autour du Rympfischhorn et interceptent les rayons de la lune : nous nous égarons souvent et errons sur l'Alpe à demi engourdis par la fatigue. Enfin nous entendons dans le lointain le tintement désiré des clochettes du troupeau, et guidés par leur son nous atteignons le chalet un peu après neuf heures. Le lait était déjà tiré et avait été employé, néanmoins les pâtres trouvèrent encore moyen de nous en donner une petite quantité. Ainsi rafraîchis nous continuons la descente et sommes

bientôt parmi les sapins qui couvrent la montagne en face de Randa.

Une lumière brille à l'une des fenêtres de l'hôtel et nous en concluons qu'on nous attend; mais elle disparaît, ce qui nous fait penser que l'hôte est allé se coucher. Wenger est envoyé en avant pour nous faire préparer à manger; j'étais affamé car de toute la journée je n'avais pris autre chose que quelques losanges de viande conservée dont M. Hawkins m'avait donné une boîte. Ben-nen et moi descendons rapidement la montagne, et après bien des détours nous arrivons dans la vallée, traversons le torrent et atteignons l'hôtel un peu avant onze heures. On me donna une tasse de bouillon qui n'avait point été fait suivant la méthode de Liebig, et un morceau de mouton qui était probablement bouilli pour la septième fois. Ainsi réconforté et de plus reposé par un bain de pieds chaud je gagnai mon lit où six heures de sommeil profond me firent

oublier toutes les peines éprouvées et ne laissèrent subsister dans ma mémoire que les souvenirs agréables de notre ascension au Weisshorn. Je fus étonné de voir combien un repos si court avait rendu le ton à mes organes affaiblis. Jusqu'à mon expédition au Weisshorn je m'étais senti plus ou moins délabré, mais à partir de ce moment toute faiblesse disparut. Les fibres de mon corps revêtirent de plus en plus la ténacité de l'acier, et pendant le restant de mon séjour en Suisse je ne ressentis jamais aucune espèce de malaise. Si vous me demandiez, mon ami, la raison qui me fait rechercher un pareil labeur et courir de tels dangers, ce que je viens de vous dire serait déjà une réponse suffisante.

La hauteur du Weisshorn est de quatorze mille huit cent treize pieds. La hauteur cependant n'est qu'un des éléments des difficultés qu'offre l'ascension d'une montagne : le mont Rose, par exemple, est plus haut

que le Weisshorn, mais les difficultés du premier sont peu choses en comparaison de celles du second.

CHAPITRE VIII.

LE MOUVEMENT DES GLACIERS.

Il est impossible à un homme qui sait voir de ses yeux, de faire l'ascension d'une montagne comme le Weisshorn, sans apprendre bien des choses : les changements de l'atmosphère, le bleu zénith et le lumineux horizon, les rochers, les neiges et les glaces, ce merveilleux monde des montagnes dans lequel plongent ses regards, et qui ne peut être compris par un esprit étroit : tout est à la fois poésie et science et peut se façonner aux aptitudes de chacun. Il n'entre pas dans mon plan d'insister pour le moment sur ce sujet : mais je fis, en des-

cendant le Weisshorn, une observation sur laquelle j'aimerais, d'une façon plus ou moins directe, attirer votre attention.

Les glaciers avancent sans cesse et dans les vallées leurs mouvements sont semblables à ceux des rivières. « Entre la Mer de glace et une rivière, écrit Mgr Rendu, il y a une ressemblance si complète qu'il est impossible de trouver dans cette dernière un phénomène qui ne se rencontre aussi dans l'autre. » Quand un objet flottant est jeté au milieu d'un cours d'eau, il chemine plus vite que s'il est tombé près des bords, car la vitesse de l'eau est retardée par les rives. Lorsque vous vous trouviez vous et votre guide sur les vagues solides de ce gigantesque fleuve de glace, vous étiez porté irrésistiblement en avant. Vous voyiez les blocs perchés sur leurs piédestaux de glace, c'étaient là des débris de rochers descendus de sommets lointains, et, comme les bois confiés au courant du Rhône, flottant vers des niveaux in-

férieurs. A mesure que vous avanciez vers le milieu vous étiez emporté vers le bas de la vallée avec une rapidité toujours plus grande. Vous ne le sentiez pas, ni le guide non plus, néanmoins vous étiez entraînés avec une vitesse qui, si elle eût été constante, atteindrait mille pieds par année.

Si vous eussiez fait pénétrer un *loch* dans la masse solide et déterminé la vitesse des parties les plus profondes, vous auriez appris que la rivière de glace, comme la rivière liquide, est retardée par son lit et que la surface du glacier avance plus rapidement que le fond. Vous vous souvenez aussi de la forme de cet autre glacier sur lequel vous avez franchi une arête de glace large de six pouces, ayant des gouffres d'une insondable profondeur à droite et à gauche. Vous n'avez point tremblé, mais une fois, vous avez chancelé et le guide meurtrit votre bras par la pression de ses doigts. Lorsque j'appris cette circonstance, je vous dis que

la forme de la vallée était seule à blâmer. Voici ce que j'entendais : elle forme une courbe à cet endroit, et vous vous trouviez sur la partie convexe du glacier ; ce côté se meut plus rapidement que l'autre et à cause de cela le glacier se déchire plus profondément ; de là les gouffres que vous avez vus. A cet endroit la rive orientale se meut plus rapidement que la rive occidentale ; plus haut la vallée se courbant dans la direction opposée, c'est le contraire qui se produit. Ce phénomène est donc exactement celui qu'on observe dans le Ribble et dans l'Aire, dans la Wye et dans la Tamise : le courant du glacier plus rapide sur l'une des rives passe d'un côté à l'autre obéissant aux courbes de la vallée.

C'est à un prêtre de la Savoie, qui plus tard, je suis heureux de le dire, devint évêque, que nous sommes redevables de la première indication précise de cette vérité : qu'un glacier se meut comme une rivière. Cette théorie,

comme vous le savez, fut ensuite énergiquement soutenue par un de nos compatriotes les plus distingués¹. Rendu appelait la partie du glacier que vous connaissez et qui est bornée de chaque côté par de hautes montagnes, un *glacier d'écoulement*; et il nomma le bassin ou le plateau où s'amassent les neiges qui alimentent le fleuve de glace: *le Réservoir*. Il reconnut les vraies lois qui président à l'origine, à la marche et à la fonte des glaciers; et vous cependant, tout versé que vous êtes dans la connaissance des travaux concernant les Alpes, et quoique vivement intéressé par les discussions auxquelles cette littérature donna lieu, vous, dis-je, avez totalement oublié l'existence de cet évêque; vous avez demandé du temps pour vous convaincre de ses mérites, quand ses droits furent proclamés en votre présence dans une société d'amis il y a trois ans.

1. Forbe

J'ai été blâmé et loué tour à tour à cause de la part que j'ai prise à la réhabilitation de la mémoire scientifique de cet homme. J'ai été accusé par une coterie plus distinguée de manières, que dépourvue de préventions et de petitesse d'esprit; mais je n'ai rien à répondre à ces accusations. Un homme raisonnable n'offre aucune résistance à de pareilles attaques. Mais vous, mon ami, savez combien peu d'importance j'attache à mes travaux scientifiques sur les Alpes; vraiment ils me sont presque indifférents, car les glaciers et les Alpes ont pour moi un intérêt intrinsèque qui surpasse leur intérêt scientifique; ils ont été pour moi une source jaillissante de vie et de joie; ils m'ont fait admirer leurs scènes splendides et ont laissé dans mon esprit d'ineffaçables souvenirs. Ils m'ont fait éprouver dans mon être tout entier le bonheur d'une virilité complète, faisant, que âme, esprit et corps travaillaient avec une harmonie et une énergie inconnues à la

faiblesse et à l'ennui. Ils m'ont fait connaître des jouissances d'un ordre plus élevé, et ont rendu mon cœur capable de rivaliser même avec le vôtre dans son amour de la nature. Voilà quels sont les bienfaits que les Alpes m'ont dispensés ! et c'est assez. Je regarderais avec moins de confiance dans l'avenir si je n'espérais pas faire connaître par un travail plus important mes aventures sur les glaciers. Je n'élèverai jamais la moindre prétention personnelle sur cette œuvre, mais le droit que je réclame et que j'exercerai toujours, sera celui d'accomplir mon devoir envers mon prochain et de rendre justice au mérite méconnu. Je n'ai rien fait de plus ; si l'on me prouve que j'ai fait tort à qui que ce soit par une fausse accusation, Zachée lui-même n'aura jamais été plus prompt que je ne le serai, à en faire amende honorable. Nous pouvons tous avoir fait plus ou moins d'erreurs relativement à ces questions, mais si l'on avait, il y a vingt ans,

apporté un peu plus de courtoisie dans la discussion, ces personnalités ne seraient point associées aujourd'hui aux Alpes et à leurs glaciers.

Mais les glaciers, outre celui dont nous venons de parler, ont un mouvement qu'ils doivent à la quasi-plasticité de leur masse. La glace est glissante et fusible, et même, pendant le morne hiver, l'eau coule dans le lit du glacier, et la surface inférieure s'use. Le glacier glisse réellement sur son lit de rocher. « Mais il faudrait, me direz-vous, des preuves de ce que j'avance. » Bien; en voici une : vous m'avez entendu parler des roches polies du Grimsel; vous avez également connaissance des anciens glaciers de l'Angleterre, de l'Écosse, de l'Irlande et du pays de Galles. Killarney, auquel j'ai fait allusion, offre de magnifiques exemples de l'ancien système glaciaire. Quiconque possède la moindre connaissance de l'action des glaciers actuels ne pourra refuser de croire que la *Val-*

lée noire de Killarney ne fût un jour remplie par un glacier alimenté par les neiges de Magillicuddy; que le *Rocher du canon*, le *Navire de guerre*, le *Cercueil du géant* et d'autres masses aux noms fantastiques, reçurent leurs formes actuelles d'un glacier qui s'étendait dans le bassin occupé maintenant par le *Lac supérieur*. Personne ne peut nier l'évidence de l'action glaciaire sur les flancs du *Snowdon*, sur les rampes du *Pic de Scawfell* et du *Grand Gable*. — Quelle est donc cette action dont l'évidence ne peut être mise en doute? C'est tout simplement le polissage, l'usure et la cannelure des rochers auxquels j'ai si souvent fait allusion. Les traces de ce passage, imprimées là depuis des siècles, sont aussi fraîches et aussi reconnaissables que si elles dataient d'une année à peine; pour laisser de semblables marques, il faut évidemment que le glacier ait glissé sur son lit.

Voici donc une preuve de la marche du glacier; elle est connue depuis plusieurs an-

nées, et je crois qu'elle est assez convaincante. Non-seulement le glacier agit sur le roc, mais celui-ci de toute nécessité réagit à son tour sur la surface inférieure du glacier; si nous pouvions examiner celle-ci, nous y trouverions assurément des preuves à l'appui de ce que j'avance. Cette preuve existe cependant, et je ne saurais la rappeler en termes plus clairs que ceux employés dans la lettre suivante, que du reste j'ai déjà publiée :

Il y a plusieurs années, M. William Hopkins, de Cambridge, fit remarquer que l'état des rochers sur lesquels les glaciers avaient passé était une preuve évidente de leur progression en masse le long de leur lit. On sait que ces rochers ont eu leurs angles arrondis, et ont été polis et striés par la glace qui passa sur eux. Ces particularités donnent à l'existence ancienne des glaciers dans nos contrées et dans d'autres pays une évidence irrécusable, souvent signalée dans les écrits de Ve-

netz, Charpentier, Agassiz, Buckland, Darwin, Ramsay et autres hommes éminents. »

Je puis rapporter une autre preuve complémentaire de la première. En supposant qu'un glacier fût une masse plastique qui ne glisserait pas, et en admettant qu'un tel glacier fût retourné sens dessus dessous, de façon à exposer aux regards sa surface inférieure, cette surface présenterait l'impression de son lit aussi exactement que de la cire fondue celle d'un cachet. Les rochers sail-lants feraient dans le glacier des excavations rappelant exactement leur forme, et les dépressions du lit seraient comblées par des protubérances de la surface inférieure du glacier. Mais si la masse solide glisse sur sa couche de rochers, ces impressions ne doivent pas persister; les saillies du lit forment alors des sillons longitudinaux. Dans le premier cas, on pourrait en conclure que la surface inférieure du glacier est immobile; dans le second cas, nous en concluons avec cer-

titude que la masse tout entière glisse dans son lit.

En descendant du sommet du Weisshorn, le 19 août de l'an dernier, je trouvai près des flancs de l'un de ses glaciers une masse de glace formant une toiture complète au-dessus d'une excavation qu'elle avait recouverte sans y pénétrer. Une partie considérable de la surface inférieure du glacier était ainsi mise à découvert, et la glace de cette surface était plus finement cannelée que tous les rochers striés que j'ai pu voir. Un ébéniste n'aurait rien pu produire, à l'aide de ses outils, de plus régulier et de plus beau. Des sillons et des arêtes couraient ensemble dans la direction du mouvement; les plus larges et les plus profonds étaient striés de lignes plus fines, produites par les aspérités plus petites et plus aiguës. La glace ayant été parfaitement abritée, la poussière blanche des rochers sur lesquels elle avait passé et qu'elle avait enlevée dans sa marche lui était encore

adhérente. Le fait du glissement des glaciers a été déduit jusqu'ici de l'action de la glace sur les rochers; l'observation que je viens de rapporter conduit à la même déduction d'après l'action des rochers sur la glace. Comme je l'ai dit en commençant, c'est là la preuve complémentaire de la progression du glacier le long de son lit.

CHAPITRE IX.

LE LEVER DU SOLEIL SUR LES SAPINS.

Il faut que je parle ici d'un effet splendide que j'observai depuis Randa, dans la matinée du 18 août. La vallée de Saint-Nicolas court directement du nord au sud, et la pente qui la borne à l'est est en partie recouverte de sapins qui, s'élevant jusqu'aux sommets, dessinent leurs silhouettes sur le ciel. Voici ce qui s'offrit à ma vue. Au moment où le soleil allait se lever, je voyais se dessiner sur les prairies de la vallée le profil des montagnes qui cachaient cet astre et je pouvais avancer, tout en restant dans l'ombre projetée par les sommets. Quand en marchant je me plon-

geais dans cette zone ombrée, les sapins de la crête se projetaient successivement sur cette partie du ciel où le soleil allait apparaître, et chacun d'eux revêtait à ce moment l'éclat étincelant de l'argent. Je voyais avec le plus vif intérêt, en continuant ma promenade, chaque arbre perdre son opacité et s'entourer soudain d'une auréole lumineuse. Bennen étant à la messe à ce moment-là, j'attirai l'attention de Wenger sur ce phénomène qu'il n'avait jamais observé auparavant; aucun des guides que j'ai rencontrés ne l'avait remarqué, fait qui peut s'expliquer par la répugnance naturelle des yeux à se diriger vers un ciel éblouissant de lumière. Le professeur Necker fut le premier à signaler cet effet, et j'ai copié sa description dans mon ouvrage sur *les Glaciers des Alpes*. La seule différence entre son observation et la mienne, est qu'il voyait aussi les troncs des arbres argentés, tandis que je les voyais se dessiner en bandes noires sur le branchage lumineux. Je crois

que la cause du phénomène est celle-ci. Vous avez remarqué souvent la brillante illumination des parties de l'atmosphère qui environnent le soleil, et combien rapidement l'éclat diminue à mesure que le regard s'en éloigne. Cet éclat est uniquement causé par la lumière du soleil, qui tombe sur les particules aqueuses de l'air et sur les poussières répandues dans l'espace. Si au lieu de particules aqueuses, de fines parties solides étaient répandues dans l'air, l'intensité de la lumière réfléchie par elles serait plus grande. Or, les feuilles spiculaires des sapins, lorsque l'arbre est projeté contre le ciel tout près du disque solaire, sont exactement dans cette condition; elles sont inondées par un flot de la plus intense lumière, et la surface lisse et brillante des feuilles la renvoie au spectateur. Chaque aiguille des sapins est ainsi illuminée et paraît presque aussi brillante que si elle faisait partie du disque solaire lui-même. Les feuilles et les branches les plus minces

étincellent du plus vif éclat, pendant que les troncs plus épais échappent au soleil et desinent leurs tiges sombres sur la lumière glorieuse. Leur diamètre cependant se trouve diminué par l'irradiation qui les environne. J'ai déjà parlé du même phénomène à propos des graines cotonneuses du chardon, dans mon livre sur les *Glaciers des Alpes*; deux jours après l'observation faite à Randa, je vis de Zermatt d'innombrables fragments de cette substance flottant vers l'ouest au coucher du soleil, non loin de la base du Cervin : ils re-luisaient comme des fragments du soleil lui-même. De ce fait je puis conclure, que l'état des arbres est dû à la même cause que celui du ciel autour du soleil : ces arbres répandent une lumière si intense parce qu'ils en réfléchissent une grande quantité au moyen de leurs spicules solides.

CHAPITRE X.

INSPECTION DU MONT CERVIN.

Dans l'après-midi du 20 mars nous quitâmes Randa avec un ciel menaçant. La prévoyante Philomène nous engagea à prendre un parapluie, précaution dont nous reconnûmes bientôt l'utilité. Les écluses du ciel s'ouvrirent sur notre toit de coton pendant que Bennen et moi nous avançons côte à côte vers Zermatt. J'y trouvai un cercle de bons amis dont quelques-uns venaient de faire heureusement l'ascension du Lyskamm. Le 22 un grand nombre de voyageurs traversa le col Saint-Théodule; sachant bien que l'hôtel du Breuil serait comble, je m'ar-

rétai un jour de plus pour laisser à toute cette foule le temps de se dissiper. Le Breuil, comme vous le savez, se trouve en face du côté sud du mont Cervin. J'avais le projet de découvrir, si possible, sur le pic même de cette montagne formidable, un endroit assez abrité pour permettre à trois hommes d'y passer la nuit. Que la montagne soit accessible ou non, une chose semble cependant être certaine, c'est que, en partant du Breuil ou même des chalets qui sont au-dessus, il doit falloir plus d'un jour pour atteindre le sommet. Mais si l'on pouvait trouver un abri au milieu des rochers sauvages du pic lui-même, on pourrait dès l'aube attaquer la pyramide terminale et alors les chances de succès deviendraient assez sérieuses pour qu'on pût tenter l'entreprise. J'envoyai donc Bennen en reconnaissance, me proposant de traverser seul le Théodule le jour suivant.

Dans l'après-midi du 22, je montai au

Riffel sans me presser, m'appuyant de temps à autre sur mon piolet ou m'asseyant aux places herbeuses selon que mon humeur m'y poussait. J'ai parlé souvent de la nature, et toujours avec vénération; néanmoins le bonheur du voyageur n'est point toujours en raison directe de la magnificence de ce qui l'entoure. Ce bonheur est le produit de deux parties complémentaires : l'objet extérieur, et l'harmonie intérieure de l'âme avec cet objet. Ainsi même sur le chemin rebattu du Riffel, il est possible d'éprouver les jouissances le plus profondes en contemplant la scène qui vous entoure. C'était l'heure du repas au Riffel aussi bien qu'à Zermatt; aussi étais-je seul à parcourir la route qui sépare ces deux points. Le mont Cervin se montrait sans voiles, et mon regard errait avec un indéfinissable désir de la base au sommet, le long de ses noires parois. L'atmosphère qui s'étendait au-dessus des vallées de l'Ober-

land et enveloppait d'une vapeur légère les pics les plus élevés, était un peu humide quoique transparente ; les particules aqueuses formaient autant de « *points d'appui*, » d'où les rayons du soleil étaient dispersés à travers l'espace environnant. L'air brillait comme s'il reflétait la lumière rougeâtre d'une fournaise, et au milieu de cette lueur, apparaissait majestueusement le profil des montagnes. Cette clarté augmenta à mesure que le soleil descendit ; atteignit à l'horizon sa plus grande intensité, qu'elle sembla conserver quelques instants, puis se transforma rapidement en un crépuscule froid et incolore.

Le matin suivant, à neuf heures, après avoir demandé aux guides quelques informations indispensables pour trouver ma route, je quittai le Riffel pour traverser le col Saint-Théodule. Je fus bientôt suivi par le domestique de l'hôtel, vigoureux gaillard aux gages de M. Seiler, et qui servait de guide

pour l'ascension du mont Rose. Bennen l'avait prié de m'accompagner jusqu'à la lisière du glacier et il venait me rejoindre dans cette intention. Il savait mes projets relativement au mont Cervin et les combattait fortement. « Pourquoi tenter l'impossible, répétait-il avec insistance? Vous devriez vous tenir pour satisfait de ce que vous avez déjà accompli et ne pas exposer votre vie à un danger aussi certain. Pensez seulement, monsieur, à quoi vous servira votre ascension au Weisshorn si vous vous brisez au mont Cervin? *Mein Herr*, dit-il avec une énergie plus grande encore, *thun sie es nicht!* — Ah! monsieur, ne le faites point! » La conversation se résuma tout entière en une homélie dont le point fort était l'inutilité complète du succès sur l'une des montagnes si je venais à perdre la vie sur l'autre. Nous atteignons l'arête qui domine le glacier et là, lui donnant un pourboire que je dus le forcer d'accepter, je lui souhaitai le bonsoir

l'assurant que je m'en remettrai sur toutes choses à l'opinion de Bennen. Il avait la plus haute idée de la sagesse de mon guide et avec cette assurance il partit tranquilisé.

Bientôt je fus sur la glace et de nouveau seul, ce qui de temps en temps est une vive jouissance. Vous m'avez quelquefois blâmé de ces courses solitaires qu'on ne devrait se permettre qu'après une longue éducation dans les montagnes. Il ne faudrait pas en faire une habitude, mais se les accorder quelquefois est un grand plaisir. Il y a sans doute des moments dans la vie où la mère est bien aise de se débarrasser de son enfant, la femme de son mari, l'amoureux de sa dame, et où il ne serait pas à propos de les réunir. De même, à de rares intervalles, il est bon pour l'âme de ne sentir que l'influence de cette « *société que nul ne vient troubler.* » — Quand une entreprise est visiblement à notre portée, quand une longue pratique nous a rendu ca-

pable de nous fier à notre œil et à notre jugement au milieu des crevasses peu difficiles; à notre bras et à notre hache pour surmonter des difficultés plus sérieuses, on éprouve un sentiment tout nouveau à se trouver seul au milieu de ces scènes sublimes. Les pics revêtent un aspect plus solennel, le soleil brille d'un éclat plus intense, le ciel bleu est plus profond et plus imposant, un quelque chose de religieux semble planer dans les airs, et le cœur endurci de l'homme s'attendrit comme celui d'un enfant. Dans les endroits où le danger n'est pas trop grand, mais où cependant une certaine énergie et quelque habileté sont nécessaires, la confiance en soi-même cause une très-vive joie, et l'on se prend d'un amour d'autant plus grand pour l'univers tout entier qu'on en a étudié de plus près les différents détails.

Le glacier ce jour-là remplissait l'air de sourds murmures que le bruit des mou-

lins' éloignés élevait à une sorte de mugissement. Les débris glissaient sur les morraines, les ruisselets gazouillaient dans leur lit cristallin et couraient se précipiter dans le ruisseau principal; on entendait la surface du glacier craquer sous l'action du soleil, il semblait respirer et murmurer comme un être vivant. A ma gauche, s'élevait le mont Rose et sa royale cour, à ma droite le pic plein de mystère du mont Cervin, lequel vu d'un certain endroit du glacier se montre sous son aspect le plus aigu. Il attirait mes regards avec une irrésistible fascination, et scintillant dans l'azur, il semblait trop haut dans le ciel, pour regarder même avec mépris un fils de la terre cherchant à atteindre sa cime encore vierge.

Je traversai le glacier de Gorner aussi ra-

1. Trou vertical, très-profond, à ouverture ovale ou circulaire, où les eaux de la surface du glacier s'engouffrent souvent en faisant un bruit semblable à celui d'une roue de moulin. — *Note du trad.*

pidement que si j'eusse suivi un guide de profession; ensuite vint la pente ondulée du glacier du Théodule, dominé à droite par une arête rocheuse par-dessus laquelle, m'avait-on dit, un sentier à peine marqué conduisait au col Saint-Théodule. Je ne suis pas habile à découvrir les traces d'un passage, aussi je manquai celui-ci, continuant à monter jusqu'à ce qu'il me devînt évident que j'étais allé trop loin. Près de son extrémité supérieure la crête rocheuse est coupée par trois échancrures singulières, et je pensais que l'une de celles-ci m'offrirait un passage praticable. J'escaladai le rapide contre-fort de l'arête et fus bientôt dans la fissure. D'énormes rochers y étaient amoncelés et me forcèrent à me livrer aux exercices les plus variés. Je montai entre les rocs et la paroi contre laquelle ils s'appuyaient à gauche; ce travail était agréable parce qu'il demandait l'emploi de la force sans éveiller aucun sentiment de crainte. Du sommet les rochers s'abaissent

graduellement jusqu'à la neige et en quelques minutes, des débris de bouteilles brisées sur la morraine, m'indiquèrent que j'étais bien retombé sur le bon chemin. Une vingtaine de malheureuses abeilles vinrent s'abattre autour de moi sur le sentier tracé dans la neige; tentées par le soleil ou emportées par les vents, elles avaient quitté la région des Alpes fleuries pour voler au-devant de l'engourdissement et de la mort dans ces hautes régions glacées. Depuis le sommet du col je descendis rapidement jusqu'au Breuil où je fus cordialement accueilli par l'hôte et par son domestique; bruyantes furent les exclamations à mon arrivée et l'on m'apprit que Bennen était parti de bonne heure le matin même pour se *promener* aux alentours du Mont-Cervin.

Je restai longtemps sur l'alpe à examiner les neiges et les rochers supérieurs pour y découvrir mon guide dont je ne doutais pas que le rapport ne fût favorable. — Vous êtes déjà au

courant, par l'intéressant récit de M. Hawkins, de notre tentative sur le Cervin, et vous pouvez en conclure que l'ascension de cette montagne ne semble pas devoir être une simple affaire d'amusement. Après avoir grimpé pendant plusieurs heures en surmontant des obstacles toujours nouveaux, mon ami pensa qu'il serait sage de faire halte pour assurer notre retraite, car pas un de nous ne savait quelles difficultés la descente nous réservait. Je raconterai ici en quelques mots ce qui arriva après notre séparation.

Nous eûmes d'abord, Bennen et moi, à effectuer une rude escalade contre des parois fortement inclinées; il semblait à ceux qui étaient au-dessous de nous, que nous hissons avec effort des balles de marchandises, plutôt que le simple poids de nos propres personnes. Après avoir tourné un coin de l'arête, nous eûmes à traverser une rampe de l'aspect le moins engageant: sa surface était formée par un rocher uni recouvert

d'environ huit pouces de neige. En montant, ce passage fut fait en silence, mais en redescendant la crainte nous saisit que la couche superficielle ne vînt à glisser avec nous, circonstance qui nous eût bien vite livrés aux *bons soins de la gravitation*, à mille pieds plus bas. Bennen me recommande rarement des précautions, mais cette fois il m'avertit énergiquement, déclarant son impuissance absolue à me prêter le moindre secours si le pied venait à me manquer. Après avoir traversé cette pente en montant, nous nous trouvons en bas d'une paroi contre laquelle nous ne nous élevons qu'à l'aide des cristaux de feldspath faisant saillie à la surface de la pierre. C'est là la grande difficulté du mont Cervin; les rochers sont massifs, lisses, roides, et offrent à peine des points d'appui pour les pieds et les mains. A peu près à mi-hauteur de la paroi dont j'ai parlé plus haut, Bennen me fit arrêter parce qu'il n'était pas parfaitement sûr que nous suivions la bonne

voie. Je cessai donc d'avancer et demeurai collé à la muraille, bras et jambes étendus, ce qui me faisait ressembler à une énorme et impuissante grenouille. Bennen grimpa jusqu'au haut du rocher, puis revint de suite avec une expression de confiance nouvelle dans le regard. « Je vous mènerai au sommet, » dit-il avec feu. Si j'avais été libre de mes mouvements, j'aurais crié : bravo, mais dans ma position je n'osai risquer l'effort musculaire qu'aurait exigé un cri vigoureux. Aidé de la corde, je fus à ses côtés en une minute; mais nous vîmes bientôt que son espoir était prématuré. Les difficultés s'amoncellent autour de nous; sur aucune autre montagne elles ne sont aussi nombreuses, et chacune d'elles est accompagnée de conséquences possibles, dont l'idée seule glace le sang dans les veines. Dans de pareilles circonstances notre tactique était ceci : Bennen avançait pendant que je me cramponnais à un rocher, préparé à supporter le choc s'il

venait à glisser. Quand le guide se trouvait en lieu sûr, il criait : « Je suis solide, avancez ! » Je grimpais alors à mon tour, m'arrêtant quelquefois à l'endroit où il se tenait, quelquefois aussi m'avancant plus haut jusqu'à ce que j'eusse atteint un point d'appui, et alors il avançait de nouveau. De cette façon chacun de nous attendait immobile, jusqu'à ce que l'autre se fût fixé à un point où il pût soutenir la secousse d'une glissade soudaine.

A quelques endroits, Bennen pensait devoir me donner un encouragement plus énergique, et il ajoutait à l'avis qu'il était solide une hyperbole convenable : « *Ich bin fest wie eine mauer !* Je suis solide comme un mur ! — *Fest wie ein berg !* Solide comme la montagne ! — *Ich halte sie gewiss !* Je vous retiendrais certainement ! » ou quelques expressions semblables.

Du Breuil, une série de proéminences assez peu élevées semblent former l'arête du mont

Cervin; mais lorsqu'on est plus rapproché, ces éminences noires s'élèvent dans les airs comme d'effrayantes tours, si sauvages et si hautes, que tout espoir de les escalader ou de les tourner semble vain. Au pied de l'un de ces rochers, Bennen s'arrêta, et considérant attentivement la masse imposante, il essuya son front et, se tournant vers moi, me dit :

« Qu'en pensez-vous, monsieur; irons-nous en avant, ou battons-nous en retraite?

— Je ferai ce que vous voudrez. Je n'ai aucune volonté, Bennen, répliquai-je; où que vous alliez, je vous suivrai, que ce soit en haut ou en bas. »

L'idée de renoncer à l'entreprise lui déplaisait, et il aurait volontiers rejeté sur moi la responsabilité de notre retraite. Nous attaquons la tour et, après de violents efforts, nous atteignons une saillie à mi-hauteur, où nous jouissions d'assez d'espace pour examiner à loisir la partie qui nous dominait.

Nous aurions certainement pu continuer l'ascension au delà de cet endroit, mais Bennen s'arrêta ici. Après un moment de conversation suivi d'un instant de silence, pendant lequel mon guide examina avec toute son attention les hauteurs voisines, il se tourna vers moi, et les mots ne semblaient sortir que difficilement de ses lèvres, lorsqu'il me dit :

« Je pense que nous n'avons pas le temps d'arriver ; il vaut mieux redescendre. »

A ce moment, chacun des pics environnants s'était entouré d'un voile de nuages ; le côté d'où venait le vent s'était dépouillé, mais chaque sommet portait une banderolle sombre que l'humide vent du sud entraînait au loin dans les airs. C'était un spectacle grandiose et émouvant. L'impression que produisait cette scène majestueuse était encore augmentée par l'émotion et la tension nerveuse inséparables de notre position.

Vue du Breuil, la montagne présente deux

sommets séparés l'un de l'autre par une échancrure peut-être infranchissable. La moins élevée de ces sommités pouvait seule être vue de l'endroit où nous étions. Je demandais à Bennen de combien il supposait qu'elle s'élevât au-dessus de nous. Il estima que cela devait être de 400 pieds, moi de 500. Probablement que tous deux nous étions bien au-dessous de la vérité. Je donne simplement ce chiffre pour ce qu'il vaut.

Le but de ma présente visite au Breuil était de terminer ma tâche ainsi brusquement interrompue. J'attendais donc le retour de Bennen avec une impatience pleine d'anxiété. A la tombée de la nuit, je le vis descendre l'Alpe à grands pas, et je sortis au-devant de lui. Je cherchai à lire sa pensée dans ses yeux avant qu'il parlât, mais je ne pus rien découvrir; son regard était parfaitement calme, mais pouvait se traduire aussi bien par oui que par non. « Monsieur, dit-il enfin, avec un air de décision qui ne lui était

pas habituel, j'ai soigneusement examiné la montagne, et je l'ai trouvée plus difficile et plus dangereuse que je ne l'avais pensé. Elle n'offre pas un endroit où nous puissions passer la nuit; nous pourrions peut-être le tenter là-haut sur ce col neigeux, mais nous risquerions d'y périr de froid, et en tout cas nous serions rendus incapables de la tâche du lendemain. Sur les rochers, il n'y a aucune saillie ou crevasse qui puisse donner un abri suffisant; et en partant du Breuil il est certainement impossible d'atteindre le sommet en un seul jour. » Je fus très-surpris de ce rapport; j'éprouvais la sensation d'un homme qui perd pied et qui est précipité dans le vide. Mes désirs et mes pensées s'étaient reportés avec ardeur sur le mont Cervin, et voilà que mes espérances s'évanouissaient brusquement. Bennen n'était évidemment disposé à aucune tentative sur la montagne.

« Nous pourrions dans tous les cas attein-

dre le plus bas des deux sommets, repris-je.

— Cela est même difficile, répliqua-t-il; mais quand bien même vous l'atteindriez, qu'en retireriez-vous? Le pic est sans nom, il n'y aura aucune gloire à l'escalader. »

Je demeurai silencieux, légèrement vexé peut-être; mais il était contre mes principes de dire un seul mot de remontrance ou de persuasion. Bennen faisait son rapport les yeux ouverts; il me connaissait bien, car je crois que la confiance mutuelle a été rarement plus entière entre guide et touriste, qu'entre lui et moi. Je savais que je n'avais qu'à dire un mot et qu'il attaquerait avec moi la montagne le jour suivant; mais j'eusse été inexcusable d'en agir ainsi avec lui. Je caressai donc ma barbe en silence, et comme Lélia dans *la Princesse*, lorsque :

« Elle frappait le gazon
De son petit pied revêtu de soie.... »

j'écrasais l'herbe de mon soulier ferré, cher-

chant ainsi à distraire mon désappointement.

Mon sommeil ne fut pas profond cette nuit-là ; et le matin suivant je sentis une lacune dans l'intérieur de mon cerveau. L'espoir qui avait rempli mon esprit avait été chassé soudain, et le vide s'était fait à sa place ; c'était comme la ruine d'une croyance religieuse ou la suppression d'un philtre agréable auquel on se serait depuis longtemps accoutumé. Je savais à peine que faire de ma personne ! Une chose seulement se présentait à moi avec certitude, c'est que les vallées italiennes n'étaient pas ce qu'il fallait à mon état d'esprit ; les montagnes seules pouvaient me rendre ce que j'avais perdu. Eh bien ! repassons le col Saint-Théodule encore une fois !.... Nous faisons nos paquets et prenons congé de l'hôte et de son domestique. Ces deux hommes semblent frappés d'une langueur soudaine et peuvent à peine répondre à mes adieux. Ils s'étaient attendus à ce que nous restassions

leurs hôtes pendant quelque temps, et étaient évidemment indignés de notre manque de cœur. « Mais monsieur, disaient-ils, il aurait fallu faire pénitence pendant une nuit pour réussir. » J'eus bonne envie de voir ce donneur de conseils, à mi-hauteur du mont Cervin, sans autre bras que le mien pour l'aider à redescendre.

Des voiles de vapeurs soyeuses commencent à s'enrouler autour de la montagne, et s'étendent comme d'aériennes écharpes dans le ciel. Bientôt cependant elles se condensent en vulgaires nuages, et perdent ainsi la grâce et la beauté de leur première enfance. Si elles s'étaient transformées en nuées orageuses, j'eusse été plus satisfait; mais ce me fut de quelque consolation de les voir s'épaissir et cacher la montagne, faisant disparaître ainsi l'envie avec laquelle j'eusse encore contemplé sa tête dépouillée. Le désir me vint de passer quelques jours à chasser le chaamois; Bennen saisit cette idée avec empres-

sement, me promettant un excellent fusil. Nous traversons le col, descendons à Zermatt où nous prenons quelques rafraîchissements, et arrivons enfin à Saint-Nicolas pour y passer la nuit.

CHAPITRE XI.

SUR LE MONTE MORO.

Mais le temps marche, et je me fais vieux; au-dessus de mon oreille gauche, et par-ci par-là dans mes favoris, des poils gris commencent à se montrer. D'ici à quelques années, quand la roideur qui arrive avec l'âge, m'aura rendu incapable de faire autre chose, la chasse au chamois ou les collines d'Écosse me suffiront; pour le moment, respirons l'air des plus hautes cimes. C'est à cela que je songeais, étendu sur ma couchette à Saint-Nicolas. Je n'avais vu qu'une moitié du Mont-Rosa, et du côté italien l'aspect de cette reine des montagnes m'était inconnu.

J'étais allé sur le Monte-Moro il y a trois ans, mais de là je n'avais pu contempler qu'une mer de brouillard. Pour compléter mes connaissances sur cette montagne, il me fallait aller à Macugnaga en traversant le passage du Monte-Moro. Cette résolution n'avait point encore pris solidement racine dans mon esprit, et en atteignant Saas, l'envie me vint de passer l'Alphübel. Bennen m'éveilla à trois heures; mais comme sur le col s'élevaient de sombres nuages et que j'étais bien décidé à ne pas me gâter cette belle excursion par le choix d'un mauvais jour, j'y renonçai pour le moment. A sept heures, cependant, toute trace de nuages avait disparu; ce n'avait été qu'une simple formation locale de peu d'importance que les premiers rayons du soleil avaient dissipée; il était néanmoins trop tard pour penser à l'Alphübel; je revins donc à mon premier projet, et à neuf heures, me dirigeai à travers la vallée vers Mattmark; une réunion d'amis acheminés

avant moi dans cette direction contribuèrent grandement à m'y attirer.

Nous avançons donc à travers les molles prairies, accompagnés par le murmure de la rivière, qui coulait à notre droite. Le soleil répandait l'or sur les sapins, et faisait ressortir le riche coloris des rochers. La fumée bleue des feux de bois s'élevait des hameaux, et la sociable sauterelle chantait et bruissait autour de nous. Bien haut, sur le flanc des montagnes, les rochers avaient été aplanis en tables gigantesques par l'ancien glacier. La vallée se rétrécit, et nous longeons une vieille morraine dont les matériaux sont solidement réunis par les racines des sapins. De gigantesques blocs comblent ici le lit de la rivière, et transforment son doux murmure en un mugissement. Nous passons de l'ombre à la lumière, et remarquons sur les flancs de la montagne la vapeur d'une chute d'eau éloignée. Les blocs et les cailloux étaient ici amoncelés confusément sur les pentes de la

colline, et parmi eux des arbres vigoureux avaient trouvé place, ne demandant aucune nourriture aux pierres, mais seulement un point d'appui d'où ils puissent élever leurs branches dans un air plus vivifiant. Nous voilà maintenant tout près de la cascade, qui précipite ses flots rythmés sur les rochers luisants. Le rythme est une règle dans la nature, qui abhorre l'uniformité plus encore que le vide : le passage de l'archet enduit de résine sur une corde tendue est le type même de sa manière de procéder. Le cœur bat par périodes, et les messagers des sensations et des mouvements courent en oscillations le long des nerfs. Un liquide ne peut pas s'écouler uniformément à travers un orifice, mais il s'échappe en pulsations qu'un léger frottement peut rendre musicales ; une flamme ne peut pas brûler dans l'intérieur d'un tube sans le faire chanter comme un tuyau d'orgue ; et quand la flamme est petite comme celle d'un jet de gaz, ses oscillations

périodiques peuvent produire une note aussi douce que celle du rossignol. Les vagues de la mer sont rythmées, et les rides qui sillonnent la surface des ondes, démontrent aussi la loi qui force le liquide à rompre encore son mouvement en périodes. On peut se demander si les planètes elles-mêmes, qui se meuvent à travers l'espace, n'éprouvent pas un frémissement intermittent dû au frottement de l'éther contre leur surface. Le rythme est la règle dans la nature :

« Elle répand sa lumière en cadence,
En cadence chacun de ses rayons,
En mesure avec les évolutions des mondes,
Gravitant autour du soleil. »

La vallée s'élargit ensuite assez pour qu'un petit hameau y trouve place ; ces pauvres maisonnettes entourent une petite église blanchie à la chaux ; plus loin de vertes prairies et quelques champs de seigle entrecoupés çà et là par le reflet argenté de la rivière. La lune se balance au-dessus des

Mischabelhórner, tournant vers le soleil sa face de plus en plus pâle. A une certaine distance, la vallée semble fermée par le glacier d'Allalein vers lequel nous nous dirigeons, au milieu des cailloux polis par les eaux, et que la rivière dans ses moments de furie a semés tout à l'entour. Les rochers arrondis, sont maintenant ornés de lichens et entre leurs masses amoncelées des arbres dispersés font scintiller leur feuillage. La nature cicatrise ses propres plaies, elle alimente le glacier et aplanit la montagne, puis elle fond la glace et expose au jour le roc dénudé. Immédiatement ses forces s'emploient à remédier à la désolation, elle revêt les rochers d'une luxuriante végétation et force le vent à souffler mélodieusement à travers les branches des sapins. A l'hôtel de Mattmark, situé, comme vous le savez peut-être, au pied du mont Moro, je fus rejoint par un monsieur qui venait de se délivrer d'un guide désagréable. Il était touriste no-

vice et avait été exploité pendant un mois par son conducteur auquel il avait finalement payé une somme considérable pour être délivré de sa présence ¹. Bennen s'arrêta sur le chemin pour rajuster son havre-sac, pendant que mon nouveau compagnon et moi-même allions en avant. Nous perdons bientôt de vue mon guide, nous nous égarons et grimpons à travers les neiges et les rochers jusqu'au sommet, où nous attendons l'arrivée de Bennen. La masse majestueuse du mont Rose s'aperçoit ici du haut en bas. De sombres parois et des neiges éblouissantes font un splendide contraste, et plus on contemple la montagne, plus elle apparaît noble et imposante. Nous quittons bientôt la neige et descendons droit sur Macugnaga. Il doit y avoir bientôt à cet endroit deux hôtels dont

1. Toute classe d'hommes a dans son sein des misérables, celle des guides des Alpes comme les autres. Ce serait un grand bienfait, s'il existait une autorité centrale, à laquelle les cas de véritable culpabilité pourraient être dénoncés.

l'un appartient au guide Lochmatter. Je commençai par aller à sa maison, mais je n'y trouvai qu'une troupe d'ouvriers travaillant pierres et bois, car elle était encore en grande partie à l'état rudimentaire. Comme nous nous retirions, une femme se mit à nous suivre et chercha à retenir Bennen. Si elle eût été propre et jolie, elle aurait peut-être réussi, mais elle était très-sale et n'eut aucune espèce de succès.

Nous faisons halte à l'hôtel du mont Moro où une troupe d'amis me reçut avec des cris de bienvenue. C'était la première fois que je revenais à Macugnaga et je n'en connaissais rien, si ce n'est que ce lieu était quelquefois une vraie chaudière engendrant des brouillards. A ce moment il n'y en avait pas ; aussi cet endroit présentait l'aspect le plus enchanteur. Dans la soirée j'allai me promener seul à travers les prairies, jusqu'au pied du mont Rose. Nulle autre part je n'ai vu la paix, la beauté, la grandeur unies dans une telle har-

monie. Quelque chose d'exquis était répandu sur la terre et dans les airs, aussi rentra-je à l'hôtel le cœur content.

Les pics et les contre-forts du mont Rose forment ici un noble amphithéâtre. Du cœur même de la montagne s'échappe le glacier de Macugnaga; à droite une arête verticale s'étend jusqu'à la Cima di Jazzi, et entre celle-ci et le mont Rose, cette barrière est coupée par deux couloirs, dont l'un ou la paroi voisine forme, dit-on, l'ancien passage du Weisssthor. Il avait été longtemps douteux que ce passage appelé *Alter Pass* (vieux passage) eût jamais été pratiqué, et plus d'un montagnard exercé le regardait, après inspection, comme infranchissable. Sur ce point l'incertitude a cessé cette année, car M. Tuckett, conduit par Bennen, a traversé l'arête par le col le plus éloigné du mont Rose et par conséquent le plus rapproché de la Cima di Jazzi. Il est vraiment étonnant qu'il n'eût pas été escaladé depuis longtemps par nos

..

grimpeurs, car vu de Macugnaga son aspect est particulièrement propre à exciter le désir de l'attaquer. Comme j'étais devant l'hôtel dans l'après-midi, je dis à Bennen que j'aimerais essayer le passage le jour suivant. Dix minutes après le plan de notre expédition était arrêté, nous devions partir avant l'aube, et pour laisser à Bennen la liberté de ses mains, un jeune homme bien musclé, qui avait accompagné M. Tuckett, fut engagé pour porter nos provisions. Pour varier le programme nous nous proposons d'attaquer l'arête par le couloir le plus rapproché du mont Rose.

CHAPITRE XII.

L'ANCIEN PASSAGE DU WEISSTHOR.

Je fus réveillé par mon hôte à trois heures et quart. Le ciel au-dessus du mont Rose était aussi sombre que les rochers eux-mêmes, et les étoiles étincelaient dans l'obscurité. A quatre heures et quart nous quitions l'hôtel; un brillant quartier de lune se montrait dans le ciel et Orion balançait ses soleils dans l'espace. Nous cheminons dans les prairies au milieu des maisonnettes endormies, le long de la rivière toujours bruyante. Le côté oriental du ciel s'éclaire bientôt et à travers le voile qui recouvre encore la vallée nous pouvons voir naître

l'aurore. Nous avançons à travers les cailloux que le torrent avait semés sur la plaine et parmi lesquels de majestueux sapins avaient pris racine ; quelques-uns de ces arbres s'étaient développés surtout en hauteur, et sans branches latérales, s'élevaient droits et majestueux comme des mâts. Nous atteignons une grande moraine dégradée par le temps et revêtue de magnifiques sapins. Notre chemin nous conduit d'abord au sommet, d'où nous descendons dans un petit vallon d'une magique beauté. Profondément caché par les dépôts amassés par le glacier, abrité par de nobles arbres, tapissé dans le fond d'une moelleuse verdure parsemée de buissons de myrtilles entre lesquels çà et là se montraient des rochers couverts de lichens, je n'avais jamais vu un coin de terre qui m'invitât davantage à un jour de rêverie. — Avant que je pénétrasse dans ce vallon, le mont Rose était encore dans l'ombre, mais avec une incroyable rapidité toutes

ses parois verticales se revêtirent d'une lumière glorieuse. La couleur violette des montagnes du bas de la vallée était indescriptible; hors d'Italie, je n'ai jamais rien vu de semblable. L'oxygène et l'azote ne peuvent produire cet effet; quelque effluve de la terre, quelque élément inconnu de l'atmosphère, développé dans ces vallées profondes par le soleil du midi, doit tamiser les rayons solaires, en absorber une partie, et en fondre le violet et le rouge, pour arriver à cette teinte incomparable. Dans la chambre où je travaille à Londres, il y a trois agents qui impressionnent les rayons calorifiques; le premier est l'air lui-même, l'oxygène et l'azote dont le mélange produit notre atmosphère; cette influence est représentée en puissance par le nombre 1. Le second est la vapeur aqueuse contenue dans l'air, et dont la puissance peut être représentée par le nombre 40. Une troisième action est due à quelque chose que je ne connais pas, mais dont la puissance est

égale au nombre 20. Pour ce qui regarde son action sur la chaleur rayonnante, l'atmosphère de ma chambre contient donc un élément, en trop petite quantité pour être saisi par les méthodes ordinaires de l'analyse, et qui est cependant vingt fois plus puissant que l'air lui-même. Nous ignorons ce que nous respirons ; l'air est rempli d'émanations qui varient de jour en jour, et c'est seulement à de telles matières étrangères que la splendeur de coloration de notre atmosphère doit être attribuée. L'air au versant sud des Alpes diffère, sous ce rapport, de celui du nord ; mais quand même il serait empoisonné, on ne pourrait se défendre de l'aspirer avec délice, s'il était pénétré des chaudes effluves qui remplissaient l'air d'Italie pendant cette glorieuse matinée.

Les anciennes morraines du glacier de Macugnaga sont au nombre des plus belles que j'aie jamais vues. Ce sont de longs et hauts talus, atténués graduellement de la

base au sommet; les rochers qui les composent sont altérés par le temps, mais embellis par la végétation actuelle. Nous traversons ces morraines ainsi que le glacier. Au pied du vieux Weissthor se trouve un autre petit glacier qui avait déposé une quantité innombrable de cailloux sur la pente qui s'étend à sa base. Au milieu de ces débris nous sommes obligés de chercher notre route. Nous traversons ce petit champ de glace fort désagréable à certains endroits, et ici j'appris à quelles occupations notre porteur avait été accoutumé d'après la façon de se comporter de sa hache : la tête de l'outil quitta le manche avant qu'une douzaine de coups eussent été donnés sur la glace. Nous atteignons les rochers à droite du couloir et les gravissons jusqu'à une certaine hauteur ; la glace à la base du couloir était coupée par des crevasses profondes s'étendant sur toute la largeur et rendant la montée en ligne droite tout à fait impossible. A un endroit favorable

nous nous laissons tomber sur la neige : elle était sillonnée, tout près des rochers, par une gouttière de six à huit pieds de profondeur et d'environ douze pieds de largeur. C'était évidemment là une trace faite par les avalanches ou par les roches détachées des hauteurs ; nous y descendons. Le fond de ce canal était très-dur et incrusté de pierres qui s'y étaient solidement fixées ; je pensai que nous avions ici un chemin convenable pour arriver au haut du couloir, mais je n'avais pas encore eu le temps de formuler mon idée, qu'un craquement se fit entendre dans les régions supérieures. Je lève la tête, et droit au-dessus de la paroi neigeuse qui borne la vue, j'aperçois en l'air un gros bloc noirâtre, et un grondement dû à des pierres encore invisibles donnait à penser que le projectile visible, était simplement le premier coup d'une canonnade générale. Elles apparurent bientôt se précipitant droit sur nous.... les parois du couloir les empêchaient de suivre

toute autre direction. « *Schnell!* vite! » cria l'homme derrière moi.

Il y a dans ce mot crié à pleins poumons dans les Alpes quelque chose qui vous enlève à un moment donné; aussi je m'élançai en avant, mais poussé par une impulsion plus violente encore, l'homme qui se trouvait derrière, se précipita sur moi. Nous quittions le canal, juste comme la première pierre arrivait en bondissant, et une fois en sûreté, nous pûmes admirer en paix l'énergie sauvage avec laquelle les blocs furieux dévalaient des hauteurs.

Il nous fallait suivre le couloir; l'inclinaison était grande, mais la neige rugueuse nous facilitait l'ascension, aussi ne nous fallait-il tailler que quelques marches de temps en temps. Nous nous élevions en zigzag comme un cheval chargé qui monte une rampe. Par moments, nous nous arrêtions pour examiner les hauteurs; notre couloir se perdait dans les champs de neige supérieurs,

mais à son origine il se transformait tout à coup en un mur de glace élevé. Si nous persistions à rester dans le couloir, il nous faudrait franchir cette barrière, chose dont la possibilité était fort problématique. Nous dirigeons donc notre attention sur les rochers à notre droite et l'idée de les attaquer fut plusieurs fois proposée et discutée. A la fin ce projet fut adopté et nous prîmes la résolution d'abandonner le couloir.

Pour atteindre ces rochers cependant, il nous fallait retraverser le canal de l'avalanche qui était ici d'une grande profondeur. Bennen fit une brèche à l'un des murs latéraux et se baissant sur cette ouverture, tailla des marches à la surface verticale de la neige durcie; puis il fit un trou profond dans lequel il fixa son bras gauche, se laissa glisser en partie et de son bras droit, continua à creuser les pas jusqu'au fond du couloir. Pendant que ceci se passait, de petites pierres descendaient continuellement dans le

canal. Bennen en atteignit bientôt le fond où je le suivis ; notre compagnon était encore suspendu au mur de neige, lorsque nous entendons au-dessus de nos têtes un épouvantable fracas : c'était une autre avalanche de pierres, à laquelle nous n'avions que peu d'espoir d'échapper. Heureusement un bloc de rocher était profondément incrusté dans la glace ; je me trouvais à côté, quand apparut le premier projectile qui avait mis tous les autres en mouvement. J'étais directement dans la ligne du feu, mais me baissant derrière le gros bloc, je laissai passer la bombe par-dessus ma tête. Derrière elle venait une grêle de petits fragments, dont chacun cependant aurait été bien suffisant pour casser la tête à un homme. Bennen cria : « Vite ! » Et jamais auparavant, je ne l'avais vu manier la hache avec autant de rapidité. Il faut se souvenir que pendant cette canonnade infernale, nous étions suspendus contre une surface de glace polie par les pierres glis-

santes, et que cette pente était si rapide qu'un seul faux pas aurait suffi pour nous convertir, nous aussi, en avalanche. Nous n'osions point avancer sans l'aide de marches, et nous devions tailler celles-ci pendant que l'averse de pierres était en train de tomber sur nous. La hache pouvait à peine entamer la glace, et sur ces légères égratignures, il fallait nous cramponner avec l'énergie du désespoir. Bennen était le premier et je le suivais pendant que les pierres volaient serrées entre nous deux. Une fois un affreux bloc arrivait droit sur moi; j'aurais peut-être pu l'éviter, mais Bennen qui le voyait arriver se retourna, le reçut sur le manche de sa hache, comme un joueur de cricket attrappe une balle, et le détourna de cette façon. Sa hache était occupée tour à tour à repousser les projectiles et à tailler dans la glace, à chaque temps d'arrêt de l'avalanche, une marche sur laquelle il s'élançait en avant. Si le péril n'eût pas été aussi grand, il aurait

été amusant de voir nos contorsions pendant que nous nous défendions contre cet essaim de pierrailles. Un bond final nous fait arriver sur une digue de glace, hors de la ligne directe du feu qui continuait de plus belle dans le canal, et nous échappons ainsi à un danger nouveau dans sa forme mais très-excitant pour nous tous.

Nous avons à descendre ensuite une pente de glace qui nous conduit à l'endroit où nous devons attaquer le rocher. Ici, Andermatten chancela, glissa le long de la rampe et fit perdre l'équilibre à Bennen ; mais avant que la corde en tirant, m'eût fait perdre le mien, Bennen avait déjà arrêté le porteur dans sa chute ; le chapeau de ce dernier fut toutefois enlevé et disparut. Notre tâche, comme vous le voyez, ne fut pas sans péril, mais si je cherchais l'occasion de me rendre maître de mes yeux, de mes membres, de ma tête et de mon cœur, je la trouvai certainement ici.

Nous voici donc au milieu des rochers, mais d'abord nos rapports avec eux ne furent pas des plus rassurants; ils étaient d'une roideur uniforme et, autant que nous pouvions en juger, ils l'étaient jusqu'au sommet. De temps en temps, nous arrivions à des passages encore plus rapides que les autres, et qui nous faisaient penser à la possibilité d'être complètement arrêtés. Nous atteignons enfin la première difficulté sérieuse : tous trois, nous étions pressés les uns contre les autres sur une étroite saillie ayant au-dessus de nous une paroi unie et verticale. Bennen l'essaye à différents endroits, pendant que nous nous accrochons au rocher, mais plusieurs fois il doit revenir sur la corniche. A la fin il parvient à fixer les doigts d'une de ses mains au sommet de la paroi, et à l'aide de ce point d'appui, il essaye de se cramponner avec les clous de ses souliers contre le mur rocheux; mais les clous glissaient sur la surface raboteuse, aussi dut-il en

réalité se soulever par l'effort d'un seul bras. Pendant cette manœuvre il avait au-dessous de lui le gouffre le plus effroyable sur lequel un homme puisse être suspendu. Nous étions bien reliés à lui par la corde, mais la secousse, si sa main avait lâché, eût été terrible..... Je ne suis pas trop sujet aux battements de cœur, mais j'avoue qu'ici l'organe palpita quelque peu. Par un violent effort, Bennen élève sa poitrine à la hauteur du rebord de la paroi, et s'appuyant dessus, il rend à son bras une partie de sa liberté. Ainsi soutenu, il saisit un point d'appui plus élevé et parvient à se hisser en haut. Il assujettit alors la corde, et je m'achemine lentement après lui sur la surface de la paroi. Nous sommes bientôt côte à côte, et un instant après Andermatten, avec ses longs cheveux en désordre et sa figure pâle d'émotion, était suspendu à moitié chemin entre ciel et terre, soutenu par la corde seulement; nous le hissons comme une masse inerte, et quand

il se trouva sur notre saillie, ses jambes tremblaient sous lui.

Nous montons péniblement dans un chaos de rochers et escaladons une seconde paroi, ressemblant, quoique légèrement modifiée, à celle que je viens de décrire. Il n'y avait ni trêve, ni repos à l'anxiété qui nous angoissait le cœur. Bennen était excessivement pâle et jetait fréquemment les yeux en bas vers le couloir que nous avions quitté, murmurant tout haut : « Si seulement nous étions restés sur la neige ! » Il eut bientôt encore plus de raisons de répéter avec force cette exclamation. Après avoir gravi le rocher pendant quelques instants encore, nous atteignons une paroi unie et verticale, à laquelle il n'y avait, à droite ou à gauche, aucun moyen d'échapper et qu'il nous fallait absolument franchir. Bennen l'essaya d'abord sans être aidé, mais dut reculer. Sans un point d'appui de cinq ou six pieds de haut la chose était impossible. A l'âge où j'étais encore à l'école, j'ai

souvent escaladé les murailles en faisant placer un camarade incliné, tête et mains appuyées contre le mur; je montais alors sur son dos, et il se soulevait ensuite graduellement. Cette méthode je la proposais maintenant à Bennen, lui offrant de le prendre sur mon dos. « Non, monsieur, pas vous, répliqua-t-il; je vais l'essayer avec Andermatten. » Je ne pus le faire changer d'avis, en sorte qu'Andermatten monta sur la saillie et fixa son genou de façon à ce que Bennen pût monter dessus. Dans cette position mon guide put se soutenir juste assez, pour passer sans trop de danger du genou à l'épaule. Il s'arrêta là, et détacha les esquilles du rocher qui auraient pu lui manquer sous la main s'il les avait prises comme points d'appui. Enfin il en trouva une solide et dut se hisser non pas en ligne droite, car au-dessus de nous le rocher était entièrement inabordable, mais obliquement le long de la surface. Il réussit, se fixa solidement et me cria

de le suivre. La corde était tendue, il est vrai, mais n'était point verticale, en sorte que la moindre glissade m'aurait fait balancer comme un pendule contre la paroi. Avec de grands efforts je parvins à tendre à Bennen sa hache, mais pendant cette manœuvre mon propre bâton m'échappa et fut à tout jamais perdu. Je montai sur les épaules d'Andermatten comme l'avait fait Bennen, mais je n'étais point assez grand pour atteindre le bras de celui-ci et je dus courir la chance de devenir un pendule. Une petite saillie fournit un point d'appui à mon pied gauche, je m'élevai d'un mètre, et là fus soudainement empoigné par la main de fer de mon guide; une seconde après j'étais en sûreté dans une fissure. C'était maintenant le tour d'Andermatten : il se détacha d'abord de la corde, y assujettit son habit et son havre-sac qui furent hissés jusqu'à nous; la corde fut ensuite redescendue et le porteur l'attacha solidement autour de sa taille; elle se tendit

et le souleva sur la pointe des pieds. Elle n'avait point été faite en Angleterre et était plus mince peut-être qu'elle ne l'aurait dû; aussi pour la soulager Andermatten travaillait avec ardeur des pieds et des mains contre le rocher. Il faisait trop d'efforts et Bennen lui criait rudement et probablement avec quelque anxiété : « Doucement, doucement ! N'aie pas peur ! » Le pauvre garçon était fort pâle et tout étourdi quand sa tête se montra au-dessus de la rampe où son corps apparut bientôt. Bennen se sert toujours de l'imparfait pour le présent : — « Il était tout pâle, » me dit-il. Le jeune homme semblait considérer Bennen avec une sorte de respectueuse terreur : « Monsieur, s'écriait-il, vous ne trouveriez pas un autre guide en Suisse pour vous conduire là-haut ! » En vérité, et je dis cela à la louange de Bennen, il ne m'aurait point fait passer là, s'il avait pu faire autrement; mais nous nous étions fait prendre dans un filet et il fallait bien main-

tenant en déchirer résolûment les mailles. Jusqu'à ce moment je n'avais pas mis en doute que là où un chamois peut passer un homme ne puisse le suivre; mais quand je vis les traces de cet animal sur ces arêtes presque inaccessibles, cette certitude, si elle ne s'évanouit pas entièrement, perdit au moins beaucoup de sa force.

Nous avançons de nouveau lentement à travers un labyrinthe de rochers éboulés, étudiant avec beaucoup de soin les parois que nous devons escalader. Les parties les plus faciles de notre route sont d'une roideur excessive, mais cette roideur est tout plaisir, en comparaison des périls que nous avons courus. En déviant de notre direction primitive nous atteignons un point d'où nous pouvons apercevoir le couloir par lequel M. Tuckett était monté; ici Bennen pousse un soupir de soulagement et s'écrie : « Si seulement nous avions choisi cette voie, nous pourrions passer, sur ces rochers là-

bas, les yeux fermés! » Mais tout regret était inutile, notre tâche était tracée et il fallait l'accomplir. Après de nouveaux efforts et de laborieuses tentatives, Bennen atteint un endroit d'où il peut voir la plus grande partie des rochers qui nous dominant. Aucune difficulté sérieuse n'est en vue, aussi cette nouvelle nous réjouit-elle vivement.

Chaque mètre de rocher vertical devait être escaladé avec beaucoup de peine, et pendant longtemps encore la corniche de neige resta suspendue bien haut au-dessus de nous. Nous en approchons cependant, et la dernière paroi a l'apparence d'un escalier incliné dont chaque marche est formée par une des couches du rocher. Nous nous élevons toujours, et tout à coup les magnifiques champs de neige du glacier du Gôrner s'offrent à notre vue. L'anxiété des quatre dernières heures s'évanouit comme un rêve désagréable, et avec le bonheur, que la santé parfaite peut seul donner, nous achevons notre mouton froid et

notre champagne, sur le sommet de l'ancien Weisssthor.

L'opinion de Milton sur l'utilité d'enseigner l'usage des armes aux jeunes gens est particulièrement applicable aux montagnards. Ces exercices constituent « un bon moyen de les rendre pleins de santé, adroits, agiles, et de leur inspirer un courage inébranlable ; ce courage, tempéré par les préceptes bien appropriés d'une vraie grandeur d'âme et d'une patience à toute épreuve, deviendra une vertu naturelle et leur fera haïr la couardise qui fait faire le mal. » — Adieu !



Le mont Cervin.

ÇA ET LA DANS LES ALPES

I

Depuis la publication, il y a bientôt sept ans, d'un opusculé intitulé : *Mountaineering in 1861*, je n'ai contribué en rien à enrichir la littérature des Alpes. Cependant chaque année je suis allé à elles ; elles m'ont donné refuge contre le travail ; elles m'ont reposé de la fatigue fiévreuse de Londres qui agit sur le cerveau, d'une façon bien plus pernicieuse que le véritable travail. La fascination que les Alpes exercent sur moi con-

siste en ce qu'elles éveillent tout à la fois la pensée et le sentiment, offrant à celle-ci leurs problèmes, à celui-là leurs grandeurs et leur majesté, pendant qu'elles donnent au corps la vigueur et la santé nécessaires au libre exercice de l'intelligence et du cœur. Il y a toutefois une fin naturelle aux exercices alpestres, et désormais je n'en jouirai plus que par le souvenir. La dernière expédition demandant de ma part une certaine activité, fut exécutée l'été dernier, et à moins qu'une tentation très-puissante ne vienne m'assaillir de nouveau, elle sera la dernière de mes ascensions importantes. C'est avec sérieux, mais non pas avec un sentiment qui pourrait ressembler à un regret, que je prends congé des plus hautes sommités alpestres.

C'est la raison qui me fait réunir en une sorte de modeste monument élevé à la mémoire d'un genre de vie qui m'était cher, ces fragments de mes aventures dans les Alpes.

Avant l'année 1860, je connaissais le mont Cervin comme tout le monde, c'est-à-dire comme la merveille des montagnes, car jusqu'à cette époque aucun pied humain n'avait jamais été posé sur ses flancs inhospitaliers. Il n'est que juste de constater que l'homme qui le premier, en compagnie d'un guide célèbre, a fait la reconnaissance du mont Cervin, concluant de cette étude qu'il était attaquant, sinon accessible, fut M. Vaughan Hawkins.

En août 1860, sur son invitation je pris part au premier assaut qui fut livré à ce pic formidable. Nous fîmes halte à mi-chemin, arrêtés moins par les difficultés, quoiqu'elles fussent grandes, que par le manque de temps.

En 1862, je fis une tentative plus sérieuse, mais je me vis forcé de reculer devant le dernier escarpement, car le temps, si puissant à vaincre les difficultés alpestres, me faisait encore défaut. Ce jour-là j'étais accompagné par deux guides suisses et deux por-

teurs italiens. Sur ces quatre hommes trois se prononcèrent énergiquement sur l'impossibilité d'escalader l'escarpement final. Il est vrai de dire qu'ils avaient dû être encouragés et excités tout le long de l'arête aiguë et tourmentée qui conduit à sa base. Cette arête est, selon moi, la plus effrayante du mont Cervin. Le seul homme des quatre, qui ne prononça jamais le mot impossible, fut Johann-Joseph Bennen, le plus brave des braves guides, qui repose aujourd'hui dans le cimetière d'Ernan, dans la plus haute vallée du Rhône. Nous ne fûmes point seulement vaincus par le mont Cervin, mais nous fûmes encore chassés de ses escarpements par une grêle impitoyable.

Le jour qui suivit cette défaite, en traversant les Cimes Blanches avec Bennen, nous fîmes halte pour jeter un dernier regard sur la montagne. Avant de quitter le Breuil je lui avais proposé une nouvelle tentative ; il y fut opposé, et mon habitude ne fut jamais de

chercher à le convaincre. Sur les Cimes Blanches, je me tournai vers lui et prononçai ces mots : « Je quitte le Breuil, mécontent de ce que nous avons fait ; nous n'aurions jamais dû abandonner le mont Cervin sans essayer cette arête là-haut. » L'arête sur laquelle j'attirais l'attention de Bennen semblait certainement praticable et elle conduisait directement au sommet. Quelque chose d'humide parut dans les yeux de cet homme fort et vigoureux, lorsqu'il me répondit dans le patois de son pays, qu'il employait surtout dans ses moments d'émotion : « Que pouvais-je faire, monsieur, aucun d'eux n'a voulu me suivre ! » En effet, il disait bien vrai.

Pour atteindre le point où nous avons fait halte en 1862, un escarpement formidable devait être escaladé ; il fallait également le redescendre au retour, ce qui était bien plus dangereux que de le gravir. En haut de cet escarpement nous avons en conséquence fixé une corde qui nous avait servi à redes-

cendre jusqu'au bas les uns après les autres. Cette corde avait été spécialement fabriquée en vue du mont Cervin par M. Good, de King William Street dans la cité, auquel j'avais été recommandé par son propriétaire, M. Appold, le célèbre mécanicien. Dans l'été de 1865, dont la première partie fut singulièrement favorable à des tentatives de ce genre, un des Italiens qui m'accompagnait en 1862, Carrel dit *le Bersagliier*, et qui se montra dans cette occasion un habile grimpeur, essaya de nouveau la chance sur le mont Cervin. Il atteignit ma corde et la trouva blanche comme la neige. Elle avait été exposée pendant trois ans à toutes les intempéries et à l'action détériorante des orages qui assaillent la montagne; mais à l'essai elle supporta le poids de trois hommes réunis. A l'aide de cette corde le haut de l'escarpement, qui nous avait donné tant de peine en 1862, fut facilement et rapidement atteint. Un refuge plus élevé fut

donc installé, du temps fut gagné pour l'examen de la montagne, et tout grimpeur connaît la grande valeur du temps dans un cas de ce genre. Le résultat de cet examen fut la découverte d'une nouvelle route conduisant au sommet du Cervin, du côté italien; cette route était l'arête même à laquelle je faisais allusion dans ma conversation avec Bennen, trois ans auparavant.

En ce qui regardait le mont Cervin, la situation de mon esprit pouvait, en vérité, être comparée à l'un de ces bâtiments de triste apparence qu'on voit fréquemment dans les environs de Londres; un entrepreneur aventureux a jeté les fondations, élevé les murs, assujetti les charpentes, mais arrêté court par la faillite, il n'a même pu achever le toit. Aussi longtemps que je n'avais pas escaladé le Cervin, ma vie alpestre n'était point complète et les avertissements de mes amis semblaient prématurés. Mais maintenant que ma tâche est accomplie ils auront

plus de raison de me blâmer si je ne mets point à profit leurs bons avis.

Une défaite d'un autre genre me fut aussi infligée en 1862. Désireux de donner à mon ami, M. (maintenant sir John) Lubbock¹, un aperçu de la vie dans les montagnes, je gravis avec lui le Galenstock. Cette ascension lui plut tellement, que Bennen et moi désirâmes rendre la coupe de son bonheur encore plus pleine, en le conduisant au sommet de la Jungfrau. Nous envoyâmes deux porteurs chargés de couvertures et de provisions, de l'Æggischhorn au Faulberg ; mais à notre arrivée nous trouvâmes l'un des porteurs dans les profondeurs mêmes du glacier d'Aletsch ; il avait imprudemment cherché à passer un pont de neige qui recouvrait un gouffre large et profond ; le pont se rompit sous lui, il fut précipité dans l'abîme et recouvert par les

1. Auteur du très-remarquable ouvrage intitulé : *L'Homme avant l'histoire*, etc., traduction Barbier. Paris, 1867, 1 vol. in-8, avec planches.

débris glacés qui s'entassèrent sur lui. Il était là depuis une heure quand nous arrivâmes, et près d'une heure encore fut employée à le retirer. Nous le portâmes plus mort que vif dans la grotte du Faulberg, où nos soins attentifs finirent par le remettre sur pied. Pendant les heures de cette longue et triste nuit, ne pouvant dormir et transpercé d'humidité, je fis presque le vœu solennel de ne jamais plus fouler un glacier. Mais semblables en cela aux forces du monde physique, les impressions humaines varient selon la distance qui les sépare de leur origine : aussi une année plus tard j'étais de nouveau sur la glace. Vers la fin de 1862, nous fîmes le *tour du mont Rose*, faisant halte pendant un jour ou deux à l'excellent hôtel de *Delapierre* dans le magnifique val du Lys. Nous grimpâmes au sommet du *Grauhaupt*, point si favorable à l'étude de la conformation des Alpes. Nous nous arrêtâmes également à *Allagna* et à *Macugnaga*, mais mal-

gré leur beauté reconnue de tous, les vallées Italiennes des Alpes ne convenaient ni à Bennen ni à moi. Nous soupirions après l'air plus tonique du versant nord, et fûmes heureux de passer de la vallée d'Anzasca dans celle de Saas.

II

Je passai les premiers jours de mes vacances de 1863 dans la société de M. Philip Lutley Sclater; le 19 juillet nous atteignîmes Reichenbach, et le jour suivant nous nous promenâmes jusqu'en haut de la vallée de Hasli, d'où, tournant à gauche à Imhof, nous entrâmes dans le Gadmenthal. Notre destination était Stein, que nous atteignîmes par un chemin tapissé d'herbes et traversant une contrée splendide. C'était l'heure de la traite des chèvres quand nous arrivâmes. Au flanc de l'un de ces quadrupèdes, assis sur le classique tabouret à un pied employé par les *pâ-*

tres, se penchait un individu sale et à tournure sauvage; à ce que notre guide nous apprit, c'était là le propriétaire de l'auberge. « Ce n'est qu'un rustre, disait Jann, mais il a engagé une jolie fille pour tenir sa maison. » Pendant qu'il parlait encore, une créature aux pieds légers, s'avança de la porte jusqu'à nous et nous souhaita la bienvenue. Elle nous conduisit à l'étage supérieur, nous apporta des bains de pieds, prit nos ordres pour le dîner en nous aidant de ses conseils, et répondit à toutes nos questions avec la plus grande convenance et la meilleure grâce. Elle avait passé deux années en Angleterre et parlait l'anglais avec un accent particulièrement sympathique. C'était une énigme pour nous, de savoir par quelle suite de circonstances elle se trouvait associée à l'homme inculte que nous avions vu au dehors.

Je crois que c'est Emerson qui fait remarquer combien une agréable figure, sans aucune peine pour elle-même, peut procurer

de jouissances, à celui qui la regarde. Quoique l'éclat d'une véritable beauté ne pût pas précisément être attribué à notre jeune hôtesse, elle était assez jolie et assez gracieuse, pour réjouir les pensées d'un voyageur fatigué, et pour élever par sa seule présence le modeste confort dont elle disposait, au niveau d'un véritable luxe ¹.

1. Thackeray, dans son ouvrage intitulé : *Peg of Lismavady*, a dit avec peut-être plus de justesse encore qu'Emerson :

« Presently a maid
Enters with the liquor
Half-a-pint of ale
Frothing in a beaker;
As she came she smiled,
And the smile bewitching,
On my word and honour
Lighted all the kitchen. »

« Bientôt une vierge
Entre avec la liqueur!...
Demi-pinte de bière
Moussant dans la coupe;
En marchant elle souriait,
Et ce sourire enchanteur,
Ma parole d'honneur,
Éclairait toute la salle! »

Il plut toute la nuit, et à trois heures trente minutes quand nous nous éveillâmes l'eau tombait encore lourdement. A cinq heures cependant, les nuages commencèrent à se dissiper, et une demi-heure plus tard le ciel en était complètement dépouillé. A six heures, nous faisons nos adieux à notre *jolie fleur des Alpes*, laquelle dut d'abord user en notre faveur, de sa douce influence pour persuader à son maître de modérer l'exagération de quelques-uns de ses prix. Nous voici bientôt sur le glacier de Stein et nous atteignons un col du haut duquel nous dominons la partie inférieure du glacier de Trift, plus intéressant et plus beau. Des bandes brunes étaient tracées en travers du courant de glace formant de gracieuses courbes dont la convexité était tournée vers le bas. Les parties plus élevées du glacier n'étaient point en vue, cependant ces bandes rendaient fort probable la supposition qu'une cascade de glace existait plus haut, et que c'était à sa

base que ces bandes prenaient leur origine. Nous descendons rapidement jusqu'au Trift par un couloir rocailleux, et tournant nos regards vers le haut du glacier nous découvrons la cascade supposée. A sa base, la glace subissait par la pression ce changement notable, semblable à celui du clivage des ardoises, qui fait que le glacier se moule en sillons parallèles, et montre ainsi à la surface la direction de la lamination intérieure.

Comme la cascade de glace était impraticable, nous escaladons les rochers de gauche et sommes bientôt en présence des champs de neige étendus qui donnent naissance au glacier inférieur. En prévision de crevasse cachées, nous nous attachons à *la corde*. Le soleil est ardent; ses rayons directs et ceux réfléchis par les facettes de la glace combinent leur puissance contre nous. La chaleur brûlante que j'éprouve par intervalle aux joues, aux lèvres et au cou indique que certainement, il s'ensuivra pour moi

quelque désagrément¹; mais comme mes yeux étaient bien protégés par des conserves sombres, j'étais relativement indifférent à la perspective de me voir défiguré. M. Sclater était garanti par un voile, mode de protection que l'habitude de hanter des lieux où j'avais besoin de la liberté entière de mes yeux m'avait fait négliger. Il semble que dans les rayons du soleil, il y ait quelque propriété spécifique qui produise l'irritation de la peau qu'on éprouve dans les Alpes. La chaleur solaire peut être comparée en tant que *quantité*, à celle qui est émise par une fournaise quelconque; la chaleur que le montagnard supporte sur les neiges des Alpes, est certainement moins intense que celle à laquelle sont exposés beaucoup de nos ouvriers dans des opérations indus-

1. La réverbération de la lumière solaire sur les neiges et la glace, et surtout sur les neiges fraîches, fait éprouver aux parties non suffisamment garanties de véritables brûlures du premier degré avec rougeur érysipélateuse et formation d'ampoules. (*Note du trad.*)

trielles. Mais il paraît que la chaleur terrestre manque de cette *propriété*, qui donne aux rayons du soleil leur puissance. Le soleil est incomparablement plus riche en ce que l'on appelle les rayons chimiques, que ne le sont nos feux, et il est probable que cette irritation de la peau est due surtout à ces rayons chimiques. Il est possible que l'air vif des hauteurs ait aussi une certaine influence. J'ai essayé la glycérine, comme remède contre la brûlure du soleil, mais sans succès. La pommade pharmaceutique pour les lèvres est aussi complètement inutile, mais le cold cream pur, dont plus d'une fois un ami m'a donné une provision, est un excellent spécifique.

Après beaucoup de peine nous atteignons l'arête — d'où l'on jouit d'une vue merveilleuse — qui forme la ligne de séparation entre le glacier du Rhône et celui de Trift ¹.

1. Sept ans auparavant, M. Muxley et moi avions essayé d'atteindre ce col du côté opposé

En avant et en arrière de nous, sur plusieurs milles de longueur, les nevés s'étendaient en descendant jusqu'au point où la glace grise émergeant de sa couverture blanche, indiquait la réunion des champs de neige et du glacier; nous avons péniblement marché pendant plusieurs heures sous les rayons brûlants du soleil et nous étions dévorés de soif. Il y avait :

« Water, Water everywhere,
But not a drop to drink. »

De l'eau, de l'eau partout,
Mais pas une goutte à boire.

Lorsqu'on la mettait dans la bouche, la glace se liquéfiait si lentement et la perte de chaleur des tissus environnants était si douloureuse, que ce rafraîchissement était pire encore que la complète abstinence. Au milieu même de cette eau devenue solide on pouvait mourir de soif. A quelque distance au-dessous du col, du côté du Rhône, le bruit mu-

sical du liquide qui tombe se fit entendre, nous nous rapprochons des rochers d'où l'eau s'échappait et nous nous rafraîchissons avec bonheur. Le jour était déjà fort avancé, la région où nous nous trouvions était sauvage et solitaire, mais poussé par ce sentiment qui m'a souvent fait errer seul dans les Alpes, je quittai brusquement mes compagnons et cheminai rapidement vers le bas du glacier. Notre guide m'avait prévenu qu'avant d'arriver à la chute du glacier du Rhône, il me fallait abandonner la glace et atteindre le Grimsel, notre destination, en longeant la base du pic appelé Nageli's Grätli. Après avoir marché sur la glace pendant quelque temps, je pris par les rochers qui la bornent, et gravissant la montagne en ligne oblique, me trouvais parmi les rocs qui s'élèvent entre le passage du Grimsel et le glacier du Rhône.

C'était un lieu d'une extrême désolation; et j'eus bientôt de sérieuses raisons de mettre en doute la sagesse de m'y trouver tout seul.

Néanmoins la difficulté éveille souvent des forces, dont sans elle, nous ne nous douterions point. La chaleur du jour m'avait accablé, mais parmi les rochers la fatigue s'évanouit et la nécessité même d'éviter la nuit au milieu de ces solitudes me fit retrouver ma lucidité d'esprit et toute ma vigueur physique.

J'atteignis la crête, et bientôt un mince ruisseau m'offrit sa compagnie que j'acceptai; il recevait dans sa course différents tributaires, et formait un petit lac bien entouré de rives neigeuses. Le ruisseau quittait ce lac notablement augmenté en volume; je suivis ses rives jusqu'à ce que se précipitant au-dessous d'une paroi de granit, il versât ses eaux au pied des rochers polis par les glaces, qui s'élèvent au-dessus du Grimsel. Je fis halte pendant quelques instants au bord de cette paroi de granit. L'hospice était en vue, mais les précipices qui m'en séparaient paraissaient terriblement dangereux. Rien n'est plus désagréable que ces parois polies

par les anciens glaciers; même avec des inclinaisons modérées, comme on peut l'apprendre par expérience sur la Höllenplatte ou sur quelque autre rocher poli dans la vallée de Hasli, elles ne sont point faciles. J'ai à peine besoin de dire que l'inclinaison des rochers qui entourent le Grimsel est loin d'être modérée; ils sont au contraire extrêmement roides.

Il était pour moi du plus haut intérêt de savoir comment j'arriverais en bas de ces murailles lisses et verticales; le jour était trop avancé, et je connaissais trop peu la contrée pour qu'il me fût permis de chercher un passage plus facile; à droite ou à gauche, je n'en voyais aucun. Les parois au-dessous de moi, étaient entrecoupées de loin en loin, par des fissures ou par d'étroites corniches couvertes çà et là de maigres touffes d'herbe. Le problème était donc de descendre de fissure en fissure et de corniche en corniche. Une colère salubre excite l'esprit lorsqu'il

est ainsi mis au défi, et aidé par cette excitation, un examen attentif, pourra permettre de vaincre des difficultés qui auparavant semblaient insurmontables. Peu à peu je descendis plus bas, étudiant attentivement les rochers qui sont au-dessous de moi. Les touffes d'herbes m'aidèrent pendant quelques instants, mais à la fin j'atteignis un rocher sur lequel aucune végétation amie ne pouvait croître. Cette paroi entièrement lisse, était suivie par d'autres tout aussi difficiles. Il ne pouvait être ici question d'une glissade. Un moment, je reportai mes regards en haut, songeant à la retraite, mais j'étais pressé par la chute du jour. Au milieu de cette surface unie, faisait saillie une corniche d'environ quinze pouces de long sur quatre de profondeur. Une fois sur cette saillie, je vis que je pourrais continuer obliquement vers la gauche et atteindre de nouveau les touffes d'herbes. Empoignant le rocher avec mes deux mains je me laissai glisser aussi loin que la longueur de

mes bras le permettait, puis je lâchai mon point de suspension. Les clous des souliers ne purent mordre le roc, les mains moins encore, et j'arrivai sur la corniche avec une violence qui m'étourdit. J'atteignis ensuite au milieu du rocher une bande de gazon qui se terminait par un rapide et étroit couloir. La partie que je pouvais voir était traversée par trois corniches horizontales. Rien ne s'offrait à moi comme point d'appui sur les côtés, mais je pensais que par le frottement, la descente pourrait être suffisamment régularisée pour que j'arrivasse sans trop de mal à chaque corniche successive. Une fois parti cependant, mon allure devint d'une rapidité excessive, je passai comme un trait par-dessus la première corniche, une secousse peu agréable marquant seule mon passage; je tâchai de me cramponner contre le roc, mais la seconde corniche fut franchie comme la première. La situation commençait à devenir alarmante, aussi fis-je un effort désespéré

pour arrêter ma course : mes bretelles se détachent, mes habits se déchirent, mes poignets et mes mains sont écorchés et meurtris, et mes genoux douloureusement froissés. Je parviens cependant à m'arrêter et là finit toute difficulté sérieuse. J'étais tout en nage, mais un peu plus bas je découvris une remarquable caverne dans le flanc de la montagne; une eau pure tombait goutte à goutte du haut de la voûte dans un bassin limpide. Le liquide glacé me rendit bientôt une température plus convenable, et je me sentais tout à fait reposé quand j'entrai dans l'hôtel du Grimsel; mais un singulier effet physiologique se manifesta lorsque je voulus parler: l'action du cerveau sur les lèvres était tellement affaiblie que je pus à peine me faire comprendre.

III

Mon guide Bennen vint au Grimsel le matin suivant. Incertain de mes propres mouvements cette année-là, je l'avais autorisé à prendre un autre engagement qu'il lui fallait maintenant remplir. Il y avait une nuance de reproche dans sa voix lorsqu'il me demanda pourquoi son « Herr professor — Monsieur le professeur » l'avait abandonné. Il n'avait pas à craindre cela : un guide d'une habileté éprouvée, dont les haditudes vous sont connues, qui vous connaît et qui a confiance en vous, est sans prix dans les Alpes. Bennen était tout cela et plus encore pour moi. Comme grimpeur il était sans rival, et il ajoutait à sa force, à son courage et à son adresse toutes les qualités d'un gentleman. Il était maintenant prêt à nous accompagner par l'Oberaarjoch à l'Æggischhorn. Au ma-

tin du 22, nous prenons congé du triste hôtel du Grimsel, gagnons le glacier inférieur de l'Aar, traversons de désagréables amas de débris, et gravissons les pentes du côté opposé. Le glacier de l'Oberaar est renfermé dans une vallée plus élevée et il nous fallait maintenant en parcourir la surface unie.

La matinée était menaçante; de capricieux rayons de soleil erraient sur la glace environnante, voilés de temps à autre par des nuages qui fuyaient rapidement. Le Joch était baigné par la brume qui se déchirait par instants et permettait à une étrange lumière de se jouer sur le col. Sur le sommet exposé au vent nous prenons un peu de nourriture et nous nous attachons à la corde. Ici comme dans maint autre endroit, je cherchai dans le brouillard les *vésicules* de de Saussure, mais je ne pus les apercevoir. Aussi longtemps que nous fûmes sur le côté bernois du col, Bennen permit à Jann de prendre la tête; mais maintenant que nous

descendons dans le Valais ou plutôt dans le brouillard qui le remplit, le guide valaisan devient chef de file. Je connaissais bien le glacier de Viesch, mais je ne pouvais comprendre comment Bennen se tirerait de ces difficultés sans points de repère. Je lui demandai si, le brouillard continuant, il pourrait trouver son chemin sur le glacier. Il y avait quelque chose d'heureux dans la voix de Bennen et il eut un sourire dans lequel se montrait la conscience de sa force et ses sentiments affectueux, lorsqu'il se retourna pour dire :

« *Herr, ich bin hier zu hause, der Vieschergletscher ist mein heimath.* — Monsieur, je suis ici chez moi, le glacier de Viesch est mon domaine! »

Nous descendons en suivant les rochers du Rothhorn, afin d'éviter les crevasses du glacier. Soudain nous passons du brouillard le plus épais à l'air le plus limpide : nous avons traversé la plaine de nuages et trouvé

une atmosphère transparente entre celle-ci et le glacier. L'épaisse couche de brouillard qui se trouvait au-dessus de nous, était par instants déchirée par le vent qui enroulait des masses de nuages détachés, autour des hautes sommités. Ce phénomène indiquait l'existence de courants contraires, et le tonnerre qui est le compagnon ordinaire, sinon le produit de lutttes semblables, commença à retentir parmi les rochers. La neige du glacier était suffisamment épaisse pour recouvrir les crevasses et permettre ainsi une allure rapide, mais peu à peu s'ouvrent les fissures qui nous forcent à retourner au rocher. Ceux-ci à leur tour deviennent impraticables. Nous laissant glisser le long d'une chute d'eau, bien connue des grimpeurs de cette région nous arrivons de nouveau sur la glace déchirée ici en gouffres entrecroisés dans tous les sens. Nous traversons ce labyrinthe aussi longtemps que cela est nécessaire, et à la fin nous nous échappons vers le flanc de la

montagne. Les premières larges gouttes d'eau tombent déjà, quand nous atteignons un pan de rocher avancé qui nous offre un abri. Nous le quittons trop tôt, trompés par une traîtresse bande bleue qui se montre dans le ciel et nous sommes trempés à fond en atteignant l'Æggischhorn.

Cette course fut la dernière que je fis avec Bennen. Au mois de février de l'année suivante, il fut tué par une avalanche sur le Haut de Cry, montagne des environs de Sion¹.

Ayant à travailler, je restai près d'un mois à l'Æggischhorn, en 1863. Ma place favorite pour me reposer et pour écrire était un lieu situé sur le flanc de la

1. Une somme d'argent fut recueillie en Angleterre pour la veuve et les sœurs de Bennen. M. Hawkins, M. Tuckett et moi, nous fîmes élever à sa mémoire, un petit monument dans le cimetière d'Ernan. La surveillance des travaux fut confiée à un prêtre, ami de Bennen qui, malgré ses bonnes intentions, ne remplit son mandat que bien médiocrement.

montagne à environ une heure à l'ouest de l'hôtel, d'où le groupe puissant des Mischa-bel, du Cervin et du Weisshorn était pleinement en vue. Un jour je restai en cet endroit plus longtemps que d'habitude, fasciné par la beauté du ciel couchant. Pendant toute la journée, les montagnes étaient demeurées admirablement claires, mais vers le soir un nuage s'établit sur le Dôme, et peu à peu le vent l'étendit en une étroite banderole. Rien n'est plus beau que l'effet de la lumière rouge du couchant sur ces longues lignes de nuages. Sans cesse dissipées, mais constamment renaissantes, elles brillent avec l'intensité des flammes. Peu à peu la banderole se rompit, et, comme cela arrive à une veine liquide lorsqu'elle est trop allongée, ses débris formèrent une série de renflements réunis les uns aux autres par de minces filaments. Je suivais attentivement du regard les progrès de cette couleur rose dont l'intensité devenait de plus en plus forte, et j'attendis la

pâleur de mort qui lui succède avant que l'idée me vînt de retourner à mon hôtel.

En y arrivant je trouvai la servante tout en larmes : cette femme au tempérament nerveux, parlait vivement avec les autres voyageurs de l'absence de deux dames et d'un monsieur, qui avaient quitté l'hôtel le matin même sans guide, et qui devaient se trouver surpris par la nuit sur la montagne. M. Wellig, le maître de l'hôtel, était également consterné :

« Je leur avais recommandé de prendre un guide, mais ils n'ont pas voulu m'écouter et maintenant les voilà perdus !

— Mais il faut les retrouver, dis-je ; tout au moins, il faut les chercher. Qui avez-vous ici pour nous aider ? »

Trois vigoureux jeunes gens s'avancèrent immédiatement. J'envoyai deux d'entre eux sur la montagne par la route ordinaire jusqu'au lac Maërljelen ; je pris le troisième avec moi pour longer le cours d'eau de l'Æggisch-

horn. Après quelque temps de marche nous arrivons à un petit vallon où le son des clochettes, annonçait la présence de quelques chalets. On y avait aperçu le matin même nos voyageurs, mais on ne les avait pas vus revenir. Les berges du ruisseau s'élevaient à certains endroits verticalement à vingt ou trente pieds. Je pensai que quelque glissade malencontreuse pouvait avoir eu lieu ici, et pour faire face à l'éventualité d'avoir à porter un homme blessé, j'emmenai en plus, un jeune homme fort et vigoureux qui se trouvait aux chalets. Nous appelions tout en marchant, mais les échos seuls nous répondaient. Nous avançons d'un pas rapide, et grâce à la lueur douteuse du crépuscule nous faisons de fréquents faux pas. Chacun de nous se trompait de temps à autre, prenait l'onde grise du ruisseau pour le sentier qui le longe, et mettait souvent les pieds dans l'eau. Nous nous proposons de remonter jusqu'aux chalets du lac Maërljen, mais avant de quitter le

ruisseau nous fîmes halte, et dirigeant nos voix vers le bas de la montagne, nous poussâmes un dernier cri d'appel. Un faible son, qui ne pouvait être dû à un écho, arriva jusqu'au haut du vallon; nous l'entendîmes tous, quoiqu'il pût à peine être distingué du murmure du ruisseau voisin. Nous descendîmes l'alpe à toute vitesse, et après un instant nous appelâmes de nouveau. Plus distincte que la première fois, mais bien faible encore, nous arriva d'en bas la réponse. Nous continuâmes rapidement, et bientôt nous pûmes nous assurer que le son n'était pas seulement celui d'une voix humaine, mais encore que cette voix répondait en anglais. Ainsi encouragés, nous tournons vers la gauche, et indifférents à la perspective d'être mouillés, nous nous précipitons dans le torrent qui s'échappe du lac Maërljen. Arrivés tout près du glacier de Viesch nous découvrons ceux que nous cherchons. Les deux dames, rendues de fatigue, étaient assises sur le seuil

d'un chalet abandonné et le monsieur, non loin de là, était couché sur un rocher.

Il était parti avec une entorse au pied, et tous les touristes savent combien les rampes de l'Æggischhorn sont éprouvantes, même pour les tendons les plus solides. Il avait perdu son chemin et dans ses efforts pour le retrouver, il avait fait une ou deux chutes assez sérieuses. Finalement renonçant à sa tentative, il s'était résigné à rester là où nous l'avions trouvé. Je ne sais trop quelles eussent été les conséquences d'une nuit passée à un tel endroit; atteindre l'Æggischhorn ce soir-là était impossible, les dames étant trop épuisées: j'essayai d'ouvrir la porte du chalet, mais la trouvai fermée à clef. Une hache de glacier en eut cependant bientôt fait sauter les gonds et forcé l'entrée. Il y avait quelques fagots de sapins à l'intérieur et un peu de vieux foin, qui, vu les circonstances, fournit aux dames un lit excellent. En quelques minutes un feu brillait et pétillait

dans la cheminée. Ayant ainsi mis nos promeneurs en sûreté, je retournai aux chalets où nous avons passé, leur envoyai du pain, du beurre, du fromage et du lait, et j'eus l'extrême satisfaction de les voir le matin suivant rentrer à l'hôtel sains et saufs.

Bientôt après cette aventure j'eus le plaisir de gravir la Jungfrau en compagnie du docteur Hornby et de M. Philpotts. Nous avons pour guides Christian Almer et Christian Lauener. Les premiers rayons du soleil levant doraient à peine le sommet lorsque nous l'atteignîmes. J'ai raconté cette ascension ailleurs, aussi n'en dirai-je rien de plus ici.

IV

A mon retour de l'Æggischhorn en 1863, la santé de mon ami Huxley réclamait l'air des montagnes et je le suivis sur les colli-

nes du Cumberland. J'avais si récemment perdu de vue les scènes de la Suisse, qu'elles étaient encore présentes à mon esprit; j'eus donc l'occasion de constater si ce souvenir diminuait le plaisir que me causaient les paysages anglais. Je n'ai point trouvé que ce fût le cas. Peut-être bien l'influence morale qui embellissait pour moi lacs et montagnes y fut-elle pour quelque chose, mais j'ai rarement joui davantage d'une course comme de celle que nous fîmes le long des sommets de Fairfield, depuis Ambleside jusqu'à Grisedale-Tarn. Nous gravâmes Helvellyn et, grâce à l'hospitalité d'une réunion de touristes que nous trouvâmes au sommet, nous pûmes contempler la montagne sans éprouver les désagréments de la faim. Nous trouvâmes cette vue très-belle : Striding-Edge, Swirling-Edge, Red-Tarn et le Catchedecam réunis avec le pic d'Helvellyn, forment un groupe d'une grande majesté. Un orage violent s'étendait sur Stri-

ding-Edge, et à cause des souvenirs que ce lieu évoque, je choisis cette route pour descendre, pendant que mon compagnon, plus prudent, s'en tint au sentier mieux tracé de Swirling Edge. A Ulswater, nous eûmes le plaisir de rencontrer un éminent dignitaire de l'Église et ses deux charmantes filles. Il désirait traverser les montagnes pour se rendre à Ladore, et quoique ignorant le chemin, nous nous chargeâmes de les y conduire. L'offre fut acceptée et nous fîmes alors un nouveau passage, qui fut appelé pour cette raison le *col du Doyen*. Le récit des incidents de cette expédition fut plus tard illustré par Huxley. Emerson, qui abonde en sages maximes, parle du vaste terrain neutre qui peut être occupé, à leur avantage commun, par des hommes d'habitudes et de pensée bien différentes. Le jour dont je parle, il sembla n'y avoir aucunes limites à la région intellectuelle, sur laquelle, le doyen et ses guides purent errer sans dissi-

dences ni collisions. En présence de ces montagnes et de ces marais, aussi bien qu'en face du gâteau d'avoine qui composa notre déjeuner, nous partageâmes une commune allégresse.

V

En 1864, certaines gorges des Alpes m'intéressèrent vivement, parce que leur origine était alors très-discutée. Ayant beaucoup entendu citer la Via Mala, comme exemple d'une fissure produite par un tremblement de terre, j'allai la visiter ainsi que les gorges de Pfeffers, de Bergun et de Finsteraarschlucht, et plusieurs autres moins remarquables. Partout j'arrivai à la même conclusion, c'est-à-dire que les tremblements de terre n'ont absolument rien à faire avec la formation de ces gouffres étonnants, mais que tous ont été creusés à travers les rochers

par l'eau courante. Je traversai le superbe col de Schien, de Thusis à Tiefenkasten, et de là j'allai en diligence par le col du Julier à Pontresina.

Le paysage de l'Engadine tient à la fois par son caractère et par sa position géographique, le milieu entre celui de la Suisse et celui du Tyrol, réunissant au plus haut degré la majesté de l'un et la beauté de l'autre. Pontresina occupe une belle position sur la route de Bernina, à environ 6000 pieds au-dessus de la mer. Des fenêtres de l'hôtel, la vue s'étend jusqu'en haut de la vallée du Rosegg. Dans le bas les sapins croissent avec vigueur, mais ils diminuent de taille à mesure qu'ils s'élèvent sur les hauteurs, jusqu'à ce qu'enfin, ils disparaissent entièrement, soit à cause de la rigueur de la température, soit parce que l'atmosphère ne leur procure plus une nourriture suffisante. Les arbres ne tirent de la terre elle-même, qu'une très-petite partie de leur nourriture, comme il

est facile de le constater d'après l'aridité absolue des rochers sur lesquels ils croissent et qui leur servent uniquement de support, pour élever de là leurs troncs dans l'atmosphère qui les nourrit. Le glacier de Rosegg termine la vallée; il est formé par les neiges de l'un des plus beaux groupes de montagnes de la Suisse entière.

Les bains de Saint-Moritz sont à environ une heure de distance de Pontresina; tous les étés, des centaines de Suisses, d'Allemands et un nombre toujours plus considérable d'Anglais s'y réunissent. L'eau contient de l'acide carbonique et une trace de carbonate de fer. Les étrangers boivent cette eau et se plongent dans les réservoirs. Les bulles d'acide carbonique, en s'échappant à la surface de la peau produisent un effet singulier; chaque bulle en se détachant cause un petit élancement; de là, la sensation de picotement qu'on éprouve dans cette eau. Les malades de Saint-Moritz, me firent songer à ce

prince d'Orient que son médecin avait persuadé de lancer avec le pied un ballon qui, disait-il, était enchanté. Le sage docteur savait que la foi jouit d'une puissance dynamique que ne possède pas la science. Par cette croyance, il excita l'activité du prince, lui fit faire un exercice salubre et le guérit ainsi de toutes ses misères. A Saint-Moritz il est probable que l'eau représente ce ballon enchanté; l'air et l'exercice sur ces hauteurs bien aérées, sont pour la plupart du temps, les vrais agents de la guérison.

Au moment où nous passâmes à Saint-Moritz, M. le professeur Hirst et moi, la salle à manger de l'établissement des bains était pleine; toutes les fenêtres étaient fermées, et en bas de chaque carreau ruisselait la vapeur condensée produite par la respiration. Cette société et le lieu où elle se trouvait renfermée, était un exemple frappant de cette vérité, que l'habitude modifie la nature humaine. Grâce à l'habitude, ces personnes se

trouvaient agréablement dans la même atmosphère où un Anglais, plus habitué au grand air, eût été menacé d'asphyxie.

Mon ami Hirst et moi, devions nous retrouver sans rendez-vous spécial à Pontresina cette année-là, et quoique n'ayant fixé aucun jour en particulier, chacun de nous entra dans le village à un quart d'heure d'intervalle. Il était nécessaire d'éclaircir quelques points sur les mouvements du glacier ; nous prîmes donc dans ce but les instruments nécessaires avant de partir pour l'Engadine ; nous emportions aussi avec nous bien d'autres travaux à terminer, mais notre premier soin fut de nous débarrasser du *vieil homme* fatigué et usé, que nous amenions d'Angleterre, pour le remplacer par une enveloppe nouvelle.

Il y a vingt-quatre ans, Meyer de Heilbronn, avec cette puissance du génie qui sait tirer de grandes lois des faits les plus minimes, fit remarquer que le sang est *l'huile de la vie*,

et que l'effort musculaire est produit par la combustion de cette huile. Les récentes recherches d'hommes éminents ont complètement prouvé la réalité de l'induction de Meyer. Les muscles composent le mécanisme par lequel le pouvoir dynamique des substances nutritives est mis en action. Néanmoins le corps entier, quoique plus lentement que le sang, se consume peu à peu. Comment le sentiment de l'identité personnelle peut-il se conserver malgré cette fuite des molécules ? La matière est nécessaire à l'homme, tel que nous le connaissons, pour qu'il ait conscience de lui-même ; mais la matière peut être entièrement renouvelée dans un temps donné, sans que la conscience de soi-même éprouve aucune altération. L'oxygène qui s'en va semble murmurer son secret à l'oxygène qui le remplace, de telle sorte que le *non moi* s'altère et se renouvelle, pendant que le *moi* demeure intact. C'est la persistance de la *forme* dans le groupement des

molécules, et non la persistance de ces molécules elles-mêmes qui est la cause de la croyance à l'identité. La vie est semblable à une vague qui, à deux instants successifs, n'est jamais composée des mêmes particules.

Les anciens lits des lacs alpestres témoignent directement contre les théories d'érosions et de convulsions, qui en 1864, furent le sujet de discussions géologiques. On les trouve dans presque toutes les vallées des Alpes ; ils consistent en une plaine nivelée, formée par les sédiments lacustres, avec un barrage en dessous, qui constituait autrefois la digue du lac. Ces barrages sont maintenant rompus et une rivière s'échappe par l'entaille. Comment eut lieu cette rupture ? Ce fut là une question chaudement discutée il y a cinq ou six ans. Quelques-uns supposaient que ces ouvertures avaient été produites par des tremblements de terre ; s'il n'en existait qu'un ou deux exemples, cette hypothèse

aurait probablement empêché l'examen plus approfondi des faits qui la renversent entièrement ; mais des crevasses semblables existent par centaines dans les Alpes, et l'on ne peut sans absurdité, dans chacun de ces cas, invoquer un tremblement de terre pour rompre la digue et faire écouler les eaux. Il existe près de Pontresina, un exemple frappant d'une barrière rocheuse, derrière laquelle s'étend le lit d'un lac, tandis qu'assez près du village pour qu'on en entende le murmure, une rivière s'élance à travers l'ouverture qui coupe la digue de part en part. Nous avons souvent constaté avec le professeur Hirst, du haut du pont qui est jeté sur cette gorge, les traces de l'usure aqueuse depuis le fond jusqu'aux parties les plus élevées. La nature de la roche ne se prête pas à la conservation des traces les plus légères de l'action de l'eau, mais les plus grandes entailles sont très-visibles ; comme dans tous les autres cas que j'ai pu observer, nous avons ici

une brèche produite par l'érosion des eaux.

La même théorie peut être étendue aux Alpes elles-mêmes. Cette contrée fut une fois recouverte par les eaux de la mer, et depuis le moment où elle émergea, jusqu'à nos jours, elle a constamment été soumise au travail de l'érosion. Il n'y a pas de doute que, lorsque la croûte terrestre se souleva, les pressions et les efforts mis en jeu, ne produisirent quelquefois des ruptures et des plissements, qui donnèrent leur direction à la glace et à l'eau, lesquelles plus tard vinrent modeler les Alpes. Lorsque du haut des sommets élevés, l'œil s'est accoutumé à considérer dans leur ensemble de grandes lignes de montagnes, lorsque l'esprit est devenu capable de résister à la tendance d'établir des lois générales d'après quelques exceptions, on acquiert de plus en plus la conviction, qu'aucun autre agent connu si ce n'est la glace et l'eau, n'eût pu donner aux Alpes leurs formes actuelles. En outre

les plaines qui s'étendent à leurs pieds sont couvertes des débris dus à ces érosions. Si ces montagnes étaient modelées assez régulièrement pour que, leurs dimensions en hauteur et leurs inclinaisons, apparussent aux regards dans de justes proportions, cette conviction s'imposerait tout d'abord et d'elle-même à l'esprit. L'étude de quelques-uns des reliefs du musée de Jermyn Street prouvera en partie ce que j'avance. Les *cônes de sable* des glaciers sont souvent extrêmement instructifs au point de vue de la *sculpture* des montagnes. Le glacier d'Unteraar et de Gôrner abondent en phénomènes de ce genre. Le 20 juillet 1864, je trouvais un beau groupe de ces cônes sur le glacier du Morteratsch : c'était un relief parfait des Alpes. Je pus y découvrir en petit, chacun des pics qui m'étaient connus ; l'un d'eux surtout représentait les Mischabel à la perfection. Comment se produisent ces montagnes en miniature ? Un ruisseau du glacier dépose

du sable qui protège la glace sous-jacente contre l'action du soleil. La glace environnante fond tandis que le sable reste disposé en monticules. Mais l'élévation n'est pas d'une régularité mathématique, car la couche de sable n'est point partout de la même épaisseur. Quelques parties demeurent plus élevées que les autres : de petits ruisseaux descendent les pentes, emportant partiellement la terre et permettant ainsi à l'action du soleil de se faire sentir jusqu'à un certain point sur la glace. De cette façon le sommet reste protégé par la plus grande épaisseur de sable; le monticule s'élève de plus en plus relativement à la glace environnante. Tout autour cependant, à mesure qu'il grandit, de petits ruisseaux se mettent en œuvre, usant eux-mêmes la glace en secondant l'action du soleil, jusqu'à ce qu'enfin le tas de sable soit modelé en collines et en vallées qui semblent être une véritable imitation des Alpes elles-mêmes.

Il y a dans cette action séculaire des petites causes une grandeur qui surpasse celle d'un cataclysme. Que de temps a dû s'écouler pendant l'exécution de cette sculpture colossale ! Il est certain que cette idée pourrait être poussée plus loin encore et qu'on pourrait se dire : combien de temps n'a-t-il pas fallu avant que la terre amollie, ait acquis sa solidité actuelle ! Mais des périodes aussi vastes, ne se montrent pas dans toute leur grandeur à notre esprit incapable de les comprendre ; elles nous étonnent, mais ne nous impressionnent que médiocrement. La genèse des montagnes est mieux du domaine de notre intelligence, et la majesté de l'œuvre est d'autant plus grande que nous pouvons en partie la comprendre. Un rocher qui roule du haut d'une montagne, une avalanche qui se précipite, une cascade qui tombe dans un gouffre, nous font peut-être mieux comprendre la puissance de la gravitation, que les mouvements des étoiles. Quand l'in-

telligence est en jeu et que le calcul est nécessaire à la conception d'une idée, la vivacité de l'émotion cesse d'être proportionnelle à la grandeur du phénomène.

Le pic Languard quoique haut de onze mille pieds, est une montagne faite pour les dames; mais pourquoi me laisser aller à parler ainsi? Il y a de par le monde une miss Walker, qui a gravi la plupart des montagnes remarquables de la Suisse; ce fait renverse toute théorie sur la supériorité de l'homme en fait d'ascension, et cela aussi sûrement que l'existence d'un George Eliot et de plusieurs miss Beckers, renverse les droits de celui-ci à la supériorité intellectuelle. S'il m'était permis, entre parenthèses, de dire quelques mots sur ce sujet, ce serait pour rappeler aux rois de la création, que quoique en réalité pendant des siècles les femmes aient laissé aux hommes non-seulement le privilège de voter aux élections, d'écrire la meilleure philosophie et les

meilleures mathématiques, mais aussi de produire la meilleure poésie, la meilleure musique, et même la meilleure cuisine, il ne faut point oublier quelle est la *valeur* de la femme au point de vue de la race. Aucune mère ne peut laver ou allaiter son enfant, sans que *la marque* du lavage et du nourrisage ne soit imprimée sur les molécules de son cerveau; et cette marque, conformément aux lois de l'hérédité, se transmet à sa fille. Donc la femme de nos jours subit non-seulement une déviation aux instincts maternels qui lui sont propres, déviation qui est la conséquence des occupations intellectuelles auxquelles elle se livre, mais les penchants dont elle hérite, agissent sur son esprit comme un galvanomètre multiplicateur, pour augmenter indéfiniment l'intensité de cette déviation. Nos filles ne sont point exemptes de ce trouble transmis par hérédité. Elles ont une tendance innée qui les éloigne de l'amour instinctif pour l'enfance. Mais je

ne voudrais point avoir l'air de tourner en ridicule une chose grave; tout en ressentant avec la vraie population féminine de l'Angleterre, une profonde antipathie pour le développement exagéré du moderne *amazonisme*, je tiens à exprimer ma foi dans la capacité de la femme à saisir tout ce qu'a accompli l'intelligence de l'homme et à en jouir largement. Je souhaite sincèrement le succès à celles qui travaillent à développer ces capacités par des exercices salutaires. — Mais les dames elles-mêmes me détournent de la montagne des dames, le Piz Languard.

Je gravis celui-ci le 25 juillet. Du sommet on jouit d'une très-belle vue; le ciel était clair au-dessus de moi, mais dans quelques directions, de noires nuées semblaient s'abattre sur les montagnes. Le groupe de la Bernina était en plein soleil, et sa gracieuse beauté dépasse toute description. Les impressions que l'âme reçoit sont d'autant plus

vives qu'elles sont plus variées ; c'est le courant intermittent et non le courant continu qui excite les nerfs, aussi peut-on dire, que la plus grande partie de l'intérêt qu'offrent les Alpes, dépend des caprices de l'atmosphère.

Le glacier de Morteratsch présente des scènes grandioses à ceux qui l'explorent dans ses parties élevées. Sa zone moyenne est tourmentée et crevassée, ce qui rend plus grande encore la calme beauté de ses champs supérieurs. Ce fut sans presque nous y attendre que Hirst et moi, entrâmes dans cette région un certain dimanche de juillet, et que nous l'explorâmes jusqu'au chaos de neiges crevassées qui descend du Piz Bernina et des sommités voisines. Les montagnes elles-mêmes n'étaient voilées par aucun nuage, elles semblaient incrustées dans le ciel bleu qui répandait des teintes délicates sur leurs ombres vigoureuses. Nous passâmes quelques heures délicieuses sur cette belle plaine de

glace, prêtant l'oreille aux rugissements des *Moulins*¹ et à la course rapide des ruisseaux.

Au centre du glacier de Morteratsch court une morraine médiane qui, dans les régions supérieures, n'est qu'une simple bande de débris, et qui plus loin recouvre la base entière du glacier. Comment peut-on expliquer cet élargissement de la morraine? M. Hirst et moi, plantâmes trois rangs de piquets en travers du glacier, un premier en haut, un second à la partie moyenne et le troisième vers la base. En cent heures, les pieux du centre des trois lignes avaient progressé de la manière suivante :

N° 1. — Ligne la plus haute. . . . 56 pouces.

N° 2. — Ligne du milieu. . . . 47 —

N° 3. — Ligne inférieure. . . . 30 —

Si nous avions établi une ligne inférieure encore à celle du n° 3, nous eussions obtenu une vitesse moindre.

1. Voir la note, page 150.

Ces mesures prouvent que la base ou, comme on l'appelle quelquefois, le *front* du glacier, se meut moins rapidement que les parties supérieures. Un bloc de pierre ou un tas de débris par exemple, situé sur la partie du glacier traversée par la ligne n° 4, se rapproche d'un autre bloc placé sur la ligne n° 3, avec une vitesse de vingt-six pouces par cent heures. Ces blocs et ces débris doivent donc s'entasser de plus en plus, à mesure qu'ils se rapprochent du front; de là vient à la base même du glacier, cette énorme accumulation de pierres et de débris. M. Studer, le très-distingué professeur de Berne, a fait une objection à la théorie d'une action érosive des glaciers sur leurs lits. Il prétend que les extrémités des glaciers de Chamounix, d'Arolla, de Ferpecle et de l'Aar, n'offrent aucune tendance à s'enfoncer dans le sol. La raison en est, qu'aux points choisis par le professeur Studer, les glaciers sont presque stationnaires. Pour observer l'effet

de labour ou l'action érosive de la glace, il faut l'étudier là où le soc est en mouvement et non point dans les lieux où il est comparativement immobile. En réalité le front du glacier repose souvent sur les débris que ses parties élevées ont arraché du sol.

V

Pendant que nous étions à Pontresina, M. Hutchinson de Rugby, M. Lee Warner et moi, nous nous réunîmes pour faire notre mémorable ascension au Piz Morteratsch. C'est une très-belle montagne, et auparavant nul ne se serait douté que cette ascension pût offrir quelque danger. Le hardi Jenni, l'homme le plus courageux de Pontresina, était mon guide et Walter, le *guide chef* officiel, fut pris par mes compagnons. Nous partons le matin du 30 juillet, un peu après quatre heures, avec un ciel douteux sur nos

têtes. Il est rare qu'au commencement d'une excursion dans la montagne, la conversation soit bien vive; on en est en général ou endormi ou fort grave à cette heure matinale. Nous traversons silencieusement les magnifiques bois de pins de la vallée de Rosegg, observant anxieusement le jeu des nuages autour des hauteurs environnantes. Plus haut, une source jaillit du fond de la vallée aussi transparente et presque aussi considérable que celle qui donne naissance à la rivière d'Albula. Les traces des anciens glaciers sont partout présentes, et la vallée est couverte d'une épaisse couche de débris que la glace a laissés derrière elle. Une ancienne moraine, si considérable qu'en Angleterre elle pourrait prendre rang parmi les montagnes, forme une barrière en travers de la partie supérieure de la vallée. A une certaine époque, ce fut probablement la digue d'un lac, mais elle est maintenant traversée par la rivière qui s'échappe du glacier

de Rosegg. Ces monuments élevés par les anciennes glaces sont, à l'esprit, ce qu'est à l'œil un horizon lointain : ils reposent l'imagination en même temps qu'ils lui font éprouver du plaisir.

La matinée, comme je l'ai dit, semblait menaçante, mais le vent était bon ; aussi peu à peu les nuages se divisent et de plus grands espaces bleus se montrent au-dessus de nous. Nous nous arrêtons aux chalets de Rosegg pour y boire du lait, ensuite nous tournons l'épaule d'une colline, tantôt marchant sur la moraine du glacier, tantôt sur les pentes gazonnées voisines, puis sur des rampes rocheuses couvertes des débris descendus des hauteurs. Deux chemins sont ouverts devant nous : l'un facile, mais long, l'autre plus court mais fort roide. Walter est pour le premier, Jenni pour le second, chacun choisissant une voie en harmonie avec son caractère. A ma satisfaction Jenni l'emporte, et nous escaladons ces rochers rapides

et glissants. Arrivés en haut nous nous trouvons au bord d'un champ de neige étendu ; nous déroulons notre corde et bientôt nous sommes reliés par elle à une destinée commune. Dans ces hautes régions, les champs de neige déploient une beauté et une pureté que le touriste qui reste dans les parties inférieures ne peut soupçonner. Nous traversons crevasses et rimayes, montons de vastes collines de neige et longeons des murs de glace arrondis, du haut desquels pendent de grandes stalactites. Une à une ces éminences sont franchies et nous atteignons le rocher terminal à midi et demi. Sur ce rocher nous débouchons une bouteille de champagne, qui mélangé à la pure neige de la montagne, nous fournit un breuvage qui est dégusté avec un plaisir que le sybarite des villes ne saurait connaître.

Nous restâmes une heure au sommet, étendus sur des blocs de gneiss échauffés par le soleil. Par moment des voiles de nuages

nous mettaient à l'ombre et nous sentions alors la vivacité de l'air, mais en général nous étions égayés et réchauffés par les brillants rayons de l'astre. Les variations de l'atmosphère étaient remarquables : les blanches sommités se drapaient de nuées opalescentes qui ne restaient jamais dans la même situation. Les nuages sont très-différents les uns des autres au point de vue de la forme et des couleurs, mais jamais peut-être je ne les avais vus si beaux que ce jour-là. Ces transformations successives me faisaient passer de surprise en surprise et je doute qu'un montagnard exercé en ait vu souvent de pareilles.

Ces nuages, la plupart du temps, sont produits par le refroidissement de l'air causé par sa propre dilatation. Quand il est ainsi refroidi, les vapeurs humides dissoutes dans cet air et d'abord invisibles, sont précipitées ensuite en particules aqueuses. Chaque particule du nuage a absorbé en se

formant, un petit polyèdre de vapeur ; il suffit de réfléchir un instant, pour comprendre que le volume des particules du nuage, doit dépendre non-seulement du volume du polyèdre de vapeur, mais encore de la relation qu'il y a entre la densité de cette vapeur et celle de son liquide. Si la vapeur était légère et le liquide lourd, toutes choses égales d'ailleurs, la particule de nuage serait *plus petite* que si la vapeur était lourde et le liquide léger. Il doit y avoir évidemment une condensation plus grande dans le premier cas que dans le second. Il y a plusieurs liquides dont le poids n'est pas plus grand que celui de l'eau et dont la vapeur à volume égal pèse cinq ou six fois plus que la vapeur d'eau. Quand ces lourdes vapeurs sont précipitées en nuages, phénomène qu'on peut produire facilement d'une manière artificielle, on trouve que leurs particules sont beaucoup plus grosses que celles d'un nuage aqueux. Il est vrai que l'eau n'a

point d'équivalent sous ce rapport : sa vapeur est la plus légère des vapeurs, et c'est à ce fait qu'il faut attribuer la fine et délicate beauté des nuages de notre atmosphère.

Après une heure de halte, la corde dont nous nous étions débarrassés fut reprise et la descente commença. Jenni est l'homme le plus téméraire et le caractère le mieux trempé parmi les guides de Pontresina. La manière dont il fait taire tous les autres dans la conversation et dont il impose sa volonté, montre qu'il est de fait le dictateur de l'endroit. C'est un homme fort et puissant mais plutôt laid de figure ; son allure en montant est lente quoique son jarret soit infatigable. Il avait plusieurs fois exprimé le désir de faire une course avec moi, et je crois que ce jour-là il avait envie de nous montrer ce dont il était capable sur la montagne. Il fit deux choses téméraires dont une avec un plein succès ; mais il s'en manqua

de bien peu que l'autre n'eût une fin tragique. En descendant nous arrivons droit à une rimaye qui nous avait forcés en montant de faire un grand détour. Cette espèce particulière de crevasse se produit lorsque la partie inférieure d'une rampe neigeuse se sépare de la partie supérieure. Une fissure est ainsi formée entre les deux et souvent elle entoure la montagne entière comme un fossé d'une profondeur considérable. Walter était ici en tête et Jenni le dernier. Il était évident que Walter hésitait à traverser le gouffre, mais Jenni s'avança, et moitié par persuasion, moitié par autorité, il le fit asseoir sur la neige à quelque distance au-dessus de la crevasse. Je crois de plus qu'il le poussa quelque peu, en tout cas la pente était si roide, que le guide glissa jusqu'en bas avec une vitesse bien suffisante pour lui faire franchir le gouffre : chacun de nous après cela suivit cette agréable route. Le dernier, Jenni, déviant du chemin par nous tracé,

choisit volontairement la partie de la rimaye la plus large et bondit par-dessus, glissant comme Behemoth¹, en bas de la pente de neige de l'autre côté. C'était un exemple de cette connaissance pratique qu'un long séjour dans les montagnes peut seul donner et dans laquelle nos meilleurs grimpeurs restent bien loin de leurs guides.

Les pentes rapides qui suivent sont également descendues par glissades, après quoi nous marchons joyeusement sur des parties moins inclinées. Nous étions montés par le glacier de Rosegg et nous désirions descendre par celui de Morteratsch dont nous comptions faire notre voie de retour. Ce fut pendant cette descente que nous fûmes emportés sur le dos d'une avalanche, aventure que j'ai rapportée dans le *Times* du 4^{er} octobre 1864².

1. Animal fantastique du livre de Job, chap. xl. vers. 10 et suiv. (*Note du trad.*)

2. Voir également : *Alpine Journal*, vol. I, p. 437, et

VII

En juillet 1865, mon excellent ami Hirst et moi allâmes visiter Glaris, dans l'intention, si nous étions favorisés par les circonstances, de gravir le Taedi. Ayant eu cependant quelques difficultés avec les guides, nous abandonnâmes l'idée de cette expédition. Arrivés à Altorf par le col de Clausen, nous remontrons la route du Saint-Gothard jusqu'à Wasen, et là passant par le col de Gadmen, nous atteignons Susten tard dans la nuit. Nous avons fait halte pendant quelques instants à Stein, mais *la Rose de 1863* n'y était plus ! aussi continuons-nous notre route. En quittant Gadmen le lendemain matin, je fus accosté par un guide qui me de-

traduction française dans : *Les Ascensions célèbres* par Zurcher et Margollé, pag. 63. (*Note du trad.*)

manda si je connaissais le professeur Tyn-dall :

« Il s'est tué, disait cet homme, tué sur le mont Cervin. »

J'entends alors un récit détaillé de ma propre mort, et je reconnais bientôt, quoique les circonstances fussent erronées, que quelque chose de sérieux, sinon de terrible devait être arrivé. A Imhof, cette rumeur prend déjà plus de consistance, et plus loin la catastrophe du Cervin était dans toutes les bouches et dans tous les journaux¹. Mon

1. MM. Whymper, Hudson, Hadow et lord Douglas, avec les guides Michel Croz et les deux Taugwald de Zermatt, partent de ce village à cinq heures du matin le 13 juillet. Le lendemain ils atteignent heureusement le sommet du mont Cervin (4482 mètres) à une heure quarante minutes de l'après-midi. En redescendant, Hadow, peu habitué aux expéditions de ce genre, tombe sur Michel Croz, qui est lancé dans le vide, et tous deux entraînent Hudson et lord Douglas.... La corde se rompt entre ceux-ci et les Taugwald, et tous quatre sont précipités en bas de la montagne dans un abîme de 4000 pieds. Whymper et ses deux guides revinrent seuls à Zermatt. (Voir Zurcher et Margollé, *Les Ascensions célèbres*, p. 111 et suiv.) (*Note du trad.*)

ami et moi, poussons jusqu'à Mürren, d'où, après une tentative infructueuse pour passer le Petersgrat, nous nous rendons à Zermatt par Kandersteg et la Gemmi.

Des quatre victimes du Cervin, une seule n'avait pu être retrouvée. Dans un accident semblable, au moral comme au physique, les souffrances, selon moi, doivent être nulles; pendant les premiers instants, l'excitation ne laisse aucune place à la terreur, et la perte immédiate de la connaissance doit empêcher toute sensation de douleur. Il est probable qu'aucune mort n'est plus exempte d'agonie que celle qui est causée par une chute sur le flanc d'une montagne. *Prévue*, cette mort serait horrible, mais arrivant à l'improviste, elle est bien loin de l'être. J'avais cependant entendu parler d'autres douleurs et d'autres souffrances causées par cet accident; elles firent naître en moi le désir de ramener en bas la victime qu'on avait vainement cherchée (lord Dou-

glas). J'avais vu les constructeurs de la route à l'œuvre entre Saint-Nicolas et Zermatt, et je fus frappé de la rapidité avec laquelle ils perçaient les rochers pour faire jouer la mine. L'un de ces hommes forait un trou d'un pied de profondeur en moins d'une demi-heure dans un dur granit. Pour l'exécution de mon projet, j'étais déterminé à m'assurer les services de l'un de ces ouvriers. Aucun des guides de Zermatt ne voulait m'accompagner, mais l'un des Lochmatter, de Saint-Nicolas, était bien disposé à venir avec moi. Je l'envoyai à Genève pour acheter 3000 pieds de cordes, qui arrivèrent au temps voulu, sur des mules pesamment chargées. Des marteaux et des fleurets d'acier furent préparés; une tente fut disposée et tout cet appareil fut transporté à la chapelle du lac Noir. Mais le temps ne fut en aucune façon favorable à l'entreprise. J'attendis pendant vingt jours à Zermatt, faisant, il est vrai, de jolies excursions avec de bons

amis, mais seulement pendant les courts intervalles de beau temps qui s'écoulaient entre chaque orage. Ayant pris un engagement avec mon ami le professeur de la Rive, de Genève, ville où les savants suisses devaient tenir leur réunion annuelle en 1865, je me vis forcé de quitter Zermatt. Mon intention avait été de gravir la montagne jusqu'au point où la glissade avait eu lieu, et de fixer dans le rocher, à cet endroit, des anneaux de fer convenables; au moyen de cordes attachées à ceux-ci, je me proposais de me laisser descendre le long de la ligne suivant laquelle la chute avait dû avoir lieu. Il y avait dans mon projet encore d'autres détails, sur lesquels je n'ai pas besoin de m'appesantir maintenant, d'autant plus que le mauvais temps les rendit entièrement inutiles.

VIII

Pendant l'été de 1866, je me rendis d'abord à Engsteln, l'une des plus ravissantes stations des Alpes. Elle avait de plus à ce moment un double charme, car la belle jeune veuve qui tenait l'hôtel augmentait encore par sa bonté et ses soins les jouissances que nous procurait le monde extérieur. Un homme de Meyringen, du nom de Maurer, me servit de guide pendant quelque temps. Nous gravâmes ensemble le Titlis, montant directement du Jochpass sur les traces d'un chamois qui nous montrait le chemin. Le Titlis est un noble massif, et l'une des rares montagnes qui, tout en étant d'une hauteur modérée, supporte un majestueux manteau de neige. La vue qu'on a du sommet est des plus grandioses; j'y répétais, à l'aide d'un spectroscope de poche, les expériences de

M. Jansenn sur les raies d'absorption de la vapeur aqueuse. Le lendemain, je quittai Engsteln attiré par le Wellenhorn et le Wetterhorn, qui tous deux, tels qu'on les voit de ce point, revêtent une inexprimable grandeur. La voûte céleste était d'un bleu profond, tandis qu'une nuance légèrement plus claire vers l'horizon, indiquait seule l'augmentation de l'épaisseur de l'atmosphère dans cette direction. Le soleil était très-chaud; mais non loin de là se trouvait un clair ruisseau, qui s'élargissait çà et là en petits bassins rocailleux, dans lesquels je me plongeais de temps à autre, causant à mon guide de la surprise sinon de l'anxiété, car il partageait l'erreur commune, qu'il est dangereux de se mettre dans l'eau froide lorsqu'on a chaud. Le danger, et il est très-sérieux, est de se baigner dans l'eau froide lorsqu'on a froid; les plus forts ne peuvent supporter sans en souffrir une semblable immersion.

Cette année je me livrai sur le fameux

Finsteraarschlucht à un examen encore plus minutieux qu'à l'ordinaire. La théorie du tremblement de terre, dont j'ai déjà parlé, l'emportait encore au sujet de cette gorge, et je désirais voir si l'on n'y pouvait découvrir aucune trace de l'érosion aqueuse. On se rappellera que le Schlucht ou la gorge est coupée dans un grand mur de rochers calcaires nommé le Kirchet, lequel est jeté en travers de la vallée de Hasli, à environ trois quarts d'heure de marche de Meyringen. La plaine qui s'étend au delà de ce barrage, et sur laquelle est situé le hameau de Imhof, est constituée par les dépôts de l'ancien lac dont le Kirchet formait la digue. Cette digue est maintenant coupée pour laisser passer l'Aaar, et forme ainsi une des plus belles gorges de toute la Suisse. Presqu'en haut du Kirchet est une maison portant une enseigne invitant le voyageur à visiter l'*Aarenschlucht*, étroite gorge latérale qui pénètre jusqu'au fond de l'entaille principale. L'examen de

cette petite fissure, vue par en bas, démontre jusqu'à l'évidence que l'eau dans les siècles précédents, a agi par le frottement; mais c'était surtout les parois de la grande gorge que je désirais interroger, et d'en haut je ne pouvais rien voir qui pût me satisfaire. Je me dépouillai donc de mes habits, et je nageai jusqu'à ce que j'atteignisse un point au centre de la rivière, d'où l'on pût voir les deux côtés de la gorge. Au-dessous de moi, sur la gauche, se trouvait un rocher en saillie, qui forçait l'Aar à se détourner de la ligne droite, et qui supportait en conséquence tout le choc des eaux. Du haut en bas, ce rocher était poli, arrondi et creusé par places; il n'y avait plus à en douter, la rivière qui court maintenant dans un lit si profond, coulait autrefois à la surface; elle a creusé son propre canal à travers la barrière du Kirchet.

Je poussai ma course jusqu'à Rosenlaui, me proposant de gravir les unes après les au-

tres les montagnes environnantes. J'arrivais en Suisse en 1866, avec une singulière soif des hauteurs; mais le temps se couvrit avant que j'eusse pu atteindre Rosenlauri, et le soir qui suivit mon départ d'Engsteln, je contemplai, étendu sur mon plaid, à l'abri d'un sapin au feuillage impénétrable, l'orage le plus furieux et la pluie la plus serrée que j'aie jamais vus. Les éclairs produisaient sur les arbres et les rochers l'effet le plus étrange, et d'effrayantes détonations succédaient à chaque décharge électrique. Le beau temps finit ainsi, et le jour suivant je dus abandonner le Wetterhorn pour le vulgaire Faulhorn. Mais là-haut le vent changea, l'air devint d'un froid perçant et le matin suivant d'épais amas de neige garnissaient les portes, les fenêtres et les murs de l'auberge. Nous nous acheminons néanmoins, enfonçant jusqu'aux hanches dans la neige. Mille pieds de plus ou de moins étaient la cause d'une telle différence de climat; aussi une

descente égale à cette hauteur nous fit passer d'un hiver glacial au cœur de l'été.

Mon compagnon s'en tint aux chemins battus pendant que j'en cherchais un plus rude et plus direct pour aller à la Scheinigplatte. Nous nous y trouvâmes seuls étrangers, et je remplis ma soirée par la lecture de l'*Histoire d'Elisabeth*, que quelque voyageur bienveillant avait laissée à l'hôtel.

De là, nous tombons à Lauterbrunnen, remontons la vallée jusqu'à la petite auberge de Trachsellawinen et passons le Petersgrat le jour suivant. La récente chute de neige avait purifié les cieux et blanchi de nouveau les sommités. Ce fut peut-être la splendeur du temps, l'éclat des neiges et le contraste avec les jours pluvieux, qui me firent trouver le Petersgrat un lieu admirable pour observer les montagnes : l'horizon était vaste et le groupement des sommités, splendide. Celle qui dominait incontestablement cette scène sans pareille était le Weisshorn et peut-être

cette circonstance a-t-elle pu avoir une certaine influence sur mon jugement, car l'homme prend plaisir à voir exalter ce qu'il aime. A Platten nous trouvons un abri à la cure, et le jour suivant nous traversons le Lôtschsattel et atteignons l'Æggischhorn par le glacier d'Aletsch.

Ici j'eus le plaisir de rencontrer un ardent grimpeur qui nourrit sur les guides des idées qui lui sont propres. Il les tient avec juste raison pour très-dispendieux, et il trouve aussi plaisir à exercer seul ses propres forces. J'aimerais lui faire observer qu'il peut aller trop loin dans cette manière de faire ; il est probable du reste qu'à l'heure qu'il est, sa propre expérience a prévenu mes observations. Il y a néanmoins dans cette opinion bien des points qu'on est forcé d'admettre, car si l'habileté, le courage et la force sont des qualités à cultiver dans les Alpes, on peut dans certaines limites, mieux les exercer et les développer en l'absence des

guides ; si les vrais grimpeurs doivent jamais se distinguer de la foule, c'est seulement en s'affranchissant de cette assistance professionnelle. Mais on serait inexcusable de rien tenter de semblable, sans une aptitude naturelle jointe à une véritable éducation, et c'est une erreur de croire que la science nécessaire peut être acquise en un ou deux étés passés dans les Alpes. Grimper est un art, et ceux qui désirent le cultiver pour leur propre compte doivent d'abord pratiquer suffisamment en compagnie d'un guide de premier ordre ; ceci n'empêcherait pas quelque expédition moins dangereuse sans guide ; mais quelque complète que soit leur éducation préliminaire, les vrais grimpeurs seront toujours des hommes de choix. Ici comme dans toute autre sphère de l'activité humaine, qu'elle soit intellectuelle ou physique, comme cela se voit du reste pour les guides eux-mêmes, la véritable supériorité n'appartient qu'au petit nombre.

De la Belle Alpe, et accompagné par M. Girdlestone, je fis une tentative sur l'Aletschhorn, mais nous échouâmes. Au départ le temps était incertain, mais nous espérions qu'il nous deviendrait favorable. Tout d'abord nous longeons l'alpe en ayant à droite le glacier de Jaggi; puis nous traversons la moraine et suivons le courant principal jusqu'à ce que nous atteignions son confluent avec les branches secondaires. Ici, nous tournons à droite et découvrons l'Aletschhorn du sommet à la base. Nous arrivons au pied de la montagne et sans nous arrêter, nous attaquons les neiges; mais à mesure que nous nous élevons l'atmosphère s'épaissit de plus en plus. Autour du Nesthorn, l'horizon se couvre d'une obscurité profonde, et sur l'Aletschhorn lui-même, un nuage que nous avions d'abord espéré voir se dissiper devant les rayons du soleil, devient des plus menaçants. De temps en temps le grondement sonore du vent nous avertit que

nous pouvons nous attendre plus haut à être rudement secoués. Nous persistons néanmoins et parvenons à une hauteur considérable, ne pouvant nous décider à reconnaître que le temps est contre nous, jusqu'à ce qu'un rugissement plus furieux et un souffle plus violent encore, nous font arrêter et regarder plus attentivement et plus anxieusement le ciel assombri. La neige commence à tomber et nous sentons qu'il faut céder. Le vent n'augmentait pas, mais la neige devenait de plus en plus épaisse et tombait en gros flocons. Suivant dans l'obscurité la moraine médiane, nous finissons par atteindre le bas du glacier et le quittons à un endroit praticable ; puis guidés par les parois qui le flanquent à notre droite et qui ne deviennent visibles que lorsqu'on est presque en contact avec elles, nous retrouvons le chemin de l'hôtel.

Quoique mes visites aux Alpes fussent déjà au nombre de treize, je n'avais jamais poussé au sud jusqu'aux lacs italiens. Le dé-

testable mois de juillet 1866 fut cause que je passai en Italie avec M. Girdlestone, dans l'espoir qu'un intervalle de dix ou douze jours permettrait au temps de s'améliorer dans les montagnes. Nous traversons le Simplon jusqu'au village du même nom, et là nous prenons la diligence de Domo d'Ossola et Baveno. Le changement atmosphérique fut surprenant, et cependant cet air pur dont nous jouissions en bas était exactement le même qui amonçelait les nuages et la neige sur les montagnes. Il arrivait à travers les plaines échauffées de la Lombardie, chargé d'humidité transparente comme la vraie vapeur et dès lors invisible. Poussé vers les montagnes cet air s'élève, en se dilatant il se refroidit, et décharge sa vapeur en nuages visibles, dont les globules s'unissent pour former des gouttes de pluie sur le flanc des montagnes, et des corpuscules solides et glacés sur les sommets. Là, ces corpuscules se réunissent ensuite pour former les flocons de neige.

A Baveno nous nous arrê tâmes sur le riyage du lac Majeur. J'entendis le murmure des eaux sur les galets bien tard dans la nuit. Ma fenê tre s'ouvrait à l'est, en sorte que je pouvais voir les premières chaudes lueurs éclairant les cieux à l'approche de l'aurore. Je me levai pour guetter les progrès de la lumière à l'horizon. D'abord semblables à de sombres masses dressées contre le ciel, les montagnes devinrent bientôt vivement empourprées ; ce n'était point comme un simple lavis de couleur s'étendant à leur surface ; elles se confondaient avec l'atmosphère de telle sorte que leur substance même ne semblait plus qu'une condensation de l'air embrasé. Personne ne bougeait encore à cette heure-là, et la vague du lac caressant la rive faisait encore mieux ressortir la profondeur du silence :

« The holy time was quiet as a nun
Breathless with adoration. »

« L'heure sainte, silencieuse comme le cloître,
Était muette d'adoration. »

Jamais, dans tout ce que je vis ensuite des lacs italiens, je ne rencontrai rien qui m'émût aussi profondément que cette scène matinale sur le lac Majeur. De Baveno, nous traversons le lac jusqu'à Luino et de là nous nous rendons à Lugano. A Belaggio, à la jonction des deux branches du lac de Côme, nous nous arrêtons pendant deux jours, et enfin nous arrivons à Côme dans une petite barque à voiles, aidée dans sa course par les avirons. Nous visitons la statue de Volta, prophète justement honoré dans sa patrie. De Côme, nous allons à Milan. Ce qui offre le plus d'intérêt dans cette ville c'est la cathédrale; un grimpeur ne pouvait point renoncer au plaisir de monter jusqu'aux statues qui couronnent la toiture, pour contempler dans le lointain le mont Rose. La manière dont les statues sont placées, augmente encore la grandeur réelle du monument; néanmoins l'impression que me fit ce vaste édifice fut un désappointement. Sa

façade semble faite pour cacher par la profusion des ornements, la mesquinerie de la conception ; l'intérieur cependant malgré son plafond trompeur est d'une extrême majesté.

De Milan, nous allons à Orta où nous nous plongeons dans les eaux du lac ; nous le traversons ensuite et allons à pied à Varallo ; de là, à Fobello et à travers une contrée splendide à Pontegrande dans le val d'Anzasca ; puis à Macugnaga, et passant de nouveau les neiges épaisses du Mont-Moro, nous atteignons Mattmark par une pluie battante. Le temps ne paraissait pas avoir changé ses dispositions sur le versant nord pendant notre absence. Nous retournons cependant à Belle Alpe où quelques rares moments de soleil nous faisaient espérer que nous aurions bonne chance pour l'Aletschhorn. Mais le lendemain de notre arrivée, la neige tomba en telle quantité qu'elle recouvrit les pâturages à deux mille pieds au-dessous de la Belle

Alpe, occasionnant ainsi une famine momentanée pour le bétail qu'il fallut faire descendre au-dessous de la ligne des neiges; il n'était point rare de voir des avalanches sur les pentes mêmes qui quelques jours auparavant étaient couvertes de gazon et de fleurs. Malgré cet état de choses, M. Milman, M. Girdlestone et moi-même nous gravissons le Sparrenhorn et nous en trouvons l'arête tellement surchargée de neige qu'elle était presque aussi difficile que celle du mont Rose. Néanmoins les distractions du dehors étaient insuffisantes à occuper l'esprit : aussi ceignant mon plaid autour de mes reins, je me mis dans ma froide chambre à étudier les *OEuvres de Mozley sur les Miracles*.

IX

N'ayant pas prévu l'interruption que subirait la publication de ces articles, j'ai dû recourir pour les compléter aux notes de mon premier voyage en Suisse. En septembre 1849, mon ami Hirst, dont j'ai parlé si souvent dans les pages précédentes, m'avait rejoint à Marburg, en Hesse-Cassel, où j'étais alors étudiant. Nous nous réjouissions fort d'un voyage en Suisse projeté ensemble; mais la mort d'un proche parent le rappela en Angleterre et le projet fut abandonné. Comme consolation, je me proposai un petit voyage à pied à travers la vallée de Lahn et une visite à Heidelberg. Le 19 septembre j'allai de Marburg à Giessen et de là à Wetzlar, la scène des « malheurs du jeune Werther. » De Wetzlar, je passai à Limburg par Diez où les beautés de la vallée commencent, puis à

Nassau que j'atteignis après un coucher de soleil et au milieu d'un paysage qui pourrait être décrit par ces incomparables vers de Goethe :

« Ueber allen Gipfeln
Ist Ruh',
In allen Wipfeln
Spürest du
Kaum einen Hauch;
Die Vögelein schweigen im Walde.
Warte nur, balde
Ruhest du auch ¹. »

Ces mots « balde ruhest du auch » (bientôt tu jouiras aussi de la paix) n'avaient à cette époque-là pour moi qu'une valeur sentimentale. Le champ d'espérance et d'activité qui, selon toute probabilité, s'étendait encore entre le repos et moi, ôtait à l'idée la significa-

1. « Sur toutes ces hautes cimes
Se trouve la paix;
Sur toutes les hautes sommités
Tu pourras à peine sentir un souffle;
Les petits oiseaux se taisent dans les bois.
Mais attends seulement un peu, et bientôt
Tu jouiras aussi de la paix. »

tion qu'elle a maintenant quelquefois pour moi.

En quittant Nassau, je traversai Ems pour me rendre à Niederlahnstein où la petite Lahn jaillit de terre dans le voisinage de Siegen (ville que nous avons visitée Hirst et moi en 1850) pour se jeter dans le grand Rhin. De là, longeant la rivière et traversant les rochers de Lurlei, je tombai sur Mayence, puis j'arrivai à Francfort et à Heidelberg. J'avais atteint le but de mon voyage le 22 au soir, et le matin suivant je me trouvai de bonne heure au milieu des ruines du château. L'azur du ciel était intense, et à la vue des ombres scintillantes des forêts environnantes la pensée de la Suisse se réveilla en moi. — « Que doivent être les montagnes sous un ciel semblable? » — Cette nuit-là je dormis à Bâle. A cette époque ce m'était un plaisir que de flâner le long des chemins, jouissant des échappées de vue qu'on peut saisir de cette façon. Je ne connaissais pas

alors les lointaines montagnes, et l'attraction qu'elles devaient plus tard exercer sur moi n'avait point encore pris naissance. De plus, comme je n'aimais pas la diligence, je fis à pied toute la route de Bâle à Zurich. Je longeai le lac jusqu'à Horgen, traversai les collines de Zug et suivis la rive verdoyante du lac jusqu'à Arth. Là, le 26 septembre j'achetai mon premier *Alpenstock*, à l'aide duquel j'attaquai le célèbre Rigi. Du sommet, le coucher du soleil fut beau, mais je ne conservai aucune impression profonde de la grandeur de la montagne, et maintenant, à tort ou à raison, je la considère comme une éminence souvent couverte de nuages, fameuse surtout par le bruit qu'on y fait et la quantité de vin qu'on y boit.

Je descendis la montagne par un de ces jours voilés qui portent à la rêverie, mais toute envie de rêver s'évanouit à Weggis dès que le steamer de Lucerne fut arrivé. Je pris le bateau jusqu'à Fluelen. Mes notes

font mention avec étonnement des plissements géologiques qui se voient sur les flancs de la montagne voisine, et en réalité elles sont des plus remarquables. Je suivis la route du Saint-Gothard, passai le Pont du Diable dont les échos me surprirent beaucoup; à Andermatten et à Hospenthal je quittai la route pour passer la Furca. Ayant suivi une mauvaise voie sur l'une des rives de la Reuss, je fus très-sérieusement admonesté par une jolie mais sale fillette d'un chalet: elle m'avertissait charitablement que je m'étais égaré. A cette époque-là il n'y avait aucun abri sur la Furca, et comme on me dit à Realp qu'il y aurait danger à traverser le col tard dans la soirée, je fis halte à ce hameau pour y passer la nuit. Ici pour la première fois, la Suisse pastorale me fut révélée par les chants du *Senner* ¹, et par la douce harmonie des clochettes des vaches à l'heure de la traite.

1. Berger des chalets.

Ce fut le 29 que je vis pour la première fois le glacier du Rhône. Il avait neigé pendant la nuit; les aiguilles de glace de la chute étaient éclatantes de blancheur tandis qu'une pure lumière bleue s'échappait des fissures et des excavations de la glace. Une semaine auparavant, un jeune voyageur s'était tué en tombant dans l'un de ces trous. Je ne m'aventurai point sur le glacier, mais je descendis jusqu'aux sources du fleuve historique. J'aurais dû ensuite gravir la Mayenwand, mais ma petite carte indiquait si mal le sentier qu'il échappa à mon attention, et je descendis dans la vallée du Rhône. Je découvris mon erreur avant d'atteindre Oberwald. Ne désirant point revenir sur mes pas par un si rude chemin, je m'informai à ce village, s'il ne serait point possible d'atteindre le Grimsel sans repasser par le glacier du Rhône. Un paysan m'indiqua le sommet d'une colline élevée, et m'apprit que si je pouvais l'atteindre, je trouverais là un po-

teau suivi de plusieurs autres, qui me montreraient jusqu'à l'hospice ce chemin des hauteurs que rien autre n'indiquait. Je pris mon sac et attaquaï la montagne. Les remarques que m'inspira cette course feraient sourire un grimpeur émérite, et probablement il aurait un certain mépris pour l'homme qui pouvait regarder comme difficile une expédition de cette nature. Cependant, voici comment s'exprime mon journal sur ce sujet :

« Par ma foi, je ne voudrais pas recommencer cette ascension ! »

Je trouvai les perches indicatrices et atteignis le Grimsel. Le vieux Zybach et ses belles filles étaient là; il ne s'était pas encore mis hors la loi en mettant le feu à la maison du Grimsel, propriété de la commune.

Je passai cette nuit-là à Guttanen, et le jour suivant je fis halte à la grande Scheideck. Une pluie battante tomba tout le temps

de la montée, mais les épais sapins me fournirent un abri. Des vapeurs couraient sur la crête des montagnes et le tonnerre retentissait sur les hauteurs. A chaque détonation je levais instinctivement la tête, m'attendant toujours à ce que des décharges si sonores fissent voler les rochers en éclat. Le jour suivant, je passai la Wengern Alp, d'où je vis les avalanches de la Jungfrau et entendis le retentissement de ses échos. Puis je descendis rapidement à Lauterbrunnen, traversai la vallée d'Interlaken, craignant fort de ne point arriver à temps pour prendre le bateau à Neuhaus. On m'avait dit et répété que je n'arriverais pas, mais je pensais qu'il était de mon devoir de le tenter, et dans ce temps-là *la loi du devoir* était sacrée pour moi, même dans les plus petites choses. Les roues se mettaient en mouvement, et une distance de huit ou dix pieds séparait déjà le bateau du quai lorsque j'arrivai. Cet espace fut franchi d'un bond malgré les protestations

du capitaine et des spectateurs, et le soir même je couchai à Thun.

Le lendemain je me rendis en voiture à Berne, et le jour suivant à pied par Soleure jusqu'à Bâle. Les Alpes vues de loin me parurent infiniment plus belles que de près ; à une certaine distance, les contre-forts et les plus hautes sommités se dessinent sur un fond commun, ce qui augmente beaucoup la hauteur apparente des montagnes. L'air chargé de vapeurs était bien aussi pour quelque chose dans leur prodigieuse illumination. La station du chemin de fer était alors à Effringen, à quelques milles de Bâle, et je partis à pied pour m'y rendre ; mais à la frontière, je fus arrêté par deux soldats. J'avais bien un passe-port, mais il n'avait pas été visé et on décida que je serais renvoyé à Berne. L'échauffourée de Rastatt avait eu lieu peu de temps auparavant et les Prussiens, alors grands *destructeurs d'insurgés* dans l'Allemagne, avaient pris possession

du grand-duché de Bade. Je fus retenu pendant quelques heures et promené d'un officier à l'autre sans que raisonnements ou prières eussent l'air de produire aucun effet. L'inspecteur de la police de Leopoldshöhe fut d'abord poli mais inexorable; puis irascible; mais heureusement pour justifier sa rigueur il m'ordonna d'écouter ses instructions. Elles étaient sans doute très-sévères, mais uniquement dirigées contre les « Allemands fugitifs. » J'attirai immédiatement son attention sur ces mots, et je lui contetai le droit de me retenir. Je fis appel à mes livres, à mon accent et à mes cols de chemises, trois sortes de choses que je n'avais point encore empruntées à l'Allemagne. Une lueur nouvelle sembla alors se faire dans son esprit, il accepta mes raisons et me laissa partir. — Ainsi finit ma première expédition en Suisse où je ne retournai qu'en 1856. Les réminiscences qu'éveillent ces vieux récits m'intéressent plus au point de vue de

l'homme qu'au point de vue de la nature extérieure; le souvenir de jeunes enfants ou de jeunes vierges aux yeux limpides que le hasard plaça sur mon chemin et qui parfois me rendirent quelque service, se grava plus profondément et plus agréablement dans ma mémoire que les Alpes elles-mêmes.

En 1867, Grindelwald fut ma première station. J'y arrivai en compagnie d'un ami le dimanche soir, 7 juillet. L'air des glaciers et l'excellente nourriture de l'hôtel de l'Aigle me rendirent vite apte à supporter la fatigue dans la montagne. Le premier jour nous fîmes une excursion le long du glacier inférieur jusqu'au Kastenstein, traversant au retour la branche du glacier qui vient de la Strahleck, au-dessus de la cascade de glacé, et redescendant par le Zäsenberg. Nous passâmes le second jour sur le glacier supérieur. Ce soir-là, au coucher du soleil, la tête de l'Eiger s'enveloppa d'une gloire indescriptible, et la table d'hôte se trouva délaissée tant

que le phénomène dura. Un vague désir que j'avais nourri autrefois prit alors une forme plus définie, et je m'arrangeai avec Christian Michel, vieux et célèbre coureur de montagnes, pour tenter l'ascension de l'Eiger; comme second, j'engageai Peter Baumann, grimpeur brave et vigoureux.

Cette couleur pourprée du matin et du soir, ainsi que le bleu du ciel sont dus à une cause commune. « Cette couleur n'a pas la même origine que celle des matières colorantes ordinaires. Celles-ci absorbent certaines portions de la lumière blanche du soleil, et la couleur de la substance est celle de la portion qui reste. La Violette est bleue, parce que sa structure moléculaire la rend propre à éteindre le vert, le jaune, le rouge qui entrent dans la constitution de la lumière blanche, et à laisser au bleu un libre passage. La fleur du géranium est rouge, parce que sa texture intime lui permet d'absorber tous les rayons, excepté les rayons rouges. Ces

couleurs-là s'appellent *couleurs d'absorption* ; mais la teinte du ciel n'appartient pas à cette catégorie. La lumière bleue qu'il nous envoie est de la *lumière réfléchie* ; et si dans notre atmosphère il n'y avait rien qui pût renvoyer les rayons solaires, au lieu d'un bleu firmament, nous apercevriions sur nos têtes l'obscurité profonde de l'espace infini. Le bleu est réfléchi par des particules parfaitement incolores ; une extrême petitesse de ces particules est la seule condition exigée pour assurer la séparation de cette couleur et sa réflexion. Parmi toutes les ondes émises par le soleil, les plus courtes sont celles qui correspondent au bleu. De petites particules ont plus de puissance sur ces ondes-là que sur les plus grandes ; de là la prédominance de la couleur bleue dans toute lumière réfléchie par des particules excessivement ténues. L'éclat rougeâtre des Alpes le soir et le matin, est dû au contraire à de la *lumière transmise*, c'est-à-dire à de la lumière qui,

en traversant de grandes épaisseurs d'atmosphères, s'est dépouillée de ses rayons bleus constitutifs par une série de réflexions consécutives¹. »

Le 11, à une heure et demie du matin, nous quittons la Wengern Alp pour attaquer l'Eiger. Aucune trace de nuage n'était visible dans le ciel qui était semé de quelques rares étoiles : celles qui se trouvaient à l'horizon scintillaient avec une vivacité extraordinaire et plusieurs d'entre elles faisaient jaillir successivement des lueurs de différentes cou-

1. Voir pour plus de détails : *Revue des Cours scientifiques*, 1869, numéro du 20 mars, p. 242.

En faisant entrer dans un tube des vapeurs d'iodure d'allyle et de l'air ayant barboté dans de l'acide chlorhydrique, et en faisant agir sur ce mélange un faisceau de lumière électrique, M. Tyndall est parvenu à donner naissance à une coloration bleue aussi belle et aussi pure que celle du ciel vu des plus hautes sommités des Alpes. Ce phénomène se montre lorsque les molécules condensées se réunissent en particules de grandeur convenable pour réfléchir seulement les ondes lumineuses les plus courtes, c'est-à-dire les rayons bleus.

(Note du trad.)

leurs. Quand on dirigeait sur l'une d'elles une lorgnette d'opéra en la faisant vaciller, la ligne de lumière décrite par l'image de l'étoile se résolvait en un cordon de perles richement colorées: les rubis et les émeraudes semblaient suspendus au même fil. Les intervalles sombres entre les perles, correspondaient aux périodes d'extinction de l'étoile, dues à *l'interférence*¹ de ses propres rayons dans notre atmosphère. Les Pléiades étaient suspendues comme un diadème au-dessus du Wetterhorn, et de temps à autre un météore solitaire fuyait à travers l'espace.

Nous longeons l'Alpe, puis nous traversons les débris de glace et de neige précipités de la base d'un glacier qui nous fait face. Ici la

1. Si un point lumineux envoie ses rayons sur deux miroirs plans métalliques, faisant entre eux un angle très-voisin de 180 degrés, ces rayons réfléchis sur un écran n'y portent pas une lumière uniforme, mais y produisent une suite de bandes alternativement brillantes et obscures; c'est ce qu'on appelle des interférences. (*Note du trad.*)

montée commence, nous passons alternativement de la neige au rocher et du rocher à la neige. D'abord la roideur de la pente est modérée, et ce qui nécessite seulement quelques précautions, c'est la mince croûte de glace que la neige fondante a étendue sur les rochers. L'orient s'éclaire graduellement, les étoiles pâlissent, puis disparaissent et enfin la cime de la Jungfrau sort de l'obscurité blafarde revêtue de la pourpre du soleil levant. La lumière glisse graduellement jusque sur les neiges inférieures, puis enfin le monde entier des montagnes baigne dans l'atmosphère colorée. Ce n'est pas la nuit, ce n'est pas non plus le jour que les montagnes atteignent leur plus sublime beauté; ce n'est point lorsque la lumière est stationnaire, mais c'est pendant les quelques minutes de transition qui séparent l'aube du plein jour, à l'instant où l'aurore est dans toute sa splendeur.

Sept heures de montée nous amènent aux rampes supérieures formées surtout par des

glaces qui exigent la taille de marches profondes. Le rôle du grimpeur se réduit uniquement, sur des pentes semblables, à bien tailler ses pas et à s'y maintenir solidement. Pendant une partie de ma vie de montagnard, je n'attachai que peu d'importance à l'éventualité d'une glissade, tant j'avais foi dans les ressources de celui qui m'accompagnait, et tant je doutais peu des miennes propres. L'expérience m'a prouvé quelle confiance on peut avoir dans les forces mêmes du meilleur grimpeur, sur une pente de glace rapide : à aucun prix dans de telles circonstances, il ne faut faire le moindre faux pas.

La Jungfrau commença de très-bonne heure sa canonnade d'avalanches, car à huit heures du matin, cinq déjà avaient tonné le long de ses précipices. Baumann, comme le plus jeune, eut à tailler les marches, ce qui n'était point une sinécure vu la dureté de la glace. Il était heureux de temps à autre de recourir à la corniche de neige qui surplombe du

côté de Grindelwald; cette neige n'est soutenue que par sa propre cohésion. De temps en temps le guide s'avancait pour regarder par-dessus le bord si la masse de neige était assez épaisse pour nous supporter. Il est difficile de voir un précipice plus effrayant que ce mur de l'Eiger considéré du haut de cette arête: il semble tomber à pic sur Grindelwald d'une hauteur de huit mille pieds. Lorsque la corniche ne fut plus praticable, Baumann la quitta, et la taille des marches recommença. A neuf heures, nous atteignîmes le sommet et de là nous contemplâmes une des scènes les plus glorieuses qui soit peut-être dans ce monde.

Le jour suivant, et accompagné par Michel, je descendis à Lauterbrunnen; ensuite je traversai une seconde fois le Petersgrat, jusqu'à Platten où la porte de la cure ne s'ouvrit point pour nous; aussi fûmes-nous réduits à l'hospitalité peu ragoûtante d'une maison voisine. De Platten, au lieu de passer

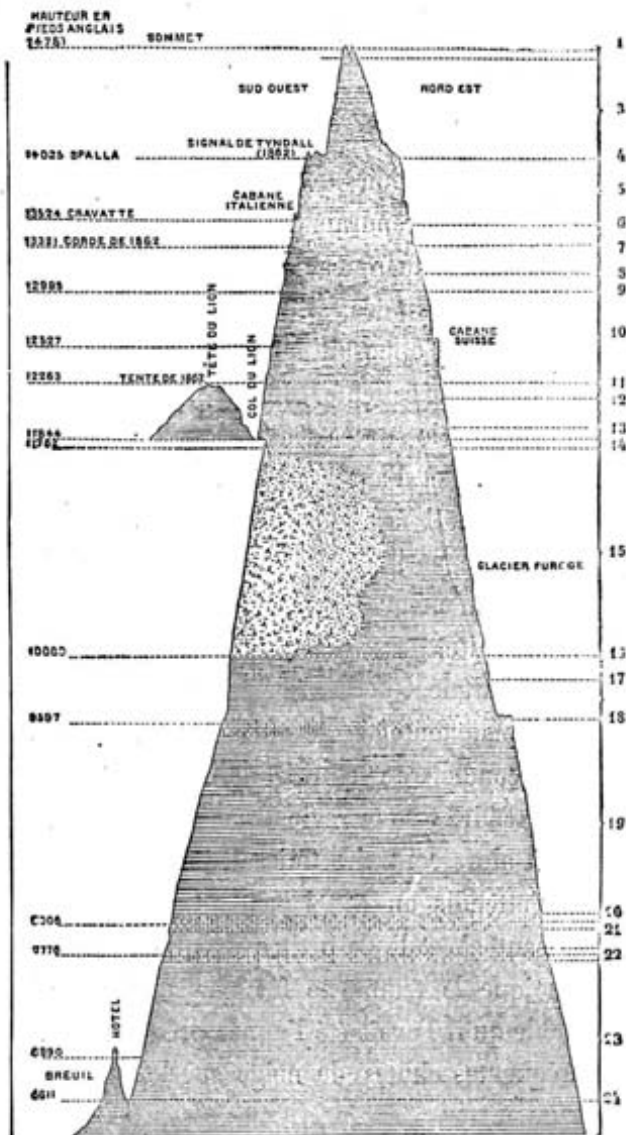
comme la première fois par le Lötschsattel, nous prenons obliquement l'arête qui couronne le Nesthorn et gagnons le glacier de Jaggi, terminant ainsi ce splendide trajet de Platten à la Belle Alpe. De là, après une courte halte, je poussai jusqu'à Zermatt.

J'ai déjà parlé de Carrel, dit le *Bersagli*, qui m'accompagna, ainsi que Bennen, dans notre première tentative, sur le Cervin, en 1862, et qui en 1865 atteignit seul le sommet de cette montagne. J'avais été pendant quelque temps en correspondance avec lui, et d'après ses lettres on pouvait croire à un désir enthousiaste de me servir de guide pour l'escalade du Cervin. Je passai le col Saint-Théodule pour me rendre du Riffel au Breuil où je vis Carrel. Il avait, assez naturellement, beaucoup augmenté de valeur à ses propres yeux; pour se servir du langage de la physique, son *milieu* avait changé, il s'était mis dans de nouvelles *conditions d'équilibre*, senalement- celles-ci étaient décidément défavor

bles à l'ascension du Cervin. Il stipulait d'abord que je prendrais trois guides au taux de cent cinquante francs l'un ; et de plus, ceux-ci devaient être aidés par des porteurs jusqu'à la cabane. Il s'opposait aussi à ce que je conservasse l'excellente compagnie de Michel ; en un mot le succès avait eu sur lui son effet ordinaire, et l'avait rendu tout à fait déraisonnable. Il faut dire pour sa justification qu'il se repentait, à ce que je crois, peu après, car il m'envoya ses amis Bich et Meynet pour traiter pendant qu'il se tenait à l'écart. Ils rabattaient déjà beaucoup de leurs prétentions, toutefois je quittai le Breuil sans rien conclure de définitif, donnant seulement à entendre que je reviendrais si le temps qui était alors contraire finissait par s'arranger.

J'attendis au Riffel pendant douze jours, faisant çà et là de petites excursions ; mais, quoique le temps ne fût pas aussi abominable qu'il l'avait été l'année précédente, les fréquentes chutes de neige sur le Cervin le

COUPE GÉOLOGIQUE DU MONT CERVIN PAR LE SIGNOR GIORDANO. 1868.



Observations. — Les roches formant le mont Cervin, entièrement cristallines, sont assez régulièrement stratifiées. Les strates plongent

NATURE DES ROCHES.

- 1 Schiste quartzifère talqueux ; traces de fusion par la foudre.
- 2 Trois à quatre mètres de schiste talqueux vert et serpentineux.

3 Gneiss talqueux.

4 Gneiss et micaschiste ferrugineux ; trace de fusion.

5 Gneiss et schiste talqueux, et felsite avec des bandes grises.

6 Schiste serpentineux vert.

7 Gneiss et micaschiste ; zones quartzifères.

8 Gneiss talqueux.

9 Gneiss talqueux et granit verdâtre.

10 Gneiss talqueux granitoïde avec des cristaux de feldspath.

11 Schiste gris.

12 Micaschiste ferrugineux.

13 Gneiss talqueux vert foncé.

14 Gneiss et schiste quartzeux vert clair.

15 Euphrodite granitique compacte (feldspath et diallage) traversé par des veines d'eurite, formant une couche de 500 mètres d'épaisseur enclavée dans le gneiss talqueux.

Note. — Cette roche granitique se montre sur toute la partie Ouest de la montagne, jusqu'à la Tête du Lion, et n'apparaît pas sur le flanc Est, où elle semble passer au gneiss talqueux.

16 Gneiss talqueux, et schiste micacé et talqueux.

17 Schiste compacte d'un vert clair.

18 Schiste calcaire cristallin, avec des veines et des nodules de quartz ; alternant avec des schistes verts chloriteux et serpentineux.

19 Schistes verts chloriteux, avec des serpentines et des schistes renfermant des masses de stéatite.

20 Schiste calcaire d'une épaisseur de 100 mètres environ.

21 Schiste vert chloriteux.

22 Schiste calcaire.

Note. — Dans plusieurs places environnantes cette zone calcaire apparaît dans des lits de dolomite, de quartz feuilleté et de gypse.

23 Vastes couches de schistes verts, serpentineux, chloriteux, talqueux avec de la stéatite ; en quelques endroits de l'amphibole avec des cristaux noirs.

24 Formation talqueuse avec calcaire serpentineux vert, qui semble reposer sur du micaschiste et du vieux gneiss.

FORMATION DU GNEISS TALQUEUX.

FORMATION CALCAIRE ET SERPENTINEUSE.

légèrement du S. E. au N. O. Dans cette coupe, pour plus de simplicité, ils sont dessinés horizontalement. Les hauteurs sont beaucoup exagérées.

rendaient inabordable. Je passai le col de Trift, de Zermatt à Zinal, avec M. Grove, qui avait engagé Carrel comme guide, tandis que Michel était le mien. Carrel tint la tête, et s'acquitta bien de sa tâche; c'est un *homme de rocher*, un grimpeur de premier ordre. Je pus comprendre et partager l'enthousiasme éprouvé par M. Hinchliff, en faisant ce splendide passage, qui est certainement un des plus beaux de toutes les Alpes. Le temps fut magnifique ce jour-là seulement.

Le lendemain, nous allons jusqu'à Evolena, faisant un détour considérable, et transformant de la sorte une petite course en une journée de marche fatigante. D'Evolena, nous nous proposons de traverser le col d'Erin pour retourner à Zermatt; mais le temps ne le permit pas. Nous avons fait cette excursion dans le but de permettre au Cervin d'adoucir un peu son humeur, mais elle resta intraitable, et à la fin la patience me manqua. Nous fîmes le tour par la vallée du

Rhône pour revenir à Zermatt, et l'état des choses étant pire que jamais, M. Grove et moi retournâmes à Viège dans l'intention de quitter définitivement la Suisse. Les projets de mon compagnon se modifièrent ici, et il retourna à Zermatt; le même jour, le temps changea aussi et demeura beau pendant une quinzaine. Il réussit à atteindre avec Carrel le sommet du Cervin, et fut ainsi le premier Anglais qui y arriva en montant du côté sud. Une course dans les Highlands et une visite aux routes parallèles de Glenroy terminèrent mes vacances en 1867.

X

L'huile de la vie ne brûlait que bien faiblement en moi, en juin dernier, lorsque, chassé de Londres par le docteur Bence Jones, j'arrivai à l'hôtel du Giessbach, sur le lac de Brienz, au commencement de juillet.

Il n'est pas possible de trouver pour un malade une station plus agréable. Mon ami Hirst était avec moi, et nous fîmes ensemble plusieurs petites excursions dans le voisinage. La plus intéressante fut une course à Hinterburger See, petit lac solitaire, situé à une grande hauteur dans la montagne; l'une de ses rives est frangée de hauts sapins, et l'autre s'enfonce sous l'ombre épaisse des contreforts calcaires du Hinterburg. C'est un endroit ravissant, mais fort peu visité.

L'hôtel de Giessbach est un établissement admirablement bien organisé. La table est desservie par de jeunes filles suisses en costume national; elles sont fraîches, belles, modestes, bien élevées et viennent là, non point comme de simples servantes, mais pour s'initier aux mystères de la tenue d'une maison. Semblable à une petite reine, la gracieuse fille de l'hôte se promène parmi ses compagnes, et s'acquitte sans bruit de ses difficiles fonctions de gouvernante. J'arrivai

au Giessbach avec certains préjugés contre l'illumination de la cascade. Si la foule des spectateurs rappelle un peu le théâtre, il faut cependant avouer que l'éclairage des eaux est vraiment une belle chose. Ce fut la lumière incolore que je préfèrai, parce qu'elle ne fait qu'accuser davantage le contraste ordinaire entre la blanche écume des cascades et leur sombre entourage de sapins.

Du Giessbach, nous nous rendons à Thun, et de là remontons le Simmenthal jusqu'à Lenk. Un grand hôtel a été tout récemment construit près d'une source sulfureuse, et nous trouvons là un nombre considérable de Suisses et d'Allemands qui ont grande confiance dans le pouvoir de ces eaux. Au milieu d'une vaste chambre, le liquide jaillit dans un réservoir, répandant dans toute la pièce une odeur d'œufs pourris. Les patients aiment cette odeur, et plus elle est intense, plus ils croient à l'efficacité de la source. Le directeur de l'établissement est intelligent et

obligeant. Il ne s'épargne aucune peine pour aller au-devant des désirs de ses hôtes, et pour augmenter le confortable dont ils jouissent. Pendant que nous sommes à Lenk, nous nous promenons jusqu'en haut du col de Rawyl, visitons le Siebenbrünnen où la rivière de Simmen jaillit déjà grande du rocher, et nous aurions gravi le Wildstrubel si le temps avait été passable. De Lenk, nous nous acheminons vers Gsteig, beau village bien situé, mais dont l'auberge n'a point une réputation de tranquillité et de confortable. De Gsteig, nous nous rendons à l'hôtel des Diablerets. Pendant mon séjour, je gravis les Diablerets, et je fus fort étonné de l'étendue du plateau neigeux qui les surmonte. Les pics, s'ils ont jamais existé, ont été détruits, et des lieues d'un névé complètement plat s'étendent à leur place.

Des Diablerets, nous descendons en voiture jusqu'à Aigle; la cure des raisins n'avait point encore commencé, en sorte qu'il

y avait amplement place pour nous à l'excellent hôtel. Nous fûmes forcés de passer une nuit à Martigny, où j'entendis le bourdonnement de célèbres moustiques, quoique je n'en sentisse point les atteintes. Néanmoins, la démangeaison que me causèrent les petits monticules qui s'élevèrent sur mes mains pendant plusieurs jours, témoignèrent du venin de l'insecte. La nuit suivante s'écoula plus agréablement sur le froid passage du grand Saint-Bernard. Le mardi, 21 juillet, nous atteignons Aoste, et, après avoir pris par le télégraphe un rendez-vous, nous y trouvons le chanoine Carrel. Jean-Jacques Carrel, notre ancien compagnon avec M. Hawkins au Breuil, était mécontent de la conduite du *bersagliere* l'année précédente, et ce sentiment était partagé par le chanoine. Il m'écrivit pendant l'hiver, pour me faire savoir que deux hommes avaient de nouveau escaladé le Cervin, et qu'ils étaient prêts à m'accompagner partout où je le désirerais.

Il vint avec Hirst et moi jusqu'à Chatillon, où nous dûmes passer la nuit. Ici Hirst me quitta, et je remontai la vallée jusqu'au Breuil avec le chanoine.

A Valtournanche je vis une jeune fille, nièce du chanoine, qui était montée très-haut sur le Cervin; si le vent n'avait pas livré un trop rude assaut à ses jupons, elle serait, à ce qu'on dit, arrivée jusqu'au sommet; je le crois sans peine : quand je lui touchai la main son poignet me sembla être de fer et l'ensemble de ses formes accusait l'énergie et la force. Le chanoine m'avait recommandé comme guides les frères Joseph et Pierre Maquignaz de Valtournanche; il louait surtout Joseph comme un homme d'un courage inébranlable et d'une capacité éprouvée comme grimpeur. Avant d'atteindre le Breuil je vis ce Joseph qui sembla deviner par instinct mon nom et mon but.

Carrel était là ayant l'air fort triste, pendant que Biche s'offrait comme porteur;

mais je ne m'occupai point de ces arrangements que je laissai entièrement entre les mains de Joseph Maquignaz. Celui-ci me rejoignit dans la soirée, et le jour suivant, nous gravîmes l'un des sommets voisins, discutant en chemin les chances que nous réservait le Cervin. En 1867 les principales chutes de neige avaient eu lieu dans une couche inférieure de l'atmosphère, car la base de la montagne était surchargée de neige, pendant que le sommet et les rochers les plus élevés en étaient dépouillés. En 1868 le phénomène se passa en sens inverse : une épaisse couche recouvrait le sommet, mais n'atteignait pas les rochers de la base. Maquignaz ne pouvait pas prévoir quels obstacles la neige nous opposerait sur les hauteurs, mais il était résolu et plein d'espérance. J'avais depuis longtemps le désir de compléter ce qu'on connaissait du Cervin, en passant par-dessus son sommet du Breuil à Zermatt. Mon guide me témoigna de sa

bonne volonté à m'aider dans cette tentative, et l'intérêt qu'il prenait à ce projet semblait égaler le mien.

Il ne connaissait cependant le versant de Zermatt que pour l'avoir étudié d'en bas, et il avoua que l'année précédente il le redoutait beaucoup. Cette crainte cependant avait disparu, et il pensait que puisque M. Whymper et les deux Taugwald avaient heureusement accompli la descente nous serions bien capables d'en faire autant. Le vendredi, nous montâmes jusqu'au col de la Furka pour examiner la face nord de la pyramide; nous découvrîmes les hommes qui étaient occupés à bâtir la cabane de ce côté-là. Nous nous exerçâmes ensuite sur l'arête qui s'étend du Cervin au Théodule, en traversant tous les couloirs et en escaladant toutes les hauteurs. Ce fut un agréable moyen d'entraînement sur un terrain nouveau pour mon guide et pour moi.

Le jeudi soir un violent orage avait éclaté sur le Breuil, recouvrant toutes les hauteurs

de neige fraîche, mais aussi purifiant l'atmosphère alourdie. Quoique le ciel parût clair dans la matinée du vendredi, les nuages montraient une tendance à se diriger du sud vers nous, à notre retour du col Saint-Théodule. Je demandai à mon compagnon si, dans le cas où le temps serait beau, il consentirait à partir le dimanche. Il me répondit sur-le-champ par la négative. « A Valtournanche, dit-il, *on sanctifie le dimanche.* » Je fis alors allusion à Bennen, mon pieux guide catholique, auquel non-seulement je permettais, mais que j'encourageais même à aller à la messe toutes les fois que cela était possible, et qui néanmoins cédait toujours sans murmure aux exigences du temps. Ce raisonnement produisit son effet : le samedi, Maquignaz vit son confesseur et convint avec lui d'entendre la messe à deux heures du matin le dimanche, après quoi, en paix avec sa conscience, il pourrait se mettre en route.

Les droits de la religion étant ainsi sauvegardés, l'affaire d'argent fut immédiatement arrangée parce que j'acceptai sans hésitation le tarif admis par le chanoine Carrel. Le problème se trouvant ainsi réduit à une question de force musculaire, nous abordâmes le sujet des provisions; le menu fut discuté et l'exécution en fut confiée à la maîtresse de l'hôtel.

Un brouillard impénétrable à la vue avait rempli tout le Val Tournanche le samedi soir, et les montagnes étaient moitié cachées, moitié révélées par ces vapeurs au moment de notre réveil, le dimanche matin. L'orient était menaçant au lever du soleil, et la lumière qui glissait à travers quelques percées dans les nuages se dessinait en bandes d'un rougeâtre douteux sur le flanc des montagnes. C'était un de ces désagréables jours ni beaux, ni laids¹ qui engendrent l'indécision,

1. L'auteur dit *Laodicean*, expression intraduisible

menaçant, mais point assez cependant pour motiver une retraite.

Deux guides et deux porteurs furent regardés comme nécessaires pour le premier jour de l'ascension. De plus, un volontaire se réunit à notre troupe et portait une peau de mouton qui devait faire partie du mobilier de la cabane. Pour faciliter leur tâche, les porteurs prirent avec eux une mule qui devait venir aussi loin qu'elle pourrait monter, après quoi ils se partageraient la charge. Pendant qu'ils étaient ainsi occupés, j'observais le temps ; le soleil s'était levé radieux et avait déchiré la plaine de nuages. Les vapeurs dispersées se réunirent en masses plus ou moins sphériques qui roulèrent majestueusement par-dessus les arêtes jusque sur le versant de la Suisse. A l'exception d'un voile de brouillard qui de temps à

en français. (Voir *Apocalypse*, chap. III, vers. 14 et suivants.)

autre flottait sur les pentes, le Cervin lui-même demeura dépouillé, ce qui nous faisait beaucoup espérer que le temps continuerait à s'améliorer.

Nous faisons halte à la base de la *Tête du Lion*, paroi grandiose formée par la chute soudaine de l'arête qui flanque à droite le Val Tournanche. De sa base jusqu'au Cervin s'étend le *Col du Lion*, traversé pour la première fois en 1860 par M. Hawkins, moi-même et nos deux guides. Nous nous trouvions maintenant auprès d'un couloir de neige profondément sillonné au milieu et rayé par la chute des rochers. Ici chaque homme arrangea son fardeau de façon à traverser ce couloir dans le moins de temps possible. Le passage s'était heureusement accompli et quelques rares pierres arrivèrent seules jusqu'à nous. Mais le danger se montra là où nous ne l'attendions pas. Joseph Maquignaz ouvrait la marche le long des rochers, je venais ensuite, Pierre Maquignaz

après moi et enfin les porteurs. Tout à coup notre guide pousse un cri : « Cachez-vous ! » Je me serraï instinctivement contre la montagne qui était loin d'offrir un abri parfait, quand un roc détaché ronfla près de moi dans les airs, frappa une paroi du rocher au-dessous de nous et avec un sifflement sauvage se précipita sur le glacier inférieur. Ainsi avertis, nous dévions vers une arête, et plus tard lorsque d'autres pierres arrivèrent, elles furent renvoyées à droite et à gauche de nous par la crête sur laquelle nous nous trouvions.

En 1860, le grand couloir qui s'étend du *col du Lion* jusqu'au bas de la montagne était rempli par un névé formé de neige épaisse, mais les conditions atmosphériques qui ont fait que tous les glaciers de la Suisse se sont retirés ¹ d'une manière si remarquable dans

1. J'estime que le niveau du glacier inférieur de Grindelwald, au point où on l'aborde en général pour aller à la mer de glace, en 1867 se trouvait à environ

ces dix dernières années, ont aussi fait disparaître entièrement ce névé. Nous l'avions descendu en 1860, enfonçant jusqu'aux hanches dans la neige, et je me rappelai son extrême roideur en voyant l'inclinaison de son lit. Maquignaz était incrédule, quand je lui montrai la ligne de descente que nous avions été obligés de suivre, pour éviter les pierres que nous envoyait la Tête du Lion. Les avertissements de Bennen, à cette occasion, étaient très-énergiques et je me rendais compte à présent de leur sagesse, mieux que je n'avais pu le faire alors.

Une admirable description des difficultés que présente le Cervin jusqu'à une certaine hauteur, a été donnée par M. Hawkins dans ses *Vacation Tourists for 1860*¹. A cette époque cependant un danger temporaire suf-

100 pieds au-dessous de ce qu'il était en 1856. Je suis heureux d'apprendre que le conseil de l'Association britannique est saisi de la question des *points de repère* qui permettraient d'étudier ces changements de niveau.

1. Macmillan and Co.

fisant pour refroidir l'enthousiasme même de notre guide au cœur de lion, s'ajoutait encore aux périls permanents. Des neiges fraîches étaient tombées deux jours auparavant; elles avaient complètement recouvert le Cervin, changeant en gris de fer, la couleur brune de ses rochers. Cette neige avait fondu, puis s'était regelée, formant sur les rochers un véritable émail de glace. De plus en 1860 ces rochers paraissaient plus redoutables à cause de la croyance générale à leur inaccessibilité. Ces parois escarpées, la glace et la réputation de la montagne, tout contribuait à augmenter l'émotion. Une grande partie de ce redoutable mystère s'est maintenant évanoui, surtout à ces endroits qui en 1860 étaient encore défendus par des difficultés non surmontées. Dans ces mêmes lieux maintenant, sont placées des cordes qui prêtent leur assistance aux grimpeurs. Malgré tout, la majesté du Cervin ne diminuera pas !

Après quelques heures de montée con-

stante nous nous arrêtons sur une plateforme auprès des restes déchirés de l'une de mes anciennes tentes; nous y prenons quelque nourriture et nous nous chauffons au soleil pendant une heure, après quoi nous nous remettons au travail, escaladant les rochers et tournant la base de ces sauvages et singulières tours que les intempéries ont pendant des siècles sculptées dans l'arête sud du Cervin.

Notre marche réclame ici quelque expérience, mais avec une certaine dose d'habileté, c'est un labeur encore sans dangers. Je ne puis rien imaginer de plus entraînant pour un homme porté par sa nature et par ses habitudes aux exercices de ce genre, que de gravir *seul* ces rochers et de franchir ces précipices; quand bien même il ne serait nullement *dévo*t, si cet homme était bien doué, il ne pourrait qu'éprouver des sentiments religieux dans une région pareille! Pour celui qui les gravit, les parois et les

rochers du côté sud du Cervin sont incomparablement plus grandioses que ceux du Nord; la grandeur, la majesté des formes et la richesse du coloris se réunissent pour les embellir.

Vu du Breuil, le Cervin présente deux sommets : l'un, qui est le véritable, affecte la forme d'une tour carrée; l'autre, qui n'est en réalité que l'extrémité d'une arête aiguë s'avancant vers la tour rocheuse, présente en apparence un sommet conique. C'est sur ce pic secondaire qu'en 1862, Bennen et moi plantâmes notre drapeau, et comme aucun nom ne le désignait encore, quelques auteurs italiens m'ont fait l'honneur de lui donner le mien. A une certaine distance au-dessous, la montagne est traversée par une corniche presque horizontale, laquelle étant toujours couverte de neige, offre quelque ressemblance avec un tour de cou blanc, ce qui lui à fait donner le nom de *cravate*; l'année dernière on a construit une cabane sur cette

corniche. Elle est située au-dessus du précipice où je laissai ma corde en 1862. A l'aide d'une corde plus épaisse, mais non plus forte, nous grimpons maintenant, suivant exactement la même route parcourue avec Bennen cinq ans auparavant, et nous arrivons à l'extrémité de la cravate. En quelques endroits la neige de la corniche descendait en pente rapide du rocher contre lequel elle s'appuyait; il nous faut aussi faire de profondes entailles là où la neige s'était fondue et gelée de nouveau. Malgré cela, nous faisons rapidement le passage le long de la cravate jusqu'à la cabane que nous trouvons presque remplie de neige.

La première chose à laquelle nous pensons est de nous procurer une provision d'eau. Nous pouvions toujours sans doute faire fondre de la neige, mais ceci devait entraîner une dépense considérable de combustible. Le rocher, à la base duquel la cabane est construite surplombe, et de son sommet la

neige liquéfiée tombe en averse au devant de la cabane. Quatre hachettes à glace sont fixées à la corniche, et on étend au-dessus les restes d'une seconde tente que j'avais laissée au Breuil en 1862. L'eau qui tombe sur la toile afflue vers son milieu, on y fait un trou par lequel le liquide se précipite dans des vases disposés convenablement pour le recevoir. Cette méthode légèrement modifiée, pourrait peut-être s'employer avec succès, pour suppléer au manque d'eau dans les années sèches en Angleterre.

Je demeurai pendant quelques heures sur le rocher à me chauffer au soleil, contemplant les montagnes d'Italie et observant les changements de l'atmosphère. Mais lorsque le soleil descendit, l'air devint froid et nous nous retirâmes dans la hutte. Nous ne fîmes pas de feu quoique la chaleur ne fût pas en excès. Un amateur de montagnes, bienfaiteur de ses semblables, avait pourvu la cabane d'un matelas de caoutchouc sur lequel

je m'étendis, entouré seulement d'une légère couverture, tandis que les guides et les porteurs étaient enveloppés dans les peaux de moutons. Ce matelas n'offrait qu'un bien pauvre abri contre la basse température du rocher. Je supportai ce sentiment de froid pendant deux heures ne voulant pas déranger les guides, mais à la fin il devint intolérable. Les petites circonférences rouges, tachetées d'un point central d'une couleur plus intense, qui marquaient le cou de notre porteur volontaire, m'empêchèrent de recourir, pour me soulager, à la chaleur de mes compagnons; je restai donc seul et supportai la peine de mon isolement. En voyant ma situation cependant, ces braves gens furent vite debout, et m'enveloppant d'une peau de mouton, ils me permirent bientôt de jouir d'une agréable température. Je m'endormis rapidement; les guides préparaient le déjeuner et la matinée était déjà avancée lorsque je rouvris les yeux.

Il est plus de six heures quand les deux Maquignaz et moi quittons la cabane. Les porteurs regardent leur tâche comme accomplie, mais s'arrêtent là encore pendant quelque temps pour savoir si les chances nous seront favorables ou contraires. Nous longeons la cravate et atteignons l'arête à son extrémité occidentale; nous montons en suivant l'ancienne route que Bennen et moi avions tracée jusqu'au sommet conique dont j'ai déjà parlé et qui paraît former une seconde pointe au Cervin lorsqu'on le regarde du Breuil. De ce point jusqu'à la base du rocher terminal de la montagne, s'étend une arête terriblement déchirée par les intempéries de l'atmosphère, mais qui toutefois est presque horizontale¹. Quand pour la première fois je vis cette arête sauvage, elle était complètement dépouillée de neige; elle en était maintenant chargée et celle-ci s'élevait

1. Sur la coupe géologique, cette arête est appelée *la Spalla*, l'Épaule.

en lames excessivement minces. La pente de gauche qui descendait vers Zmutt, était d'une roideur extrême et les précipices de droite étaient de véritables abîmes. Aucune autre partie du Cervin ne me laisse un souvenir qui m'intéresse autant; cet endroit était terrible, mais les difficultés pouvaient parfaitement être surmontées par l'habileté humaine; aussi dans de pareilles circonstances est-on, malgré le danger, beaucoup plus encouragé que lorsqu'on sent son impuissance. Sur l'une des pointes les plus aiguës de *la Spalla*, Joseph Maquignaz s'arrêta et se retournant vers moi, me dit avec un sourire : « Il n'y a pas place pour le vertige, ici, monsieur ! » — Par le fait, il faut que dans de tels passages, de semblables possibilités soient entièrement exclues pour le grimpeur, du chapitre des accidents.

C'est à l'extrémité de cette arête qui s'appuie sur le dernier contre-fort du Cervin, que j'avais laissé en 1862 mon second dra-

peau. Je suppose que le jeu de la lumière tombant sur ce rocher devait lui avoir donné une apparence de verticalité plus grande, la première fois que je le vis, que dans les circonstances présentes; ou bien, ainsi que je l'ai observé dans le court récit de notre tentative publiée dans le *Saturday Review*, il est possible que les fatigues de l'ascension nous aient fait voir les choses autrement qu'elles ne sont en réalité. Je ne puis m'expliquer, sans cela, pourquoi nous nous serions arrêtés court sans faire au moins quelques tentatives sur cette paroi; elle semblait sans doute fort difficile, mais aucun grimpeur suffisamment entraîné ne la déclarerait impraticable sans l'avoir essayée; cependant déjà bien longtemps avant de l'avoir atteinte, les guides paraissaient la redouter beaucoup. A trois reprises différentes, le long de l'arête, je me vis forcé de demander à mes compagnons, en français, langue que Bennen seul ne comprenait pas, s'ils

pensaient pouvoir atteindre sans périls des points que je leur désignais d'avance. Nous avancions ainsi petit à petit le long de l'arête, jusqu'à ce qu'ayant atteint son extrémité, il fut déclaré impossible d'aller plus loin. Ce fut probablement là que l'élément *psychologique* vint s'ajouter à l'élément *physique*, c'est-à-dire que la répugnance à aller au-devant de nouveaux dangers, sur une montagne qui avait jusqu'alors inspiré une terreur superstitieuse, fut le seul obstacle à de nouvelles tentatives.

Pour m'assurer de l'exactitude de ce que je viens d'écrire, j'ai relu mes notes de 1862. Cette lecture m'a intéressé, et peut-être intéressera-t-elle quelques-uns de mes lecteurs. Voici donc ces notes telles que je les écrivis; elles embrassent tout notre trajet depuis les rochers qui avoisinent le *col du Lion* jusqu'au point où nous dûmes alors nous arrêter :

« Nous avons réuni notre bagage et nous

nous étions remis au travail, quand soudain une explosion se fit entendre au-dessus de nos têtes ; levant alors les yeux nous vîmes dans les airs un bloc détaché du Cervin qui décrivait une courbe parabolique dans l'espace. Il se brisa en heurtant une des tours du rocher et ses fragments se précipitèrent comme une pluie de pierres à une certaine distance de nous, mais pas assez loin cependant pour que la plus grande vigilance ne fût nécessaire. Deux ou trois explosions semblables eurent lieu par la suite, mais l'arête sur laquelle nous rampions renvoyait à droite et à gauche les blocs qui tombaient sur elle. Nous atteignîmes le lieu de notre bivouac avant le coucher du soleil. Une tente s'y trouvait déjà ; son propriétaire avait essayé pendant longtemps d'atteindre le sommet du Cervin et l'avait aimablement laissée, m'évitant ainsi le labeur d'en apporter une avec moi. J'en avais néanmoins une plus petite faite exprès pour moi sous la surveillance

amicale de M. Whympet, et le très-adroit Carrel l'eut bientôt dressée sur une plateforme rocheuse. Les deux tentes se trouvaient abritées par un grand rocher qui nous défendait contre les projectiles lancés des hauteurs.

« A mesure que la soirée s'avancait, le brouillard, cet ennemi naturel du grimpeur, remontait en rampant le long de la vallée, et de lourdes draperies de nuages enveloppaient la base des montagnes. Les brumes s'épaississaient peu à peu de cette manière intermittente qui ne s'observe qu'en pays montagneux ; quelquefois des courants verticaux enlevaient tout à coup une partie des nuages, tandis qu'à d'autres endroits des bouffées de vent en sens horizontal, les déchiraient avec violence et les dispersaient çà et là, ou bien, se heurtant ensemble à angles obliques, ils formaient des cyclones tourbillonnants ; l'air en convulsions cherchait son équilibre. Sans cesse des détonations se faisaient en-

tendre au-dessus de nous et bientôt après leur succédait le bruit causé par la chute des blocs. Nous étions enveloppés par le brouillard le plus intense quand nous nous retirâmes dans nos tentes pour nous reposer, et c'est à peine si nous osions espérer que le soleil du lendemain pourrait dissiper ces ténèbres. Pendant toute la nuit j'entendis les rugissements intermittents des pierres qui se précipitaient dans un couloir voisin ; à minuit je regardai par un petit trou qui se trouvait à la toile de ma tente et j'aperçus une étoile. Je me levai et je vis les cieux dépouillés de tout nuage ; au-dessus de moi les sombres bastions du mont Cervin se découpaient sur le ciel. Il était quatre heures du matin quand nous repartîmes. Nous suivîmes l'arête déchirée jusqu'à ce que les coupures en devinssent trop grandes. Les alternatives de soleil et de gel avaient fait des ravages terribles sur la face sud du Cervin : une grande partie de la montagne avait été

détruite de la sorte, mais des masses rougeâtres de la plus imposante grandeur, des colonnes, des tours et des obélisques ciselés étaient nettement découpés dans le roc, nobles monuments taillés par les siècles et sur lesquels le temps avait répandu ses teintes adoucies. A la fin nous fûmes forcés de quitter l'arête pour longer la base d'une paroi qui semblait ceindre la montagne comme un mur. C'était une coupure franche dans le rocher, présentant çà et là des fissures et d'étroites corniches. Nous cherchâmes en vain à tourner ce mur; Bennen s'avança à droite et à gauche pour faire une reconnaissance complète, mais il n'y avait pas d'alternative, il fallait franchir la paroi, ou nous décider à battre en retraite. Pendant un moment nous crûmes tous qu'une tentative d'escalade serait inutile; nous luttâmes néanmoins contre le rocher. Walters, excellent grimpeur, se mit à la tête; immédiatement derrière lui venait Bennen prêt à l'aider de son bras et de ses

conseils ; comme à l'ordinaire, je suivais Bennen, et les deux porteurs fermaient la marche. La conduite de tous fut admirable ; pendant une demi-heure il fallut se soulever mutuellement ; à la fin cependant, un vigoureux effort amena Walters sur la paroi et dès lors nos pas furent beaucoup plus assurés.

« Après avoir escaladé ce mur, nous nous trouvons encore une fois sur l'arête formée de couches de gneiss, qui nous offrent un sol plus sûr ; nous approchions du sommet conique qu'on voit du Breuil ; en face de nous et, à ce que nous pensions du moins, tout à notre portée, s'élevait le véritable sommet du Cervin. Pour savoir ce que Bennen me répondrait, je dis :

« En tout cas, nous atteindrons au moins le pic inférieur. »

« Il eut comme une sorte de rire méprisant, lorsqu'il me répondit, en étendant son bras vers le sommet le plus élevé »

« Dans une heure, monsieur, les gens de Zermatt verront notre drapeau planté là-haut! »

« Nous continuâmes à monter, et l'idée de notre succès prochain nous entraînait joyeusement.

« Nous atteignons le premier sommet, sur lequel nous plantons notre drapeau, mais déjà le doute commençait à se faire sur la possibilité d'escalader la dernière paroi.

« Nous pouvons encore trouver des difficultés là-bas, » remarqua Walters.

« Peut-être était-ce le poids de la même pensée sur mon propre esprit qui fit que ces paroles m'irritèrent; j'admonestai vertement Walters, et nous continuâmes. Plus nous nous rapprochions du sommet, néanmoins, plus l'escarpement en semblait formidable. De l'endroit où nous avions planté notre drapeau, une arête découpée et aiguë (*la Spalla*), flanquée à droite et à gauche de vertigineux abîmes, courait droit jusqu'au rocher termi-

nal. Nous nous assîmes sur l'arête, et étudiâmes les rampes : de mes quatre hommes, trois branlèrent la tête en murmurant :

« Impossible ! »

« Bennen fut le seul parmi eux qui du commencement à la fin refusa toujours de prononcer ce mot.

« Résolu à ne pas les pousser au delà de ce qu'ils jugeaient possible, j'étais cependant résolu d'avancer jusqu'à ce que l'impossibilité d'aller plus loin devint évidente. En conséquence, désignant une pointe à quelque distance de l'endroit où nous étions, je demandai si nous pourrions l'atteindre sans courir de grands dangers.

« Nous le croyons, fut la réponse.

— Alors allons-y. »

« C'est ce que nous fîmes, et nous nous assîmes de nouveau. Les trois hommes murmuraient pendant que Bennen lui-même grondait comme un lion blessé.

« Il faut y renoncer, disait-on autour de moi.

— Pas encore, répondis-je. Vous voyez cette pointe de rocher là-haut, tout à fait à l'extrémité de l'arête; ne croyez-vous pas qu'on pourrait y arriver? »

« La réponse fut affirmative. Nous avançons avec précaution le long de l'arête, et atteignons enfin le point auquel nous visions. Je n'avais jamais encore vu un endroit aussi effrayant, et ce fut avec un espoir bien affaibli que nous nous assîmes de nouveau. La pensée de la retraite était amère. Nous pouvions avoir été trompés par la fatigue que nous éprouvions, et rendus moins aptes que des hommes dispos ne l'eussent été à affronter les dangers qui pouvaient se présenter. Comme il l'avait déjà fait dans d'autres circonstances, Bennen, chercha à faire porter sur moi seul la responsabilité de la retraite; mais cette manœuvre eut son résultat ordinaire, ma réponse étant :

« Où que vous alliez, je vous suivrai, que ce soit en haut ou en bas. »

« Il lui fallut une demi-heure pour se décider; si les autres hommes n'avaient pas été aussi découragés, il aurait très-probablement persisté plus longtemps. Dans cet état de choses, nous n'avions plus rien à faire, aussi taillant dans la glace une trace longue de six pieds au-dessus de notre échelle, nous plantâmes cette dernière à l'endroit où nous avions fait halte. » Ce récit est un hommage à la mémoire d'un homme plein de courage et de cœur!

Si l'on peut se fier aux mesures barométriques, nous avons devant nous une hauteur de 700 pieds de rocs difficiles à franchir. En 1862, cette hauteur avait été estimée au-dessous de ce qu'elle est en réalité, par Benzen et par moi-même. Des 14 800 pieds d'élévation du Cervin, nous pensions avoir franchi 14 600 pieds. Si le baromètre dit vrai, nous n'en avons fait que 14 200. Descendant l'extrémité de l'arête, nous traversons un col étroit et commençons à attaquer

le rocher qui s'élève de l'autre côté de ce col. Nous montons obliquement en tirant sur la droite. Arrivés à un certain point, nous sommes forcés de reprendre la ligne horizontale, et de contourner ainsi une difficile protubérance du roc. Nous surmontons cette difficulté sans nous presser, puis nous nous élevons en ligne droite contre la paroi. Joseph Maquignaz attire mon attention sur une corde qui pend le long de ce mur, et que lui-même avait posée lors de sa première ascension. Nous atteignons l'extrémité de cette corde, et le guide employa quelques instants à s'assurer qu'elle n'était point trop usée par le frottement contre la pierre. Cette précaution était d'autant plus nécessaire, que les rochers, déjà dangereux par eux-mêmes, étaient de plus recouverts de glace. La corde était en certains endroits entièrement revêtue d'un cylindre d'eau congelée, sur lequel les mains glissaient impuissantes. Même avec la corde, dans de pareilles circonstances, il

fallait un vigoureux effort pour franchir cette paroi, aussi fimes-nous halte volontiers au sommet pour prendre un instant de repos. De fait, l'ascension était accomplie, et quelques minutes d'une montée rapide nous firent atteindre la plus haute crête de la montagne. Ainsi finit une lutte qui dura huit ans entre le mont Cervin et moi.

Jusqu'à cette heure-là, le temps avait passé par des alternatives de brouillard et de soleil. Pendant que nous étions sur l'arête inférieure, l'air était par moment humide et d'un gris pâle; puis tout à coup le nuage en disparaissant découvrait des abîmes à nos côtés. Au moment où nous atteignîmes le sommet, un brouillard arrivant d'Italie, nous enveloppa d'une atmosphère froide et épaisse. Cela ne dura qu'un instant cependant, et le nuage passa, laissant au-dessus de nous le ciel bleu, et bien loin au-dessous les prairies ensoleillées de Zermatt. Les montagnes étaient complètement découvertes, et les rares nuages

qui se traînaient çà et là ajoutaient encore à leur magnificence. La dent d'Erin, la dent Blanche, la Gabelhorn, les Mischabel, la ligne de hauteurs qui séparent le Lyskamm du mont Rose, étaient là tout près, resplendissants de lumière, pendant que le Weiss-horn, la plus noble et la plus belle de toutes les cimes, laissait échapper vers le nord une traînée de nuages que le vent du sud y formait en rasant le haut de la montagne.

Le monde des pics et des glaciers, au delà de ces géants, s'ouvrait à nous jusqu'à l'horizon. Nous ne pûmes y jeter qu'un rapide coup d'œil qui nous procura néanmoins la plus vive jouissance, mais il était déjà onze heures et la tâche que nous avions devant nous réclamait encore toute notre attention. J'avais trouvé partout des débris de ma première expédition; au-dessous du pic c'étaient les restes de mes tentes et plus haut un morceau de mon échelle fixée dans la neige en guise de drapeau.

Le sommet du mont Cervin est une mince arête horizontale le long de laquelle nous nous acheminons maintenant en nous dirigeant vers l'est. A notre gauche nous avons la pente de neige en forme de toit qu'on peut voir de Zermatt et du Riffel, à droite s'étagent les terribles précipices qui descendent en Italie. A l'extrémité la plus éloignée de cette arête la neige me parut avoir été foulée et j'attirai l'attention de mes compagnons sur ce qui me semblait être des traces de pas. En approchant, il devint évident qu'un pied humain avait été là deux ou trois jours auparavant. Je crois que ce fut M. Elliot qui le premier, après la mémorable expédition de 1865, refit de Zermatt l'ascension du Cervin. Sur l'extrémité est de l'arête, nous faisons halte pour prendre un peu de nourriture ; si je mangeais, ce n'était point que j'en eusse envie, et ce fut bien plutôt par raison que par un véritable besoin.

C'est là un fait qui prouve quelle quantité

considérable de force est mise en réserve dans les muscles et combien on peut en user longtemps sans la renouveler. Je quittai l'Angleterre malade, et quand j'attaquai le Cervin, le mal n'avait pas encore cédé. Il est vrai que cette ascension était l'un des moyens que j'employais pour débarrasser mon sang du *virus de Londres*. Le jour précédent j'avais à peine pris quelque nourriture, et en quittant la cabane une demi-tasse de mauvais thé sans rien de solide constitua seule mon déjeuner. Néanmoins, pendant les cinq heures que dura la montée, depuis la hutte jusqu'au sommet du Cervin, quoique bien au-dessous de moi-même, physiquement et moralement, je ne ressentis ni faim ni faiblesse; depuis longtemps j'en ai fait l'expérience sur les montagnes : j'ai gravi le Weisshorn n'ayant pris pour toute nourriture que six losanges de viande quoique nous grimpâmes pendant dix-neuf heures de suite. Peut-être après tout, cette longue dépense de force soutenue sans pren-

dre d'aliments n'est-elle que le résultat d'une digestion imparfaite, l'estomac ne distribuant que lentement et alors avec économie les substances nutritives préalablement absorbées ?

Nous prenons quelque nourriture et une gorgée de vin, ce qui constitua mon seul repas ce jour-là, et nous demeurons un court instant à considérer attentivement le côté de Zermatt. Il y avait un certain *formalisme officiel* dans la manière dont les guides me demandèrent en se tournant vers moi :

« Êtes-vous disposé à essayer la descente de ce côté-ci ? »

Sur mon *oui* énergique, nous repartons immédiatement. Il est près de onze heures et demie lorsque nous quittons le sommet. La descente de la pente en forme de toit, dont j'ai déjà parlé, n'offre aucune difficulté, mais l'inclinaison ne tarde pas à devenir beaucoup plus considérable. L'une des deux faces du Cervin qu'on voit de Zermatt, tombe sur le glacier de Zmutt, et un plateau de neige bien

connu s'étend à ses pieds ; l'autre face s'incline vers le glacier de Furgge. Nous étions sur la première; pendant quelque temps nous longeons l'arête formée par la réunion de ces deux faces de la pyramide, parce que des nodules de rochers faisant saillie sur cette arête, offrent au pied un certain point d'appui. Ces protubérances aident encore d'une autre façon : nous passons quelquefois autour une corde supplémentaire que nous avons avec nous, et nous nous laissons glisser de toute la longueur de la corde, la détachant ensuite, quelquefois avec peine, par une série de secousses. Les guides montrent dans le choix de ces protubérances beaucoup d'habileté et de jugement. Les rochers deviennent peu à peu plus larges et plus verticaux, et nous employons passablement de temps à les descendre et à les tourner, néanmoins nous les préférons à la pente neigeuse aussi longtemps qu'ils nous offrent une voie possible.

A la fin ils cessent d'être praticables et il faut bien en venir à la paroi rapide. Elle se trouvait alors dans les plus mauvaises conditions. Au moment où la neige tombe sur ces grandes hauteurs elle est généralement sèche et n'a aucune cohésion, elle ressemble jusqu'à un certain point à de la farine, à du sable, ou à de la sciure de bois; soumise à l'action d'un soleil ardent elle se tasse, devient plus solide, et l'on peut s'y fier tout à fait lorsqu'elle s'est regelée de nouveau, mais à condition toutefois qu'on en fera usage avant que le soleil n'ait détruit la solidité qui résulte du froid de la nuit. C'est pendant les deux heures les plus chaudes de la journée que nous nous trouvons sur la paroi la plus rapide du Cervin et le soleil n'a pas failli à sa tâche. Aussi la neige n'offre-t-elle aucune adhérence quelconque. Tassée avec précaution elle se règle, mais si légèrement que la résistance due à cette *regélation* est presque nulle pour le pied. La couche de neige a en-

viron quinze pouces d'épaisseur ; en la foulant nous arrivons immédiatement au roc qui la plupart du temps est si lisse, qu'il n'offre ni prise ni soutien. C'est sur cette pente du Cervin que la catastrophe a eu lieu, et c'est sur cette pente que bien d'autres arriveront si jamais l'ascension de cette montagne devient à la mode.

Joseph Maquignaz, conducteur de notre petite troupe, se montre à la fois calme et habile. Il reste sérieux et silencieux, sauf quand il répond à la question inquiète et souvent répétée de son frère : — « Es-tu bien placé, Joseph ? » — Tout en étant parfaitement brave et froid, il semble être aussi parfaitement véridique et il ne se dit point *bien placé* lorsqu'il ne l'est pas, et ne se donne pas pour avoir une *puissance de se tenir* qu'il ne possède pas. Pierre Maquignaz est, je crois, dans les circonstances ordinaires, un guide excellent ; et il jouit de la réputation de n'être jamais fatigué, mais dans la position où nous

nous trouvons ici, il n'est point à la hauteur de son frère. Joseph, si je puis employer ce terme, est un homme *de haute ébullition*, son sang-froid constitutionnel résiste à la *pression de la peur*. Pierre, au contraire, montre une forte tendance à se laisser déborder dans les endroits périlleux.

Nos progrès sont excessivement lents, mais ils sont réels et continus; à chaque pas notre chef foule la neige avec précaution cherchant au-dessous quelque rugosité du rocher. Il n'en trouve que bien rarement cependant, et la plupart du temps il lui faut faire contracter par la pression des adhérences entre la neige et le rocher qui la supporte. Aucun de nous ne fit le plus léger faux pas, mais si cela était arrivé, je ne crois pas que les plus terribles conséquences auraient pu être évitées. Je désire donner à cette pente du Cervin le véritable caractère qui lui appartenait lorsque je la descendis, et je n'hésite pas à exprimer ma conviction, que si un seul d'entre nous eût

glissé, il aurait inévitablement entraîné tous les autres. Pourquoi donc alors, demandera-t-on, employer la corde? La corde, répondrai-je, malgré tous ses inconvénients possibles dans des circonstances semblables, est la sauvegarde du grimpeur : sans parler de l'effet moral que produit sa présence, une somme de forces qu'on pourrait évaluer à quelques livres seulement, venant en aide au grimpeur à un moment donné, est souvent, sur une pente dangereuse, d'une importance incalculable; ainsi donc quoique la corde puisse non-seulement n'être pas utile, mais qu'elle soit désastreuse si l'on perd décidément pied et qu'on fasse une véritable glissade, elle diminue toujours de beaucoup les chances de cet accident.

Avec une ferme persévérance, on surmonte les difficultés d'une montagne aussi bien que d'autres. Enfin, nous passons de la face de la pyramide à son arête rugueuse, éprouvant là avec une vive satisfaction, qu'une force

convenable jointe à une certaine habileté, choses qui n'eussent pas été d'un grand secours sur la pente, deviennent ici entièrement maîtresses de la situation.

Lorsqu'on est sur l'arête qui s'étend au pied d'une saillie remarquable qu'on aperçoit de Zermatt, et qui permet à la vue d'embrasser le Cervin presque en entier, l'apparence en devient excessivement sauvage et impressionnante. Lorsqu'on la regarde d'en bas ou d'en haut, l'aspect de cette montagne est complètement différent : vue du Riffel ou de Zermatt, elle se présente comme une pyramide solide, lisse et abrupte, qui défie les intempéries de l'atmosphère. Vue d'en haut, elle semble mise en lambeaux par les gelées et les siècles, tandis que ces vastes faces aperçues en raccourci, ressemblent à des plaines étendues. Mais on revient bientôt de ce jugement porté sur l'inclinaison de la montagne, lorsqu'on voit l'allure des blocs qui s'en détachent. Leur chute le long des parois de la

pyramide est incessante, et l'on peut à tout moment en poussant un seul fragment, mettre en branle toute une cataracte qui s'élance bientôt avec une rapidité sauvage, et descend en tonnant jusqu'au bas de la montagne. Nous étant une fois un peu trop éloignés de l'arête, nous en fûmes avertis par toute une décharge de ces projectiles qui dévalèrent à nos côtés.

Aussi longtemps que la température de notre planète différera de celle des espaces célestes, les saillies qui s'élèvent à sa surface subiront une transformation constante; aussitôt que l'équilibre sera établi, nous aurons non la paix, mais la mort. La vie est le produit et la conséquence du changement, et la force qui déchire le flanc des montagnes est la même que celle qui est la source de toute vie dans le monde animal et dans le monde végétal. Néanmoins, on éprouve un sentiment d'affliction et presque d'humiliation, en constatant le caractère d'irrésistibilité et de fa-

talité de ces forces infinitésimales, dont l'activité mise en jeu pendant des siècles, renverse même le mont Cervin. Telle qu'on la voit de ses rochers les plus élevés, cette montagne maltraitée et ruinée par le temps, m'attrista profondément. Jusqu'à présent l'impression qu'elle m'avait produite était celle de la force terrible, mais ici c'était celle d'une ruine fatale et inexorable.

Cet état de ruine implique une période de jeunesse où le Cervin était, en quelque sorte, dans la pleine force de l'âge. Naturellement, la pensée remonte aux causes qui ont pu le faire naître et grandir. Cette pensée ne s'arrête pas là, mais errant plus loin, au delà des mondes disparus, elle va jusqu'à ces nébuleuses que les philosophes considèrent, avec juste raison, comme la source immédiate de toutes choses matérielles. Serait-il bien possible que le ciel bleu qui s'étend au-dessus de nos têtes fût un reste de ces vapeurs? Et l'azur qui devient

venu rentrerait-il dans l'absolue neutralité sur ces questions d'ultra-physique? Une telle situation serait-elle bien celle d'un équilibre stable? — Ces voies une fois ouvertes à la pensée, telles sont les questions sans réponses qui se présentent en foule à l'esprit pendant une halte de dix minutes sur les rochers déchirés du Cervin.

Nous nous délivrons de la corde et descendons rapidement les rochers. La journée est déjà bien avancée lorsque nous arrivons à la cabane, et nous nous égarons entre celle-ci et la base de la montagne. Il est tard lorsque nous retrouvons notre chemin, et avant que nous ayons atteint l'arête du Hörnli, nous ne pouvons plus distinguer le rocher de la glace. Nous aurions évité ce désagrément, si nous nous étions maintenus près de l'arête, et si nous avions suivi cette voie jusqu'au lac Noir, d'où nous aurions atteint Zermatt sans difficulté. Mais nous laissons le Hörnli à notre droite, et sommes sans

cesse arrêtés dans l'obscurité par des corniches et des précipices réels ou imaginaires. Nous nous perdons ensuite dans la forêt de Zmutt; nous retrouvons enfin notre sentier, que nous suivons jusqu'à Zermatt, où nous arrivons entre une et deux heures du matin.

Comme j'avais un travail à faire pour l'Association Britannique, qui devait se tenir à Norwich, je restai plusieurs jours au Riffel, allant quelquefois reprendre haleine, avec d'agréables compagnons, au sommet du Riffelhorn. Je traversai ensuite le Weissthorn pour aller à Mattmark avec M. Paris, et immédiatement après je retournai en Angleterre.

Le 4 septembre dernier, le signor Giordano, auquel nous devons une description géologique du Cervin très-instructive et intéressante, suivit mes traces avec Joseph Maquignaz et Carrel pour guides. Dans une lettre datée de Florence du 31 décembre 1868, il m'écrivit ce qui suit : « Quant à moi, je di-

rai que j'ai trouvé cette fois le pic réellement assez difficile.... surtout la traversée de l'arête qui suit le pic Tyndall du côté de l'Italie. Quant au versant suisse, il m'a semblé plus facile que je ne le croyais, parce que la neige y était un peu consolidée par la chaleur. En descendant le pic du côté de Zermatt, j'ai couru un véritable danger à cause des avalanches de pierres.... Un de mes deux guides a eu son havre-sac coupé en deux par un bloc, et moi-même j'ai été un peu contusionné.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.	v
-----------------------	---

DANS LES MONTAGNES

CHAPITRE I. De Londres à Meyringen	3
CHAPITRE II. De Meyringen au Grimsel par le glacier d'Urbachthal.	18
CHAPITRE III. Le Grimsel et l'Æggischhorn . . .	36
CHAPITRE IV. La Belle Alpe.	50
CHAPITRE V. Réflexions	62
CHAPITRE VI. Ascension du Weissshorn.	77
CHAPITRE VII. La descente	111
CHAPITRE VIII. Le mouvement des glaciers. . .	126
CHAPITRE IX. Lever du soleil sur les sapins. . .	139
CHAPITRE X. Inspection du mont Cervin	143
CHAPITRE XI. Sur le Monte Moro.	165
CHAPITRE XII. L'ancien Weisssthor.	175

ÇA ET LA DANS LES ALPES

CHAPITRE I.	Nouvelle inspection du mont Cervin.	197
CHAPITRE II.	De Reichenbach au Grimsel.	206
CHAPITRE III.	Oberaarjoch et Aeggischhorn.	220
CHAPITRE IV.	Collines du Cumberland.	230
CHAPITRE V.	Origine des gorges des Alpes.	233
CHAPITRE VI.	Piz Morteratsch.	251
CHAPITRE VII.	De Glaris à Zermatt.	260
CHAPITRE VIII.	Aletschhorn. — Lacs italiens.	265
CHAPITRE IX.	Coloration des Alpes. — Le bleu du ciel. — L'Eiger.	280
CHAPITRE X.	Le mont Cervin.	303

